SERIE EMERAUDE

SAPPER

LE FANTÔME DE L'ILE DE VARDA

ROMANS D'ACTION

LE MASQUE
Collection de romans d'aventures
(Série Émeraude)
créée et dirigée par
ALBERT PIGASSE

LE FANTÔME DE L'ÎLE DE VARDA

SAPPER

BULLDOG-DRUMMOND

DANS

LE FANTÔME DE L'ÎLE DE VARDA

(Challenge)

Texte Français de SIMONE SAINT-CLAIR

PARIS

LIBRAIRIE DES CHAMPS-ÉLYSÉES

2 BIS, RUE DE MARIGNAN, 2 BIS

Copyright by LIBRAIRIE DES CHAMPS-ÉLYSÉES, 1938.
Tous droits de traduction, reproduction, adaptation et représentation réservés pour tous pays, y compris l'U. R. S. S.

LE FANTÔME DE L'ÎLE DE VARDA

CHAPITRE PREMIER

LA PARTIE COMMENCE

Le colonel Henry Talbot repoussa sa chaise et se leva de table. Sa femme étant allée au théâtre, il avait dîné seul, et ce soir-là tout particulièrement, il appréciait la solitude — car la dame de son cœur n'était pas de celles qui croient que le silence est d'or.

Il traversa le hall et pénétra dans son bureau. Là, il alluma un cigare et affala sa longue forme dans un profond fauteuil. De la salle à manger lui parvenait un faible tintement de verres : le maître d'hôtel retirait le couvert. Mais à part cela et le tic tac de la pendule, sur la cheminée, l'appartement respirait le silence.

Pendant quelque dix minutes, le colonel resta immobile, fixant le feu. Puis il sortit une feuille de papier de sa poche et en étudia le contenu, les sourcils froncés. Soudain, il dit à haute voix :

— Non, ce n'est pas une coïncidence.

Un boulet s'échappa de la grille, et tandis qu'il se penchait pour le ramasser avec les pincettes, les flammes dansèrent sur ses traits fins et nets.

— Ce n'est pas une coïncidence, répéta-t-il.

La pendule sonna neuf heures. Comme l'écho final s'évanouissait, le bruit strident d'une sonnette retentit. Il y eut un murmure de voix dans le corridor, puis le maître d'hôtel annonça, en ouvrant la porte :

— Le capitaine Drummond et M. Standish, monsieur.

Le colonel Talbot se leva comme les deux hommes entraient dans la pièce.

— Apportez le café et les liqueurs ici, Mallowes, dit-il, car je suppose, mes amis, que vous avez dîné tous deux ?

— Oui, colonel, répondit Drummond en s'approchant du feu, et nous sommes très anxieux de savoir pourquoi vous nous avez fait appeler.

— J'espère que cela ne vous a gênés ni l'un, ni l'autre de venir à cette heure ? demanda le colonel.

— Nullement, répondit Standish. Et nous ne sommes pas seulement curieux de savoir ce que vous attendez de nous, mais nous espérons que c'est quelque chose de grand !

Le colonel se mit à rire mais redevint vite sérieux :

— Vous avez vu les journaux du soir, je pense ?

— A vrai dire, pas moi, répondit Drummond. Et vous, Ronald ?

— Je ne suis arrivé à Londres qu'à huit heures, cria Standish. Qu'est-ce qu'il y a dedans de spécial ?

Un court silence, puis, rapidement, le colonel Talbot déclara :

— Jimmy Latimer est mort.

— Quoi ! — L'exclamation s'échappa simultanément des deux poitrines. — Jimmy ! Mort ? Comment ? Quand ?...

— Posez le plateau sur mon bureau, Mallowes, dit le colonel. Nous nous servirons nous-mêmes.

Il attendit que le maître d'hôtel eût quitté la pièce puis, tournant le dos à la cheminée, il regarda les deux hommes qui, incrédules, le fixaient encore :

— Il y a un mois, commença-t-il, Jimmy avait demandé une permission. Vous savez que, dans notre métier, une permission cache souvent quelque chose d'autre. Mais dans le cas qui nous occupe, il s'agissait bien de simples vacances. Il avait envie d'aller dans le Midi de la France et il n'était pas question pour lui de travailler pendant ce temps-là. J'avais reçu une lettre de lui, il y a environ quinze jours, me disant qu'il s'amusait fort bien et qu'il avait même

gagné un peu à la roulette de Monte-Carlo. Il laissait également deviner qu'une jeune femme, très gentille, l'aidait à dépenser ses bénéfices.

« Hier soir, vers dix heures, on m'appelait ici, au téléphone. C'était une communication de Paris dont Jimmy, en personne, faisait les frais à l'autre bout du fil. Il m'annonça qu'il était sur une affaire formidable, si formidable qu'il pouvait à peine y croire lui-même. Il devait prendre le train qui quitte Saint-Lazare à 8 h. 57 et traverser via Newhaven, arriver à Victoria à 6 heures du matin et venir directement chez moi. Il ne pouvait pas attendre, me disait-il, que je sois au bureau.

« Comme vous devez bien le penser, cette conversation téléphonique ne laissa pas que de m'inquiéter, Jimmy n'étant pas homme à se monter la tête pour des riens. C'est pourquoi j'ordonnai à Mallowes de préparer tôt le petit déjeuner pour nous deux et de m'appeler aussitôt que Jimmy serait là. Or, Jimmy ne vint pas. Quand le bateau toucha Newhaven, on le trouva mort dans sa cabine.

— Assassiné ? murmura Standish le plus calmement qu'il le put.

— Ce fut, naturellement, ma première pensée dès que j'appris la nouvelle, répondit le colonel. Depuis, nous avons eu d'autres renseignements. On sait qu'il était monté à bord vers minuit et avait pris un whisky à l'eau, au bar, avant d'aller se coucher. Il semblait être tout à fait en forme bien que — aux dires du barman — il surveillait la porte du coin de l'œil pendant qu'il buvait son rafraîchissement. En temps ordinaire, je n'attacherais aucune importance à ce détail — car ce sont des détails que l'on remarque toujours *après* l'accident. Mais justement le barman en avait fait la réflexion au garçon *avant* la funèbre découverte effectuée ce matin. Et c'est tout ce qu'on a su de mon pauvre ami, jusqu'au moment où le steward, ayant frappé à sa cabine, l'a trouvé nu jusqu'au torse dans sa couchette, et... mort.

Quand le paquebot a accosté, on a averti la police,

naturellement. C'est l'inspecteur Dorman, un officier de valeur, qui a été proposé pour l'enquête. Il connaissait Jimmy, heureusement, et le savait attaché au Service Secret. Si bien qu'il a fait tout ce qu'il lui a été possible de faire. Mais il n'a rien découvert : ni la moindre blessure, ni trace d'arme. On n'avait pas touché à ses vêtements ; son portefeuille et sa montre étaient restés intacts sur la table. Bref, tout paraissait indiquer une mort naturelle.

Cependant, Dorman n'était pas satisfait. Restait la possibilité que Jimmy avait été empoisonné. Comme on ne pouvait pas faire attendre indéfiniment les passagers, il ordonna que lui soit remise la liste complète des voyageurs devant prendre le train du bateau — avec leurs noms et leurs adresses. Il fit alors descendre à terre le corps de Jimmy et envoya chercher un médecin éminent.

Il remonta à bord, poursuivit son enquête, mais à part l'attestation du barman et les dires d'un matelot qui « avait cru voir quelqu'un sortir de la cabine de Jimmy vers une heure du matin », Dorman ne put rien savoir d'autre. Quand le matelot fut pressé d'affirmer ce qu'il avait cru voir, il fit une déposition si vague qu'on ne put la retenir.

Après avoir ramassé les affaires de Jimmy, Dorman redescendit à terre pour attendre le rapport du médecin.

Mais là encore, résultat nul. Aucune trace de poison. Absolument rien dans l'estomac, rien dans le sang. Le docteur était disposé à jurer que la mort était naturelle — bien que les organes lui semblassent en parfaite condition.

— J'allais justement vous faire remarquer, intervint Drummond, que j'ai rarement rencontré un garçon de la constitution de Jimmy.

— Bien sûr, dit le colonel.

— Qu'est-ce que vous pensez de tout cela, vous, colonel ? demanda tranquillement Standish.

— Je ne suis nullement satisfait de ce diagnostic, Ronald. Je sais que l'idée que certains poisons ne

laissent pas de traces dans l'organisme n'est possible, dit-on, que pour les romanciers, c'est pourquoi je suis forcé d'admettre que le docteur a raison. Cependant... si ce que dit le barman est vrai, Jimmy devait craindre d'être suivi. Nous savons qu'il était sur une piste sérieuse, que sa santé était parfaite. Et pourtant, il est mort. Ce ne peut être une coïncidence, n'est-ce pas, mes amis ?

— Si c'en est une, elle est fort étrange, admit Standish. Si ce n'en n'est pas une, c'est un meurtre. Et si c'est un meurtre, l'assassin était à bord. Avez-vous un double de la liste des passagers ?

Le colonel Talbot se dirigea vers son bureau et tendit à Standish une feuille de papier.

— Comme vous le verrez, remarqua-t-il, le bateau était pour ainsi dire vide, la plupart des passagers étant en troisième classe.

— Assurément, intervint Drummond, les gens qui prennent le bateau de Newhaven ne le font, généralement, que par raison d'économie.

— Justement, répliqua gravement le colonel.

Si gravement, que les deux hommes le regardèrent intensément :

— Quelque chose vous taquine, colonel ? cria Drummond.

— Quelque chose de si fantastique, Hugh, que j'hésite à vous en faire part. Mais c'est parce que vous avez mis exactement le doigt dessus, pourrai-je dire, que je vais vous le confier quand même. Auparavant, jetez un coup d'œil sur les noms des voyageurs de 1re classe — il y en a huit en tout — et voyez si l'un de ceux-là ne vous frappe pas.

— Alexandre, Purvis, Reid, Burton... Charles Burton. Le millionnaire qui donne de grandes fêtes à Park Lane... C'est celui-là qui vous ennuie ?

Le colonel Talbot hocha la tête :

— Oui, répondit-il, c'est celui-là.

— Mais voyons, colonel, pourquoi, diable, aurait-il assassiné Jimmy ?

— Je n'ai pas dit cela, Hugh, répondit l'autre. Je

vous ai prévenu : l'idée est si fantastique qu'elle peut être erronée. Nous avons tous entendu parler de Charles Burton. Nous savons qu'il est puissamment riche. Mais qui, en réalité, est Charles Burton ?

— Je m'en porterais garant, dit Drummond.

— Et beaucoup de monde comme vous. Mais d'où Charles Burton reçoit-il son argent ?

— Je croyais qu'il était à la tête d'une certaine firme.

— Ce qui peut servir de façade à quantité de méfaits. Bref, son nom, sur cette liste, a attiré mon attention. Comment se fait-il qu'un homme de sa situation fasse la traversée sur un bateau aussi peu confortable que ceux de la ligne Dieppe-Newhaven ?

— De là à commettre un assassinat... commença Standish.

— Je suis de votre avis, mon cher. Mais cette question me hantait cette après-midi alors que j'étais au bureau. Aussi, ai-je sonné la Sûreté de Paris, et j'ai demandé si l'on pouvait me dire dans quel hôtel était descendu le monsieur susnommé. Je savais, naturellement, qu'il n'y était plus, mais cela n'avait pas d'importance. Peu de temps après mon appel, on me répondit que M. Burton était descendu au Crillon mais qu'il était parti la veille au soir pour l'Angleterre. J'ai demandé ensuite le Crillon, d'où l'on m'a informé que M. Burton devait rentrer à Londres par avion mais qu'au dernier moment il avait changé d'avis et avait décidé de faire la traversée par Dieppe-Newhaven.

— Bizarre, dit Standish, mais il y a encore un rude pas à faire entre ça... et un meurtre.

— D'accord, de nouveau. Mais une suite de renseignements discrets m'a appris quelques faits intéressants. Par exemple, que Burton se sert toujours de l'avion pour se déplacer. Il déteste le train. Quant à ses occupations, je n'ai pu obtenir d'informations précises. D'après ce qu'on m'a dit, il doit être quelque chose comme expert financier. Personne ne paraît savoir qui il est ni d'où il vient Il n'y a que

deux ans qu'il a apparu subitement dans nos parages. Ce qui m'a le plus frappé, c'est une remarque que j'ai entendue, à mon Cercle, ce soir : «Je me demande parfois, a dit quelqu'un, si cet homme est Anglais. » J'ai mis ça de côté, en cas de besoin.

— Dites, colonel, s'écria alors Drummond, faisons le point si possible. Vous avez commencé par nous dire qu'une idée fantastique avait germé en vous ; à moins que je sois fou, il me semble que vous soupçonnez nettement Charles Burton d'avoir assassiné Jimmy ?

— C'est bien cela, en effet.

— Et vous désirez que nous marchions sur vos traces ?

— Si vous n'avez rien de mieux à faire... Je n'ai aucune preuve, je le sais ! Mais Jimmy, qui était porteur d'un secret important, est mort. Il voyageait sur le même bateau qu'un des passagers à l'identité obscure, un passager qui, d'ordinaire, ne se sert pas de ce moyen de transport. Alors... Tâchez, mes enfants, de sortir beaucoup dans le monde ces temps-ci ; tout ce que je vous demande de faire est de...

— Rechercher la compagnie de M. Charles Burton, dit Drummond avec une petite grimace.

— Exactement, Hugh. Car je suis convaincu que, s'il y a quelque chose de louche dans l'affaire, vous deux, jouant officieusement votre rôle, serez plus à même de toucher au fin fond des choses — ou tout au moins de mettre au jour une piste — que moi par les voies officielles.

— Entendu, colonel, dit Standish. Mais avant que nous poussions plus loin notre enquête, il y a deux ou trois petits points que j'aimerais éclaircir avec vous. Dans la lettre que Jimmy vous a écrite il y a quinze jours, ne vous faisait-il aucune allusion susceptible de nous renseigner maintenant ?

— Pas la moindre.

— Et vous n'aviez pas reçu de ses nouvelles depuis ?

— Pas jusqu'au moment où il m'a téléphoné hier soir.

— Ainsi, vous ignorez quand il a quitté la Côte d'Azur ?

— Tout à fait. Mais nous saurons cela en écrivant à l'hôtel.

— Qui était ?

— Le Métropole, à Cannes.

— J'aimerais que vous vous informiez à ce sujet, colonel. Vous êtes tellement mieux placé que nous pour demander ce renseignement qui peut nous être très utile.

— Je télégraphierai ou téléphonerai demain matin, Ronald.

— Encore un détail. Je suppose que quelqu'un a examiné de très près toutes les affaires de Jimmy ?

— Dorman lui-même. Il n'a rien trouvé, rien du tout. Mais si notre point de départ n'est pas faux, il ne pouvait assurément trouver quoi que ce soit. Le meurtrier avait eu tout le temps de passer les effets en revue.

— C'est vrai, admit Standish. Et cependant, un type aussi adroit que notre pauvre vieux Jimmy avait plus d'une ruse dans sa manche. Tels : le savon à barbe, la pâte à dents...

— Je connais Dorman. Il n'ignore aucune de ces ruses-là, lui non plus. S'il dit qu'il n'y avait rien, c'est qu'il n'y avait rien.

— A propos, intervint Drummond, est-ce que Jimmy était fiancé ?

— Pas que je sache.

— Quel est son plus proche parent ?

— Son père, le commandant Jean Latimer. Il habite son Cercle.

— Il est veuf ?

— Oui, sa femme est morte il y a trois ans.

Drummond se leva :

— Eh bien ! Ronald, mon vieux, dit-il, nous avons de quoi commencer, il me semble. Allons dire bonsoir à Charles dès maintenant.

— Une seconde, Hugh, repartit Standish. Je sup-

pose, colonel, que vous n'avez aucune idée de l'affaire après laquelle Jimmy était ?

— Aucune. Il s'agit peut-être d'une affaire d'espionnage. En tout cas, c'est quelque chose d'important.

— Nous n'avons rien à craindre du côté de la presse ?

— Dieu du Ciel ! Non ! s'écria le colonel Talbot. Tout ce que les journaux pourront dire, c'est que Jimmy était un officier de l'armée active et qu'il occupait un poste au ministère de la Guerre.

Il accompagna les deux hommes dans le hall : :

— Je vous tiendrai au courant de mon appel de Cannes, continua-t-il. Et vous avez mon numéro de téléphone aussi bien au bureau qu'à l'appartement, n'est-ce pas ? Parce que j'ai comme un pressentiment, mes enfants, que moins on nous verra ensemble, mieux ce sera. Enfin, un dernier conseil : prenez garde à tout.

Une fine bruine tombait quand Drummond et Standish retrouvèrent la rue où ils hélèrent tout de suite un taxi.

— Au Club des Sports, dit Drummond, qui ajouta une fois dans la voiture : Nous pourrons tout aussi bien décider de la marche à suivre sur un demi de bière, Ronald.

Standish alluma une cigarette :

— Un rude départ, remarqua-t-il. Joliment rude. Et l'ennui, c'est qu'il ne nous sera pas possible de savoir si Burton a eu une raison valable pour faire la traversée par Newhaven. Il peut en avoir une, et dans ce cas-là, la théorie du chef s'évapore en nuages. Mais s'il n'en n'avait pas...

— Il pourrait toujours en fabriquer une, intervint Drummond.

— Si c'en était une fabriquée, comme vous dites, on pourrait peut-être en découvrir le point faible, mais ce faisant, nous attirerions instantanément les soupçons de Burton.

Le taxi les arrêta devant le club et ils y entrèrent.

Le fumoir était à peu près désert. Ils tirèrent deux fauteuils devant le feu et s'y assirent.

— Qu'est-ce que vous savez de Charles Burton ? demanda Standish.

— Je l'ai vu à peu près six fois en tout, répondit Drummond. Je l'ai rencontré à l'un de ces odieux cocktails-party qu'a donné la vieille Mary Wetherspoon, au Ritz, et nous avons échangé là quelques mots. Il me paraît être un individu assez quelconque mais avec qui je n'aimerais guère me trouver seul sur une île déserte.

— Avez-vous l'impression qu'il n'est pas Anglais ?

— Autant que je puis me souvenir, il parle sans le moindre accent. S'il avait un accent, cela m'aurait frappé. Mais franchement, Ronald, je ne connais pas assez l'homme pour me former sur lui une opinion.

— Etes-vous jamais allé dans sa maison de Park Lane ?

— Une seule fois, avec une de mes amies. A un autre cocktail. Mais je ne me souviens même pas lui avoir parlé ce jour-là.

— Que pensez-vous de son luxe ?

— Il semble l'afficher : des meubles riches et rares, des tableaux de valeur.

— C'est justement ce que l'on m'a dit, reprit Standish. Et cela confirmerait la théorie du chef au sujet de sa fortune soudainement acquise.

— Evidemment, acquiesça Drummond, non sans quelque réticence. Mais je ne vois pas où cela peut nous mener. Je connais plusieurs personnes qui se sont enrichies tout d'un coup, ont acheté une maison et l'ont meublée avec ostentation.

— Savez-vous à quel moment il a fait l'acquisition de Park Lane ?

— Il y a un an environ que j'étais à cette fête-là, et il l'habitait déjà depuis plusieurs mois.

— Donc il a dû l'acheter aussitôt sa brusque ascension dans la City.

— Probablement.

— Il serait intéressant de connaître l'histoire de

cet homme avant cette période, reprit Standish. Vous voyez où je veux en venir, Hugh ? Savoir s'il s'est enrichi par une forte spéculation ou, au contraire, s'il est arrivé à Londres avec sa fortune.

— On pourra facilement se documenter sur ce point.

— Le chef ne l'a pas pu, lui, d'après ce qu'il nous a dit. Il est vrai qu'il a eu trop peu de temps pour mener à bien son enquête. Ce qu'il nous faut découvrir, c'est le passé de M. Charles Burton. A-t-il, par exemple, hérité cette immense fortune de son père, ou l'a-t-il acquise lui-même ? Ou bien ?...

— Ou bien quoi ? demanda Drummond anxieusement.

— Est-il installé à Londres pour une cause spéciale, que nous ignorons en ce moment ?

— Et dont Jimmy a relevé la trace ?

— Exactement. C'est ce que le chef a derrière la tête, du reste. S'il en est ainsi, ce Charles de malheur est déjà sur le qui-vive car il aura appris que la liste des passagers a été transmise à la police.

Hugh Drummond s'allongea dans son fauteuil et alluma une cigarette :

— Voyons, dit-il, bien que je connaisse fort peu l'individu, vous, Ronald, ne le connaissez pas du tout et comment allons-nous pouvoir nous attacher à sa personne, assez près, pour lui extorquer ses plus chers secrets ? Vous comprenez qu'il se méfiera.

— Il faudra que nous nous servions d'intermédiaires, mon vieux. A propos, savez-vous si Burton possède une résidence autre que Park Lane ?

— Je n'en sais rien.

Drummond se redressa tout d'un coup :

— J'ai une idée ! s'exclama-t-il. Algy, Algy Longworth connaît assez bien Burton. Garçon ! ajouta-t-il en apostrophant un serveur, téléphonez à M. Longworth et demandez-lui de venir immédiatement ici sous peine de représailles sévères de ma part !

« Je me souviens, maintenant, continua-t-il comme le garçon quitait la pièce, que Burton a une maison

de campagne quelque part où Algy a été invité l'an dernier. Il m'a parlé de piscine, de paons...

— M. Longworth sera ici dans un instant, annonça le serveur.

— Bien. Apportez donc un troisième verre, garçon, et renouvelez la dose.

« Un charmant idiot que notre Algy, reprit Drummond une fois qu'ils furent seuls de nouveau, mais derrière son monocle se cache une finesse qui peut nous être utile.

— Quoi qu'il en soit, il nous donne un point de contact avec Burton, fit Standish. Et c'est déjà beaucoup.

Dix minutes après, Algy Longworth arriva et Drummond, en écartant son fauteuil, ordonna :

— Venez ici, espèce de cyclope. En quel honneur vous êtes-vous habillé ainsi ? Un gilet blanc, pardessus le marché ! Vous êtes horrible.

— Merci, très cher. Bonsoir, Ronald.

Le nouveau venu retira son monocle et sourit gentiment.

— Bonsoir, Algy. Prenez un siège.

— Vous désirez conférer avec moi, ai-je bien compris ? Consulter mon profond cerveau sur quelque problème international ? Messieurs, — s'il m'est permis de bâtardiser le mot — je suis à votre service.

— Ecoutez bien, Algy, dit Drummond. Il y a quelque chose de louche dans l'air. C'est pourquoi je vous prie de garder cette conversation pour vous seul. Qu'est-ce que vous savez de Charles Burton ?

— Charles Burton ? — Algy Longworth fixa Drummond. — Qu'est-ce qu'il a fait ? C'est bizarre que vous me posiez cette question ce soir, Hugh, car je vais justement, de ce pas, dans sa boîte. D'où mon habit.

— Quelle boîte ? Sa maison de Park Lane ?

— Oh ! non, non, à la Botte Dorée.

— Ah ! le nouveau club qui vient de s'ouvrir ? C'est Burton qui est derrière ?

— Oui. Il trouvait tous les autres si ennuyeux, si horribles, qu'il a décidé d'en créer un sur de nouvel-

les lignes. Il sera là, lui aussi, selon toute probabilité. Quoi qu'il en soit, qu'est-ce que vous désirez savoir sur lui ?

— Tout ce que vous pourrez nos dire. Quelle sorte d'homme est-ce ?

— Un homme bien. Il donne des fêtes splendides. A un argent fou...

— Savez-vous d'où il tire cet argent ?

— Je n'en n'ai pas la moindre idée, mon vieux, Pourquoi ?

— Où se trouve sa maison de campagne ?

— Dans le Sussex, pas loin de Pulborough. J'y ai été invité en juillet dernier.

— Je me souviens, en effet, que vous m'aviez parlé de cela, dit Drummond. Algy, avez-vous l'impression que cet homme est Anglais ?

Algy dévisagea son ami, son verre à mi-chemin de la bouche.

— A vrai dire, je n'ai jamais pensé à cela, répondit-il enfin. J'ai toujours cru qu'il l'était, surtout avec le nom qu'il porte. Il parle notre langue à la perfection, bien qu'il en parle six autres à peu près aussi parfaitement. En tout cas, il n'a pas l'air de ne pas être Anglais.

— Je suis de votre avis, fit Drummond.

— Mais sir George a dû, lui, éclaircir ce point, continua Algy. Vous connaissez le vieux Castledon, la plus grande barbe d'Europe ?

— Sa femme a bien une tête de cheval, n'est-ce pas ?

— C'est ça même ! Et leur fille, Molly, est une pure merveille à tout égard. Quand vous les voyez tous les trois ensemble, vous avez envie de vous plonger dans les mystères de l'hérédité. Quoi qu'il en soit, Burton a fait la connaissance de Molly à une soirée, à Ascot, et, comme le dirait les romanciers, il lui a fait des avances. De telles avances, que lady Castledon, qui servait de chaperon à sa fille, à l'écart dans un coin du salon, s'est cru obligée de venir hennir à leurs côtés. Elle avait entendu parler de

l'immense fortune de Burton, et comme les Castle-dont ont un grand besoin d'argent...

— Quelle réaction a eu la jeune fille ? s'enquit Drummond.

— Burton lui est carrément antipathique. Mais ce n'est pas là où je voulais en venir. Je voulais vous dire, qu'aussi ennuyeux que soit sir George, c'est un brave homme dans toute l'acception du mot. Il ne forcerait jamais sa fille à faire un mariage d'argent, ni à épouser n'importe qui dont il ne soit sûr.

Algy termina son verre.

— Dites, mes amis, fit-il, c'est moi qui, jusqu'ici, ai fait tous les frais de la conversation. Pourquoi cet intérêt subit en la personne de Charles Burton ?

— Vous nous donnez votre parole que vous garderez pour vous tout ce que nous vous dirons ?

— Naturellement, répondit tranquillement Algy.

— Bien. Alors, écoutez.

Lorsque Algy eût entendu le récit en parfait silence :

— Ce que vous me confiez là à l'air un peu tiré par les cheveux, avoua-t-il. Bien que, à vrai dire, cela me paraisse drôle que Burton ait fait la traversée par Newhaven.

— Oui, je sais. Nos suppositions, nos soupçons plutôt, n'ont aucune base réelle. Nous n'avons pas la plus petite preuve que Burton soit pour quoi que ce soit dans la mort de Jimmy. C'est, de la part du chef, une flèche tirée dans l'ombre. Si la flèche ne touche aucun but, il n'y aura pas de mal. Si, au contraire, elle rencontre un obstacle, cet obstacle peut être intéressant.

— Je confesse que je n'aimerais pas être un ennemi de cet homme, remarqua pensivement Algy. Il ne doit avoir pitié de personne. Pour une bagatelle, il a renvoyé le manager de la Botte Dorée en moins d'une minute. Mais un assassinat, ça, c'est autre chose...

— Mon cher ami, intervint Standish, l'importance des faits dépend de l'échelle sur laquelle on la base. Si Jimmy a véritablement mis la main sur quelque chose d'important...

Il haussa les épaules et alluma une cigarette.

— Vous avez sans doute raison, répondit Algy. Eh bien ! mes enfants, j'ai l'impression que je n'ai pu vous être de beaucoup de secours. Et cela, parce que je ne connais pas très bien personnellement ce grand seigneur. Pourquoi ne m'accompagneriez-vous pas à la Botte Dorée, tous deux ?

— En vestons, comme ça ?

— Mais bien sûr. Quoique « les habits de soirée soient de rigueur » je me porte garant que vous serez aimablement reçus. Mais je ne suis pas certain que le personnage en question vienne. Il y aura tout de même un tas de gens et vous pourrez entendre parler de lui.

— Qu'est-ce que vous en pensez, Ronald ? demanda Drummond. Ça ne peut pas faire de mal ?

— Non, bien sûr. Mais je ne suis pas d'avis que nous y allions tous les deux. Si jamais il y a quelque chose de louche dans cette histoire, il vaudrait mieux que l'un de nous restât complètement inconnu de Burton. Il vous connaît, vous et Algy, mais comme il ne me connaît pas, il est préférable que je reste dans l'ombre. Allez, vous autres. Et rendez-vous demain pour déjeuner, ici. Moi, dès le matin, je poserai quelques jalons en ville.

Drummond hocha la tête :

— Entendu. Vous accompagnez une jeune fille sans doute, Algy ?

— Nous sommes toute une bande. Pourquoi ne pas vous joindre à nous ?

— Je vais voir. C'est une boîte comme une autre, sans doute, cette Botte Dorée ?

— Tout à fait, dans un décor plus moderne, rien de plus. Bonsoir, Ronald.

CHAPITRE II

LA BOITE DORÉE

Ainsi qu'Algy l'avait annoncé, ce cabaret de nuit ressemblait fort aux autres et, après quelques petites formalités financières, Drummond n'eut pas de peine à y entrer en simple veston. S'il ne lui fut pas permis de commander seulement un whisky, tout au moins lui fut-il suggéré de commander une bouteille entière de ce breuvage. Boire un verre, dans cet établissement, passait presque pour un crime ; se faire servir une bouteille était une action méritoire.

Habitué à ces sortes de lieux de plaisir, Drummond donna des ordres qui le firent tout de suite bien voir, et puis il parcourut des yeux la salle. Comme il était juste minuit, il y avait encore beaucoup de tables vides, mais, déjà, Drummond reconnaissait quelques figures.

Le cabaret était une pièce longue et étroite où, a une des extrémités, jouait un orchestre en uniforme rouge et vert. Dans l'air flottait un souffle de luxe et d'élégance. C'était mieux qu'ailleurs.

Les amis d'Algy n'étaient pas arrivés quand les deux hommes s'assirent à une table proche de la microscopique piste de danse. Mais Drummond n'avait pas eu le temps de sortir son étui à cigarettes de sa poche qu'Algy se leva soudain et, interpellant une jeune fille :

— Ma chère, dit-il, vous êtes simplement ravissante. Hugh, voici Alice. Le monde entier gravite autour d'elle : elle est notre soleil, notre lune, nos étoiles. Sans elle, nous péricliterions, nous mourrions.

— Cher imbécile ! dit la jeune fille avec un charmant sourire. Etes-vous son chaperon, Hugh ?

Drummond sourit de ce sourire lent, paresseux qui transformait sa laideur en beauté.

— Quand ce ver de terre aura rejoint ses malheureux invités, voulez-vous venir souper avec moi, Alice ?

— J'en serai ravie, répondit-elle avec simplicité.

Et, avec un petit salut, elle continua son chemin.

— Je suis content que vous lui ayez proposé cela, Hugh, dit alors Algy. Alice Blakton est un as. Son père était officier d'active.

— Pourquoi travaille-t-elle ici ?

— Sa famille a tout perdu en spéculant. Vous l'apprécierez, elle est intelligente et elle danse comme un ange.

Il baissa la voix pour ajouter :

— Pas signe de C. B. jusqu'ici.

— Il est encore tôt, repartit Drummond. Et même s'il vient, il y a des chances pour que je ne puisse rien en tirer. L'atmosphère du lieu me suffit pour l'instant, avec les lumières des autres, de ceux qui le connaissent.

— Alice pourra peut-être vous aider, remarqua Algy. Elle est ici depuis l'ouverture. Tiens, voilà ma bande ! Au revoir, vieux, à tout à l'heure. Et n'oubliez pas que si vous avez besoin de nous, nous sommes prêts à tout...

Un sourire se joua sur les lèvres de Drummond. Combien de fois, déjà, n'en n'avait-il pas appelé à l'aide de ses amis, et combien tous ne s'étaient-ils pas montrés obligeants, dévoués ?

Son sourire s'évanouit et il éprouva tout à coup une curieuse sensation. Le cabaret devint comme irréel ; l'orchestre, les femmes, le bruit des conversations s'estompèrent et devant lui s'éleva la vision d'un champ de bataille où un être vêtu de kaki reposait, immobile, blanc comme un linge ; son regard muet semblait se demander pourquoi ses jambes se refusaient à bouger. Au loin, on entendait le bruit de la mitraille.

— A quoi pensez-vous, Hugh ?

Il sursauta. Alice le regardait d'une manière étrange.

— Je pensais au temps passé, répondit-il tranquillement, à ces jours de folie, Alice. Je revivais un épisode de guerre. C'est drôle, n'est-ce pas, les tours que peut vous jouer la mémoire ?

— J'aurais plutôt cru, Hugh, que vous sondiez l'avenir, non le passé, répondit la jeune fille en s'asseyant auprès de lui.

Puis elle continua plus gaiement :

— C'est la première fois que vous venez ici ?

— Oui, répondit-il, je reviens juste d'Ecosse. C'est gentil ce cabaret. C'est un dénommé Charles Burton qui le finance, je crois ?

— Vous connaissez le monsieur ?

Elle avait dit cela d'un ton indifférent, mais Hugh leva vivement les yeux vers elle :

— Très peu, avoua-t-il. Mais vous, vous le connaissez bien, naturellement ?

— Oui. Quand il est à Londres, il vient ici la plupart du temps.

— Il vous plaît ?

— Mon cher Hugh, des jeunes filles dans notre situation n'ont pas le droit de se prononcer sur ce grand homme. Nous n'existons que par son bon vouloir.

Drummond étudia Alice en silence :

— Qu'est-ce que vous entendez par là ? demanda-t-il enfin.

— Mais, ce que je dis, exactement. César possède le pouvoir de vie ou de mort. Il n'y a plus d'appel. S'il me dit : « Partez ! » Je pars et perds ma place.

— A quoi vous occupez--vous ici ?

— Je suis une des secrétaires du grand homme, répondit la jeune fille. Et, à propos, il faudra que vous commandiez du champagne pour moi. Règle de la maison.

Drummond s'exécuta, puis demanda :

— Aimez-vous votre travail ?

Elle eut un rire bref :

— Je le déteste, dit-elle, pas mon travail, mais l'homme.

— Doucement, petit, fit Hugh en posant sa main sur le bras d'Alice. Le monsieur en question vient de faire son entrée.

Un brusque silence était tombé sur la Botte Dorée. Les maîtres d'hôtel et les garçons se prosternaient presque à la porte, sûrement à cause de la femme qui accompagnait Charles Burton. Elle était grande, de formes parfaites, et elle embrassait le cabaret avec une telle superbe, que cette arrogance aurait pu stupéfier n'importe qui. Un fourreau de velours noir sur lequel se jouait un seul rang de perles magnifiques constituaient toute sa parure. Ses yeux étaient bleus sous de lourdes paupières, sa bouche : un trait écarlate. A un de ses doigts étincelait un incomparable rubis.

Semblant ignorer l'effet produit par son apparition, elle traversa la pièce à la suite de l'obséquieux manager tandis que Charles Burton s'arrêtait négligemment à certaines tables pour échanger quelques mots avec des amis. En tout dernier lieu, il atteignit la table de Drummond et les regards des deux hommes se rencontrèrent.

— Sûrement que je vous... commença Burton comme s'il doutait.

— Nous avons été présentés l'un à l'autre à un cocktail, monsieur Bruton, dit Drummond avec un sourire. Je crois même vous avoir marché sur les pieds ! Je m'appelle Drummond.

— Mais, naturellement, je me souviens parfaitement. Ah ! bonsoir, miss Blakton.

Il gratifia la jeune fille d'un petit salut protecteur. Puis, s'adressant de nouveau au jeune homme :

— Il me semble que c'est la première fois que je vous vois ici ?

— Certes, répondit Drummond, car j'étais dans le Nord.

— A la chasse ?

— Oui, dans le Sutherland.

— Eh bien ! maintenant que vous avez fait connaissance avec la Botte Dorée, j'espère que vous y reviendrez. C'est mon joujou, vous savez.

Il salua et, lentement, alla retrouver la femme avec qui il était arrivé.

Drummond observa intensément le couple :

— C'est une merveilleuse créature, n'est-ce pas ? dit Alice Blakton. Je me demande s'il en a fait la conquête à Nice.

Drummond dévisagea Alice :

— A Nice, avez-vous dit ?

— Oui. Il est juste de retour de la Riviera.

— Vraiment ? Ça, c'est intéressant.

Elle leva les sourcils :

— Je suis bien contente que ce détail vous intéresse car, personnellement, les déplacements de M. Burton me laissent tout à fait froide.

— Alice, dites-moi : pourquoi le haïssez-vous ?

— Haïr est peut-être un trop gros mot, répondit-elle. Et cependant... Je crois que si je le déteste, c'est parce que je n'ai pas un brin de confiance en lui. Pour rien au monde je ne lui confierais quoi que ce soit. C'est un être sans aucune conscience.

— Est-ce une simple impression de votre part, ou bien est-ce parce que vous savez à quoi vous en tenir sur son compte ?

— Si vous entendez par là que j'ai entendu dire qu'il avait cambriolé une église, par exemple, je vous répondrais : non. Mais il suffit de le voir agir avec ses subordonnés pour être fixé sur sa valeur.

Elle regarda Drummond de façon bizarre :

— On dirait que cet homme vous intéresse beaucoup, Hugh ? dit-elle lentement.

— Oui, répondit franchement le jeune homme. Quoique la dernière chose que je désire est qu'il le sache.

— Soyez assuré de ma discrétion. Pourquoi vous intéresse-t-il tant ? Est-ce un secret ?

— Oui, mon petit, c'est un secret, en effet. Tout ce que je puis vous dire pour le moment, c'est que je

suis très désireux d'obtenir tous les renseignements possibles sur ce personnage. Et c'est pourquoi la nouvelle que vous m'avez donnée quant à son passage sur la Riviera récemment est, pour moi, très importante. Savez-vous combien de temps il est resté là-bas ?

— Je sais la date exacte de son départ d'Angleterre. Il y a juste quinze jours, parce qu'il est venu ici la veille au soir du jour où il a pris l'avion.

— Il ne voyage qu'en avion ?

— Il a son aéroplane particulier et un pilote attaché à sa personne.

— Et vous dites qu'il s'est rendu en France en avion dernièrement ?

— Mais oui, je pourrais l'affirmer.

— De plus en plus curieux, dit Drummond, qui ajouta avec un sourire : je reconnais que tout cela doit vous paraître fort mystérieux... Plus que ce ne l'est réellement. Mais pour l'instant, je n'ai le droit de rien vous dire d'autre. Votre père était officier, n'est-ce pas ?

— Oui. Comment le savez-vous ?

— C'est Algy qui m'en a informé. Or, je puis vous avouer que c'est l'armée qui s'intéresse tout particulièrement à M. Burton. Et je vais vous demander de faire quelque chose pour moi, Alice.

— Quoi donc ?

— De surveiller le gentleman en question et de me tenir au courant de ses déplacements, aussi courts soient-ils.

— Mon cher ami, j'ai bien peu de vous être de peu d'utilité.

— On ne sait jamais, répondit doucement Drummond. J'aimerais savoir les noms des gens qu'il amène ici et en particulier celui de la femme qu'il escorte ce soir.

— Oh ! ça, je puis vous le savoir tout de suite, si vous le désirez.

— Vous seriez un amour.

— Bien. Je vais aller me mettre un brin de poudre.

« C'est une brave fille, pensa Drummond en la regardant se faufiler entre les tables. Et bien que quatre- vingt-dix pour cent des renseignements qu'elle me fournira ne servira sans doute à rien, les dix autres pourront être de quelque valeur. L'installation d'une amie sûre dans le camp ennemi est chose capitale. »

— Allons, baby, content ?

Algy venait aux nouvelles :

— Très content, mon vieux. Cette charmante jeune fille est en train de me savoir le nom de la beauté qu'a amenée Charlie. Et elle m'a appris, Algy, que Burton était à Nice pendant que Jimmy était à Cannes.

Algy siffla entre ses dents :

— Vraiment ! dit-il. Avez-vous mis Alice au courant ?

— Non, et c'est plus sûr de ne pas le faire dès maintenant. Elle déteste le monsieur, vous savez...

— Tout le monde ici le déteste, mon cher. Alice, ma jolie, ajouta-t-il comme la jeune fille revenait, cet homme ne vous a pas fait la cour, au moins ?

— Et ce serait bien le moindre de vos soucis, Algy, répondit Alice en souriant. La dame s'appelle Mme Tomesco, Hugh, termina-t-elle en s'asseyant.

— Un arrière-goût roumain, dit Drummond.

Et tandis que le garçon apportait des fruits pour faire suite à la langouste et au poulet à la gelée :

— Petite, fit Algy en se levant, si votre vis-à-vis porte la main à son faux col, ce sera soit parce qu'il s'étranglera en vous faisant une déclaration, soit parce qu'il subira un commencement d'indigestion. Ou les deux peut-être. Vous êtes avertie. Au revoir, mes agneaux.

— Fou, fou à lier, dit la jeune fille comme Algy s'éloignait. Mais un si gentil garçon ! Il faudra que vous me donniez votre adresse, Hugh, avant que vous ne partiez, de façon à ce que je puisse vous tenir au courant.

Il la gribouilla sur un bout de papier, ainsi que son numéro de téléphone.

— Faites bien attention, ma chère, dit-il gravement. J'ai le pressentiment que si le monsieur avait vent de votre espionnage, ce ne serait pas drôle. J'irais même plus loin : si nos soupçons se trouvaient confirmés, vous seriez en réel danger.

Alice ouvrit tout grands les yeux :

— C'est passionnant ! dit-elle. Promettez-moi de me dire un jour, quand vous le pourrez, le secret ?

— Je le jure. Garçon, apportez-moi l'addition et aussi une étiquette pour que je puisse écrire mon nom sur cette bouteille de whisky. Mettez-la-moi de côté !

— Revenez bientôt, Hugh, dit la jeune fille.

— Sûrement. Bonsoir, ma chère. J'ai une folle envie de dormir.

La pluie avait cessé quand il ressortit de la Botte Dorée et Drummond se décida à rentrer à pied chez lui. Bien que ce cabaret fût mieux ventilé que la plupart des lieux ordinaires de plaisir, l'officier fut heureux de prendre une bouffée d'air frais. Les rues étaient humides et brillantes sous la lueur des réverbères ; les trottoirs presque déserts. De temps à autre quelque mendiante apparaissait d'on ne sait trop où et ce fut pendant que Drummond fouillait dans sa poche pour donner l'aumône que son sixième sens s'éveilla soudain.

— Dieu vous bénisse ! disait la femme en tendant la main.

Mais Drummond ne l'écoutait pas. Il regardait un homme qui, à une cinquantaine de mètres derrière lui, paraissait flâner de manière bizarre.

Drummond fit deux cents mètres environ puis, sous prétexte que le lacet de son soulier s'était défait, s'arrêta. On le suivait ; l'homme était toujours à la même distance. En fronçant les sourcils, il continua son chemin. Comment, diable, avait-il pu attirer les soupçons de qui que ce fût ?

Il se décida à en avoir le cœur net, et pour cela employa la vieille méthode : tournant brusquement le

coin de Piccadilly et de Bond Street, il stoppa net dans l'ombre. Trente secondes après, l'homme tourna le coin mais pour s'arrêter subitement en se trouvant nez à nez avec Drummond.

— Bonsoir, dit ce dernier aimablement. Vous n'êtes pas, si je puis dire, très expert dans ce genre de sport. Probablement qu'il n'y a pas longtemps que vous le pratiquez ?

— Je ne sais pas ce que vous racontez, grommela l'autre, tandis que Drummond le scrutait.

L'homme paraissait avoir une trentaine d'années et était correctement habillé. Il parlait bien ; on aurait pu le prendre aisément pour un clerc d'avoué.

— Pour quelle raison me suivez-vous ? demanda Drummond tranquillement.

— Je ne sais pas ce que voulez dire. Je ne vous suis pas.

— Alors, pourquoi vous êtes-vous arrêté si subitement en tournant le coin de la rue dès que vous m'avez vu ? Je crains fort que vos moyens de mentir ne dépassent ceux de filer. Encore une fois, je désire savoir pour quelle raison vous me suivez ?

— Je refuse de vous donner satisfaction, dit l'homme.

— En tout cas, nous progressons, reprit Drummond. Vous ne niez plus le fait. Mais comme il y a ici un courant d'air terrible, je vous propose de continuer à marcher l'un à côté de l'autre tout en bavardant. Et, au cas où cela vous aurait échappé, je me permets de vous faire remarquer que je vous suis de beaucoup supérieur en taille et en muscles. Si nous en arrivons à la désagréable nécessité de nous prendre au collet, vous en auriez probablement pour une bonne semaine avant de pouvoir vous remettre.

— Osez lever la main sur moi... commença l'autre.

— J'écoute, fit Drummond. Que feriez-vous ? Vous appelleriez la police ? Allez, mon petit, nous serions deux à causer.

Et de sa poigne de fer, saisissant le bras droit de

l'homme, Drummond fit demi-tour vers Piccadilly en obligeant l'autre à l'accompagner.

— Pour qui travaillez-vous ?

— Je ne vous le dirai pas ! Vous allez me briser le bras !

— Ça se peut.

Au même moment, un sergent de ville émergea de la rue de Douvres :

— Sergent ! cria l'homme. Au secours !

Durant l'espace d'une seconde, Drummond relâcha son étreinte et l'homme en profita pour se sauver comme un lapin et disparaître dans les ténèbres de Saint-James Street.

— Qu'est-ce que c'est que tout ce bruit, monsieur ? demanda l'agent comme Drummond se mettait à rire.

— Un individu qui me suivait, sergent, répondit-il. Je crois qu'il commençait à trouver que j'avais la poigne dure.

— Oh ! je comprends.

L'officier fit une petite grimace significative et avec un cordial : « Bonne nuit, monsieur ! », reprit sa ronde.

Mais le sourire de Drummond s'évanouit bien vite et ce fut, anxieux, qu'il continua son chemin. Il n'était de retour d'Ecosse que depuis le matin même. Comment se faisait-il qu'il fût ainsi suivi ? Cet incident lui prouvait mieux que tout que le colonel avait raison : la mort de Jimmy Latimer était décidément une vilaine affaire. Mais pourquoi avait-on l'œil sur lui, Drummond ? Il n'arrivait pas à le comprendre.

Pendant un instant, la pensée qu'Alice Blakton pouvait être traîtresse effleura son esprit. Mais il la rejeta bien vite. Alice connaissait son nom, son adresse. Quel intérêt aurait-elle eu à le faire suivre ?

Il atteignit son immeuble et sortit son trousseau de clefs. La rue était déserte et, à l'horizon, il n'y avait pas trace d'espion. Mais en se déshabillant, il songea tout à coup que les réflexions qu'il s'était faites au sujet d'Alice, il pouvait se les faire à l'égard de Charles Burton. Lui aussi connaissait le nom de

Drummond. Et quant à l'adresse, il pouvait facilement la trouver dans n'importe quel Bottin téléphonique. Alors, pour quelle raison l'épiait-on ?

Drummond n'avait pas encore résolu le problème quand il retrouva Standish pour déjeuner le lendemain matin.

— Je ne vois qu'une réponse à faire à cela, Hugh, dit ce dernier quand Drummond lui eut expliqué la chose. On a dû nous suivre lorsque nous sommes sortis de l'appartement du chef, hier soir. C'est lui qu'on doit surveiller et, avec lui, ceux qui viennent le visiter.

Il sirota son porto pensivement.

— Nous aurions dû être plus prudents, continua-t-il. Maintenant que le mal est fait, il est inutile de revenir en arrière. On nous a facilement suivis jusqu'au Cercle. De là, on s'est attaché à vos pas, on vous aura vu entrer à la Botte Dorée, et l'on m'aura certainement filé jusqu'à mon appartement.

— Mais si c'est Burton qui est au fond de tout cela, répliqua Drummond, pourquoi s'occupe-t-il de moi ? Vous, je comprends. Mais moi, il me connaît...

— C'est vrai, mon vieux. Mais jusqu'à ce soir, il ignorait que vous étiez mêlé à l'affaire, et maintenant il n'en peut plus douter. Car vous vous convertissez de plus en plus à l'idée du chef, n'est-ce pas ?

— Oui, répondit Drummond. Aurait-on pris la peine de surveiller l'appartement du colonel si la mort de Jimmy avait été naturelle ? Non. Cela prouve mieux que tout autre chose, que Jimmy a été assassiné. Et selon toute probabilité Burton a mis la main dans cette affaire.

— Je crains bien que vous n'ayez raison, murmura Standish.

— Avez-vous découvert quoi que ce soit à son sujet ? demanda Drummond.

— Tout simplement qu'il se confirme qu'il n'y a rien à découvrir. Ce qui — en soi — attire le soupçon. Burton a un bureau rue Frenchurh avec, seulement, quelques employés. Il ne s'y rend presque jamais. On

ne sait pas exactement ce qui s'y fabrique : c'est une espèce de bureau de change qui n'a certes pas une grosse clientèle.

Un groom arriva, apportant une lettre sur un plateau.

— C'est du chef, dit doucement Standish. Voyons ce qu'il dit.

Il lut le mot, puis le tendit à Drummond.

« Cher Ronald (disait la lettre).

« J'ai pu toucher le manager du *Métropole* de Cannes. Jimmy, qui est mort (?) dans la nuit du mercredi, a quitté Cannes subitement le mardi soir pour Paris. Ce qui a fort surpris le manager car Jimmy venait de payer, le matin même, la location de sa chambre pour une autre semaine.

« C'est tout ce que j'ai pu savoir au téléphone. Evidemment, quelque chose d'important est survenu le mardi pour qu'il ait changé ses projets si soudainement. Mais autre chose d'étrange me frappe. Puisque Jimmy a dû arriver à Paris le mercredi matin, pourquoi n'a-t-il pas pris tout de suite soit l'avion, soit le bateau pour venir ici ? Qu'a-t-il fait de toute sa journée à Paris, mercredi ? Et si son retour n'était pas urgent, pourquoi n'a-t-il pas remis au jeudi, par exemple, et pris un des bateaux de Calais ou de Boulogne qui sont tellement plus confortables ?

« Je ne peux m'empêcher de penser qu'un de vous deux — ou tous les deux — feriez peut-être bien de vous rendre à Cannes afin de voir si l'on ne peut découvrir aucune piste. Peut-être, aussi, qu'une enquête discrète au Crillon mettrait au jour des faits capitaux.

« Bien vôtre. « HENRY TALBOT. »

P.-S. — Je vous envoie ceci de mon cercle où je resterai encore une heure.

— Je suis d'accord, dit Drummond. Et puisque nous savons que nous avons été suivis tous deux, l'objec-

tion d'hier soir ne tient plus debout. Partons ensemble.

— Entendu, mon cher, répondit Standish. Je vous demande une seconde. Je m'en vais répondre deux mots au chef et nous discuterons ensuite de la ligne de conduite à tenir.

Il se dirigea vers un petit bureau tandis que Drummond, en allumant une cigarette, se disait :

« Certainement que le colonel a raison. C'est à Cannes que nous aurons le plus de chances de débrouiller cet écheveau. »

— Lisez ce que j'ai écrit, fit Ronald quelques instants après, et je m'en vais faire porter cela tout de suite.

« Cher colonel,

« Ainsi que vous le suggérez, nous allons partir pour la France tous les deux. Savez-vous que Burton était à Nice pendant que Jimmy se trouvait à Cannes ?

« On surveille votre appartement ; nous avons été suivis hier soir. Hugh a pu attraper son suiveur, qui a avoué. Il semble donc que votre théorie se confirme de plus en plus.

« Avez-vous jamais entendu parler d'une certaine Mme Tomesco ? Elle était avec Burton hier soir et, selon les dires de Hugh, elle a ébloui les clients de la Botte Dorée, cabaret que finance Burton.

« Sincèrement à vous. « Ronald Standish. »

P.-S. — Le messager attendra la réponse.

Elle vint au bout de cinq minutes, gribouillée au dos de la lettre même, ainsi que Talbot avait coutume de le faire :

« Bien. Tout ce que vous dites est très intéressant et ne me surprend pas. Naturellement que j'avais raison ! Connais pas la dame. Vais procéder à une enquête. H. T. »

— Par quel moyen nous rendrons-nous à Cannes ? demanda Standish en s'asseyant pour déjeuner.

— Puisque nous n'avons besoin d'aucuns papiers spéciaux, répondit Drummond, je suggère que nous y allions en voiture. Nous mettrons un peu plus longtemps, je sais, mais cela nous donnera bien plus de liberté une fois rendus. Faisons-nous d'abord Cannes ou Paris ?

— Commençons par Cannes, dit Standish. C'est là, je crois, le point le plus sensible.

— Quand partons-nous ?

— Le plus tôt possible. Il y a un train à 4 h. 30, pour Folkestone. Le bateau lève l'ancre à 6 h. 30 Nous devrions pouvoir toucher Folkestone, avec la voiture, à 6 heures moins le quart.

— Quelle distance y a-t-il de Boulogne à Cannes ?

— Environ mille cent kilomètres.

— Si nous partons à l'aube, nous devrions pouvoir la couvrir en une journée, en nous relayant au volant.

— Sûr. Entendu. Tout est réglé. Et pour une fois, mon vieux, je prends mon revolver.

— Vous m'effrayez, ricana Drummond. J'en ferai autant pour ne pas être en reste !

CHAPITRE III

L'INTERVIEW DE MINUIT

Le hall de l'hôtel Métropole était rempli de femmes d'âge moyen, en train de tricoter toutes sortes de vêtements divers, quand Drummond et Standish firent leur apparition, le lendemain soir, vers 10 heures.

— Quel harem ! murmura Drummond. Je me demande pourquoi Jimmy avait choisi cet hôtel comme lieu de résidence.

— Il ne devait pas y faire de bien longues pauses, répondit Standish en souriant.

Ils signaient leurs noms sur le registre d'arrivée, après avoir loué, au troisième étage, deux chambres donnant sur la mer, quand le manager s'avança vers eux avec un air de grand prêtre.

— Avez-vous l'intention de rester longtemps, messieurs ? demanda-t-il.

— Trois ou quatre jours seulement, selon toute probabilité, repartit Standish.

Le manager soupira. Il ne vivait que d' « extras » et ces deux Anglais ne lui paraissaient pas être de ceux qui font durer une semaine — comme la plupart de ses clients — une bouteille de vin ordinaire.

— Je me demande si vous consentiriez à nous accorder un court entretien personnel dans votre bureau, continua Standish. Et si vous vouliez avoir l'amabilité d'y faire porter une bouteille de vin doux qui serait mise sur notre compte, bien entendu...

— Mais certainement ! cria le Français. Henri ! La carte des vins. Vous permettez, messieurs ? Une bouteille de 19 et trois verres. Au bureau... Si vous voulez bien me suivre, messieurs.

Il montra le chemin, enfila un long couloir au bout duquel il ouvrit une porte à vitre opaque :

— Retirez-vous, ordonna-t-il à une jeune fille qui était plongée dans un énorme livre de comptes.

Elle quitta aussitôt la pièce. Le manager, désignant alors, de la main, deux sièges à ses hôtes, s'assit devant son bureau en disant :

— Et maintenant, messieurs, que puis-je faire pour vous ?

— Vous avez eu dernièrement, comme pensionnaire, monsieur, dit Standish, un officier anglais du nom de Latimer : le commandant Jim Latimer.

Le Français acquiesça de la tête :

— Je suppose que vous êtes venu vous informer à son sujet, messieurs, répondit-il. Pas plus tard qu'hier, j'ai reçu de Londres un coup de téléphone

me demandant quelques renseignements sur M. Latimer.

— Vous devez savoir qu'il est mort.

— Mort !

Le manager se redressa brusquement :

— Mort ! Ce n'est pas possible. Comment cela est-il arrivé ?

— Nous pouvons être assurés de votre discrétion, monsieur, n'est-ce pas ?

Un geste superbe indiqua qu'ils le pouvaient.

— On a trouvé le commandant Latimer mort dans sa cabine, sur le bateau allant de Dieppe à Newhaven, dans la nuit de mercredi dernier. Et l'on a des doutes sur les causes de sa mort. Officiellement, tout porte à croire qu'il s'agit d'un décès naturel, mais comme c'était un homme en excellente santé... Nous savons qu'il était en possession d'un renseignement important qu'il rapportait en Angleterre et nous sommes infiniment désireux de connaître ce renseignement. Maintenant, comme suite à votre réponse faite téléphoniquement à Londres, nous ne pouvons nous empêcher de penser que son brusque départ de votre hôtel est intimement lié avec le secret. Ce que nous désirerions connaître, par conséquent, est l'emploi du temps du commandant Latimer, mardi dernier, après qu'il eût loué de nouveau sa chambre pour une semaine. Tout le drame doit avoir commencé après cela.

Le garçon, qui versait le vin dans les verres, arrêta son geste et, se mêlant à la conversation :

— Pardon, monsieur. Vous dites : mardi ? M. le commandant a accompagné Mme Palain en auto. Ils sont sortis à 11 heures.

— Merci, Henri.

Le manager renvoya l'homme et tendit lui-même les verres à ses hôtes.

— Messieurs, s'écria-t-il, naturellement, la discrétion est de rigueur. Mais maintenant que le pauvre garçon est mort, il est permis de parler. Comme vous le comprenez, il y a certaines choses qui, dans

un hôtel comme celui-ci, me parviennent aux oreilles et il n'est pas exagéré de dire que le commandant et Mme Palain sont souvent sortis ensemble. M. Latimer semblait préférer la compagnie de cette dame à celle de toutes autres charmantes dames que vous avez pu remarquer en passant dans le hall.

Sa bouche se tordit derrière sa moustache et, d'un commun accord, Drummond et Standish éclatèrent de rire.

— Précisément, messieurs, continua le manager en riant lui aussi. En fait — bien que peut-être je ne dusse pas le dire — je crains bien que si Mme Palain n'avait pas été ici, votre pauvre ami ne serait pas resté. Le garçon m'a rapporté que, le premier soir de son arrivée, il avait invoqué le Seigneur de le délivrer de la présente gente féminine.

— D'après vos paroles, monsieur, il semble que Mme Palain se trouve encore dans votre hôtel ?

— Mais oui, monsieur. Et elle sera sûrement bien plus à même que moi de vous renseigner. Il est probable qu'elle est maintenant au casino. Et quand elle apprendra la mort de votre ami, elle en sera bouleversée. Je pourrais jurer qu'elle ne connaît pas cette affreuse nouvelle.

Il alluma une cigarette et regarda les deux hommes d'une façon étrange :

— M'est-il permis de vous demander, messieurs, continua-t-il, ce que vous pensez au sujet de ce triste événement ? Le commandant aurait-il été victime d'un attentat ?

— Vous l'avez dit, monsieur, répondit Drummond. Nous avons presque la conviction qu'il a été assassiné.

— Mon Dieu ! C'est terrible !

— Mais veuillez garder cela pour vous, intervint Standish. Tout ce qu'ont dit les journaux, est qu'il est mort sur le bateau, durant son sommeil. Savez-vous, par hasard, à quelle heure Mme Palain sera de retour ?

Le manager haussa les épaules :

— A minuit, peut-être. Vous auriez désiré lui parler ce soir ?

— Le plus tôt sera le mieux, Hugh, ne croyez-vous pas ?

— Certainement. A moins qu'elle ne soit trop fatiguée. Dites-nous, monsieur, à quelle genre de dame nous aurons à faire.

— A une femme très chic, très élégante.

— Pensez-vous que nous pourrons croire tout ce qu'elle nous dira ?

De nouveau le manager haussa les épaules :

— Si je m'y connaissais en femmes, monsieur, répondit-il non sans quelque comique, je serais Président de la République ! Tout ce que je peux vous dire, est qu'elle a loué ici un appartement et qu'elle consentira à vous recevoir dans son petit salon, j'en suis certain... Vous n'êtes pas des policiers de Scotland-Yard ? ajouta-t-il.

— Non. Nous sommes tout bonnement deux amis du commandant Latimer.

— Et que désirez-vous que je dise à madame ? Que le commandant est mort ?

— Non, répondit résolument Standish. Veuillez seulement lui faire savoir que deux amis du commandant Latimer seraient heureux de lui parler. Mais que, si elle est fatiguée, nous attendrons volontiers pour le faire jusqu'à demain.

Le téléphone sonna sur le bureau du manager et celui-ci prit le récepteur :

— Certainement, madame, tout de suite. Mme Palain est de retour, poursuivit-il en raccrochant, et elle désire de l'eau d'Evian. Je vais aller la voir sur-le-champ et lui demanderai si elle consent à vous recevoir.

— Un homme vraiment aimable, dit Drummond, tandis que la porte se refermait sur le gérant. Très serviable, très obligeant.

— Je me demande si nous apprendrons quoi que ce soit par cette dame, remarqua pensivement Standish. Je suis curieux de savoir quelle sera sa réaction

quand elle saura que Jimmy est mort. Qui de nous deux fera les frais de la conversation : vous ou moi ?

— Vous, repartit Drummond. Vous vous en tirerez mieux que moi.

La porte s'ouvrit et le manager rentra :

— Madame est prête à vous recevoir, messieurs, fit-il. Je ne lui ai rien dit, sauf que vous êtes deux amis du commandant. Voulez-vous venir avec moi ? Son appartement est sur le même palier que vos chambres.

Le hall était presque désert quand ils le traversèrent pour prendre l'ascenseur et Drummond jeta un coup d'œil sur sa montre. Il était juste 11 heures et demie et il commençait à désirer que l'interview eût été remise au lendemain matin. Ils avaient quitté Boulogne à l'aube, et bien que chacun ait pu faire un brin de sieste pendant que l'autre était au volant, il se sentait terriblement fatigué. Pourtant, il était anxieux de savoir si, de cette conversation, sortirait quelque chose d'intéressant.

Dès que le gérant eut frappé à la porte, une voix de femme cria : « Entrez ! »

Mme Palain était assise à une table, au centre de la pièce. Elle n'avait pas retiré sa cape qui, ouverte, laissait apercevoir la robe de soirée. Ses cheveux étaient presque noirs et fort bien coiffés ; ses ongles brillaient d'un vernis de bonne teinte. « Elle est vraiment charmante, se disait Drummond, plus charmante que jolie. Attirante, voilà le mot. »

Comme le manager présentait les deux hommes, elle lança à chacun d'eux un regard scrutateur ; puis, se laissant tomber sur une chaise longue, elle alluma une cigarette.

— Servez-vous dans ce coffret, dit-elle. M. Lidet me dit que vous êtes tous deux des amis du commandant Latimer.

Son timbre était musical ; son anglais, presque dépourvu de tout accent.

— C'est là notre excuse, madame, répondit Standish, pour venir vous déranger à cette heure tardive.

En murmurant quelques mots de politesse, le gérant

quitta la pièce et la jeune femme, se penchant alors en avant :

— Vous avez une commission pour moi ? demanda-t-elle.

— Hélas ! madame, repartit gravement Standish, j'ai une bien triste nouvelle à vous annoncer : Jimmy Latimer est mort.

Mme Palain regarda son vis-à-vis sans pouvoir prononcer une parole, sa cigarette à mi-chemin des lèvres. De toute évidence, cette nouvelle lui portait un rude coup.

— Mort ! bégaya-t-elle enfin. C'est incroyable ! Comment cela s'est-il produit ?

Brièvement, Standish lui fit le récit des tristes événements qu'elle écouta sans mot dire. Quand il eut terminé, elle resta encore quelques moments silencieuse, fixant du regard un coin du tapis, se drapant dans une immobilité rigide. Enfin, elle poussa un long soupir et murmura :

— Je me demande...

— Quoi donc, madame ? fit doucement Standish.

— Vous croyez, n'est-ce pas, que le pauvre Jimmy a été assassiné ?

— Je ne crois rien, madame. Mais il est bien certain que quelque chose a dû arriver mardi dernier qui lui aura fait changer ses plans si soudainement, et puisque vous étiez avec lui ce jour-là, peut-être sauriez-vous nous dire ce dont il s'agissait.

La jeune femme fixa les deux hommes pendant l'espace de quelques instants.

— Comment puis-je être certaine que ce que vous me dites est vrai ? demanda-t-elle lentement. Comment saurai-je si vous êtes véritablement des amis du major Latimer ?

— Je crains, madame, répondit Standish avec franchise, qu'il faudra que vous vous contentiez pour cela de notre parole d'honneur.

De nouveau, elle sembla étudier pensivement ceux qui lui faisaient face, puis elle se leva et commença à arpenter la pièce de long en large :

— Je vais vous faire une confidence, dit-elle soudain. Je vais vous dire tout ce que je sais, bien qu'au fond, je ne sache pas grand'chose. Mardi dernier, Jimmy et moi avons déjeuné chez Paquay, un restaurant sur la route de la Corniche situé entre Cannes et Saint-Raphaël. Nous occupions une table sur une espèce de balcon convert, oui, une sorte de véranda qui n'aurait pas eu de fenêtre et qui donnait sur la mer. Auprès de la nôtre, se trouvait une autre table, mais qui était libre.

« Tout à coup, il y eut rafale de vent. La poussière alentour s'éleva en tourbillons : nous attrapâmes la nappe pour l'empêcher de s'envoler car le vent soufflait vraiment fort. Et comme le tourbillon s'atténuait, deux feuilles de papier bleu, qu'il avait emportées, tombèrent sur notre balcon couvert. Tout naturellement, Jimmy se pencha et les ramassa. Il jeta un coup d'œil dessus, et en moins d'un instant, messieurs, ses traits s'altérèrent. A ma grande surprise, il froissa les feuillets et les enfouit dans sa poche comme nous entendions des pas qui venaient vers nous, et Jimmy me murmura :

« — Pas un mot, surtout.

« Un homme poussa la porte vitrée et entra brusquement :

« — Pardon, cria-t-il, mais avez-vous vu deux feuilles de papier ? Elles ont été emportées par le vent, tandis que j'écrivais dans ma chambre et elles sont tombées par ici.

« Jimmy fit semblant de regarder autour de lui, à droite et à gauche et répondit :

« — Elles ont dû ressortir. De quelle grandeur étaient-elles ?

« — De la grandeur de feuilles de carnet, repartit l'homme en dévisageant Jimmy. Et je suis certain qu'elles ne sont pas ressorti.

« — Eh bien ! alors, elles doivent être encore ici, répliqua Jimmy avec une feinte indifférence.

« Il saisit la bouteille, versa du vin dans mon verre tandis que l'homme s'attardait autour de notre table,

se demandant quelle décision il devait prendre. On le voyait dans l'embarras. Il était clair que ces papiers étaient importants, autrement Jimmy n'aurait pas agi de cette manière ; mais il était clair également que l'homme était convaincu que ces feuilles n'avaient pas repris d'autre envol. Mais que pouvait-il faire ? Par deux fois, il s'était un peu avancé comme s'il voulait dire quelque chose, puis avait reculé. En fin de compte, il se décida :

« — Je me demande, monsieur, dit-il, si pour la forme, simplement, il vous serait égal de retourner vos poches ? Ces papiers sont pour moi d'importance vitale et...

« — Que diable osez-vous insinuer, monsieur ? repartit Jimmy en se levant lentement. Votre question est la plus impertinente que j'aie jamais entendue. Je ne retournerai certainement pas mes poches, sous aucun prétexte. Vous ne m'accusez ni plus, ni moins d'avoir dérobé vos sales morceaux de papier. Allez vous faire prendre, vous et eux !

« Et comme la langouste arrivait, Jimmy se rassit, l'indignation peinte sur le visage, tandis que l'homme, nous jetant à tous deux un regard plein de haine, quittait la pièce.

« — Jimmy, dis-je, quand nous fûmes seuls de nouveau, c'est très mal d'agir ainsi. Pourquoi avez-vous pris les papiers de ce pauvre monsieur ?

« Il me regarda, et c'était bien la première fois que je voyais son expression si grave.

« — Je n'ai pu que jeter un coup d'œil dessus, répondit-il, et je n'ai pas l'intention de faire plus ici. Mais ce que j'en ai vu, fait que j'aurais bien désiré voler tous les autres...

« Et c'est alors, messieurs, que Jimmy m'avoua qu'il faisait partie de votre Service Secret et n'était pas, ainsi que je l'avais tout d'abord cru, un simple officier en permission.

— Un instant, madame, je vous prie, dit Standish. Cet homme était-il Anglais ?

— Non. Il parlait bien la langue mais avec un fort accent.

— Merci. Et je vous en prie, madame, continuez votre récit, vous nous intéressez passionnément.

— Nous terminâmes donc notre déjeuner, reprit Mme Palain, mais Jimmy était distrait. J'avais l'impression qu'il mourait d'envie d'être ailleurs afin de pouvoir examiner les papiers à loisir. Mais il était bien trop habile pour faire croire qu'il était pressé.

« — Quand on vient déjeuner à un restaurant où la nourriture est aussi délicieuse, on doit prendre son temps. C'est en négligeant des petits détails de ce genre qu'on commet des fautes, avait-il dit. Et les fautes, dans mon métier, peuvent s'avérer dangereuses.

« Nous prîmes donc tranquillement notre café et nos liqueurs, et c'est pendant que nous étions en train de déguster ces dernières que l'étranger revint en compagnie d'une femme qu'on ne pouvait moins faire que de remarquer.

« Ils s'assirent à la table restée libre, aussi eus-je tout le loisir de les étudier. La femme était grande, mince et très fardée, avec une expression d'arrogance gênante, pour ne pas dire plus. Mais on voyait que cette expression était fausse. C'était de la pose, un masque. La femme n'était qu'une simple bourgeoise.

« Ils se mirent à converser en français, mais on comprenait que ce n'était pas leur langue natale. J'essayais d'écouter ce qu'ils disaient mais je n'entendais rien que des choses banales. Ils parlèrent de la nourriture, du vin, et de la beauté de la côte.

« Quand on nous apporta l'addition, l'homme se leva et se dirigea vers notre table. Je vis que Jimmy se raidissait ; mais l'étranger ne fit que des excuses pour son impolitesse passée. Il invoqua de nouveau, comme excuse, l'importance des papiers et l'affaire prit fin ainsi, sauf qu'au moment où le patron de l'hôtel nous escorta jusqu'à la voiture, Jimmy lui demanda le nom de ces clients. Et il répondit qu'ils se nommaient Pilofsky.

Mme Palain s'arrêta et prit une gorgée d'eau d'Evian.

— Sur le chemin du retour, continua-t-elle, nous examinâmes les feuilles de papier. La première était couverte d'une écriture en langue qui m'était étrangère ; elle portait le n° 5 et constituait, évidemment, la suite d'une série de documents. La seconde feuille m'intéressa davantage car c'était la carte, ou tout au moins les contours de l'Angleterre et de l'Ecosse. Cette carte était dotée d'une quantité de petits points rouges. Il y en avait peut-être trente ou quarante. Ils étaient, par endroits, groupés serrés les uns contre les autres ; en d'autres places, ils se trouvaient éparpillés. Chacun des petits points portait un numéro.

« Ces numéros variaient considérablement. Le plus bas, je crois, était 50 : le plus élevé, 2.500. Mais vous comprendrez, messieurs, qu'il était difficile de lire dans une voiture en marche. Cependant, je pus remarquer que c'était dans vos provinces industrielles que les points étaient les plus nombreux, tandis que dans la campagne ils étaient très espacés.

« Je demandai à Jimmy ce qu'il en pensait et il haussa les épaules :

« — Quand je serai rentré à l'hôtel, dit-il, j'essaierai de faire une traduction approchante de ce document. Je connais le russe et je serai peut-être à même de comprendre le sens général.

« Il me quitta dès que nous fûmes arrivés et se rendit dans sa chambre tandis que je l'attendais dans ce salon. Il se passa une heure, puis deux... et enfin il revint.

De nouveau, Mme Palain fit une pause tandis que les deux hommes se penchaient avidement en avant :

— Messieurs, dit-elle délibérément, de ma vie je n'ai vu quelqu'un dans un tel état d'excitation. C'était comme s'il avait eu la fièvre, il marchait dans la pièce comme un fou.

« — Dieu ! s'exclamait-il de temps en temps, si seulement je pouvais avoir tous les papiers !

« A la fin il se calma un peu et s'affala dans un fauteuil.

« — Il s'agit d'un complot, me dit-il, d'un complot qui dépasserait l'imagination de Jules Verne lui-même ! Et je n'en connais qu'une faible partie... Ou alors nous avons affaire à un cerveau malade ?

« Il recommença d'arpenter la pièce tout en monologuant :

« — C'est tout de même possible. Si c'est bien organisé, c'est possible. Mais il faut de la volonté, de l'énergie pour l'exécuter... Ecoutez, Marie, m'avoua-t-il, je viens de procéder à une grossière traduction du document. Je ne peux pas vous dire ce dont il s'agit car ce complot est par trop gigantesque... trop incroyable. Si vous le connaissiez, vous pourriez être mise en péril. Mais il faut que je quitte Cannes ce soir pour Paris afin de rejoindre l'Angleterre dans le plus bref délai.

« Point n'est besoin de vous dire, continua-t-elle, combien j'étais désappointée, mais je ne fis aucun effort pour dissuader Jimmy. C'eût été mal : le devoir avant tout. J'allai conduire notre ami à la gare, et tandis qu'il plaçait les bagages dans le filet, je regardai inconsciemment autour de moi. Je vis alors que les Pilofsky s'embarquaient aussi dans un sleeping. Cela ne pouvait faire aucun doute, j'avais parfaitement reconnu la femme. Je fis part à Jimmy de ma découverte et son visage prit une expression grave.

« — Je me demande si cela signifie qu'ils me soupçonnent encore, murmura-t-il.

« — Je ne vois pas comment cela pourrait être, répondis-je, bien que je ne fusse pas plus rassurée que lui, au fond.

« Et, juste comme le train s'ébranlait, il se pencha à la fenêtre et me dit :

« — Si jamais quelque chose m'arrivait, voulez-vous vous rappeler de cela, Marie : Boîtes de fruits en conserves.

— Qu'est-ce que vous dites ? Boîtes comment ? s'exclama Drummond, comme s'il ne comprenait pas.

— Boîte de fruits en conserves, répéta-t-elle. Monsieur, j'étais aussi étonnée que vous en ce moment. Je le regardai bouche bée, me demandant s'il n'avait pas perdu la raison. Et puis le train disparut et je revins ici. Voilà tout ce que je puis vous dire, messieurs.

Et elle soupira :

— Pauvre Jimmy !

Il y eut un silence durant lequel Drummond regarda Standish et Standish regarda Drummond. Ils avaient tous deux la même pensée : la femme se moquait-elle d'eux ? Toute la première partie de son histoire paraissait véridique, mais la fin était si bizarre, sonnait si faux !

— Vous ne savez pas du tout ce qu'il entendait par cette remarque étrange, madame ? demanda Standish après un certain temps.

— Mais non, monsieur ! cria-t-elle. Ce fut aussi incompréhensible pour moi à ce moment-là que ce l'est maintenant.

— N'aviez-vous pas l'habitude de plaisanter tous deux, insista Standish, qu'il ait voulu vous conter une petite blague ?

— Monsieur Standish, répondit la jeune femme avec une certaine hauteur, est-ce que le moment aurait été bien choisi pour plaisanter ?

— Je vous fais mes excuses, madame, mais la remarque qu'à fait Jimmy semble si curieuse que je cherchais une explication possible. Si vous me dites qu'il n'y en a pas, il est certain que ces mots ont une signification définie. Et ce sera à nous de la découvrir au cours de notre enquête.

Mme Palain alluma une cigarette :

— Vous faites partie tous deux du Service Secret ? questionna-t-elle.

— De quelque chose dans ce genre, admit Standish avec un sourire.

— Vous vous rendez compte, alors, qu'en insistant pour découvrir ce complot, vous signez d'avance votre arrêt de mort ?

— Nous avons si souvent signé notre arrêt de mort dans le passé, madame, dit Drummond gaiement, que nous gardons des copies-carbones comme rechange ! Cependant, permettez-moi de vous demander pourquoi vous êtes si pessimiste ?

Elle le fixa gravement :

— Si l'on n'a pas reculé à tuer un homme parce qu'il possédait certain renseignement, on ne reculera pas à en tuer deux. Et ce n'est pas parce que vous n'êtes pas en possession du document, vous, que cela pourra faire de différence. Je sais bien que, de l'autre côté, on ignore si Jimmy m'a mise au courant ou non...

— Tout cela est vrai, madame, repartit Standish. Mais ce qui m'alarme bien davantage est que vous puissiez être en danger vous-même.

Elle haussa les épaules :

— Heureusement, monsieur, que je suis fataliste. Je ne sais si vous avez été en Chine. Si oui, vous comprendrez : *tid apa.* Tout m'est égal. J'aimais beaucoup Jimmy et si je puis faire quelque chose pour faciliter l'arrestation de son meurtrier, comptez sur moi.

— Un grand bon point pour vous, madame ! cria Drummond. Mais laissez-moi vous demander, de notre part à tous deux, de faire attention à vous.

Elle lui sourit :

— Merci, monsieur, murmura-t-elle. Vous êtes gentil. Mais que vous proposez-vous de faire ? ajouta-t-elle redevenue pratique.

— Cela nécessite un peu de réflexion, repartit Standish. Pour l'instant, il semble que nous n'ayons plus rien à découvrir ici.

— Je suppose, madame, intervint Drummond, que vous n'avez jamais eu l'occasion de rencontrer, sur la Riviera, un homme du nom de Charles Burton ? Il était à Nice, récemment.

Elle secoua la tête :

— Je ne me souviens pas de ce nom-là. Savez-vous à quel hôtel ce monsieur était descendu ?

— Je n'en n'ai aucune idée, fit Drummond. Bien qu'il soit, sans doute, facile de le savoir. C'est un homme fort riche et qui doit descendre au meilleur hôtel.

— Est-il impliqué dans l'affaire ?

— Nous l'ignorons, dit Drummond. Cela se peut. Il était à Nice quand Jimmy était ici.

— Jimmy ne m'a jamais parlé de lui.

— Il ne le connaissait sans doute pas. Eh bien ! Ronald, continua-t-il, il me semble que nous avons assez abusé du repos de madame. Que diriez-vous si nous allions nous reposer aussi ?

Les deux hommes se lèvèrent :

— Un instant encore, fit Mme Palain. C'est au sujet de M. Burton. Il y a, à Nice, un Anglais qui a établi dans cette ville son quartier général depuis des années. C'est un homme intelligent, original, très cultivé et très cosmopolite. Si quelqu'un peut vous donner un renseignement sur un visiteur en renom, c'est bien lui. Il s'appelle Humphrey Gasdon et habite au Negresco. Vous pouvez facilement faire sa connaissance, si vous le désirez.

— Il faudrait agir avec la plus grande discrétion, madame, fit remarquer Standish. La dernière chose que nous désirons, c'est de faire croire que Charles Burton est autre que ce qu'il paraît être.

— Mais pourquoi ? Naturellement. Vous n'avez qu'à aller demain déjeuner au Negresco. Humphrey est toujours au bar au moment de l'apéritif. Il cause à tout le monde et de tout le monde. Si vous dites que vous venez du Métropole de Cannes, je suis bien sûre qu'il vous demandera si vous me connaissez.

— Nous ne vous connaissons pas, madame, fit vivement Standish. N'oubliez pas cela. Nous désirons que vous restiez en dehors de toute cette affaire, si possible. Demain, — si vous venez au bar, — nous serons des étrangers les uns pour les autres.

Il s'arrêta net, fixant Drummond :

— Qu'y a-t-il, Hugh ? demanda-t-il.

Tel un chat silencieux, Drummond traversait la

pièce et ouvrait violemment une porte qui donnait sur la chambre à coucher de Mme Palain. On entendit alors distinctement qu'une autre porte, donnant sur le corridor, se refermait.

Drummond se précipita dans la chambre, ouvrit la porte en question. Mais le couloir était vide et l'on n'entendait, à l'extrémité, que le bruit d'un bain qui coulait.

Il revint vers le salon et dit gravement :

— Trop tard pour nous servir de ce subterfuge demain, Ronald, quelqu'un a entendu ce que nous disions.

— Leur système d'espionnage est certainement fort bien fait, remarqua Standish après une pause, tout en surveillant Drummond qui, cette fois, traversait le salon et ouvrait la porte donnant sur le couloir :

— L'eau coule toujours... Cela complique les choses...

— C'est certainement un client ou un employé de l'hôtel, fit Standish pensivement. Avez-vous remarqué si l'on vous épiait ces derniers jours, madame ?

Elle fit non de la tête.

— Parce qu'il est clair qu'on vous surveille. C'est comme à Londres, Hugh. Ils nous ont découverts par l'intermédiaire du chef. Ici, par celui de madame.

— Mais, monsieur, cria-t-elle, n'avez-vous aucune idée de qui sont ces hommes ?

— Pas la moindre, madame. Ils étudient de près leur façon de procéder, pour ne pas dire plus.

— Puisqu'on sait que nous avons parlé ensemble, reprit Mme Palain, j'irai ouvertement déjeuner demain avous vous à Nice. Je n'aime pas que l'on m'épie dans mon appartement.

Elle se leva et tendit la main :

— Bonne nuit, messieurs. Vous devez, certes, être très fatigués après votre long voyage.

Avec un petit salut de tête et un charmant sourire, elle les congédia, et pendant quelques instants les deux hommes restèrent auprès de son appartement à parlementer à voix basse. La salle de bain était tou-

jours occupée et Drummond ne lâchait pas des yeux la porte.

— Je donnerais beaucoup pour apercevoir l'occupant, murmura-t-il.

— Moi aussi, acquesça Standish. Quoi qu'il en soit, mon vieux, je ne tiens plus debout. Nous ferons quelques allusions discrètes à M. Lidet au sujet de l'espion, demain matin. Pour l'instant, bonne nuit !

Standish entra dans sa chambre et Drummond dans la sienne. Ce dernier ouvrit ses valises, puis se déshabilla et se coucha. Mais, en dépit de sa fatigue, le sommeil le déserta. Une raie de lumière coulait par le haut de la porte, grâce à un vasistas en verre dépoli, et il resta allongé, tout éveillé.

Puis la lumière du corridor s'éteignit et, à part une très faible lueur provenant d'une ampoule-veilleuse placée à l'extérieur, la chambre fut plongée dans l'obscurité.

De loin arrivait le lent murmure de la mer, et c'était tout, dans la nuit silencieuse comme la tombe. De temps à autre, les feuilles d'un acacia remuaient sous un souffle de brise et une voiture tardive passa devant l'hôtel, à toute allure. Cannes dormait, et Drummond allait s'endormir.

Mais soudain il se dressa sur son séant. Une lumière tremblotante dansait à travers le vasistas, au-dessus de la porte. Elle augmenta, puis disparut. En une seconde, Drummond avait sauté de son lit et enfilait sa robe de chambre. Quelqu'un glissait dans le couloir, muni d'une torche électrique ou d'une bougie.

Il traversa sa chambre et, avec des précautions infinies, entr'ouvrit sa porte et mit un œil par la fente. Ce qu'il vit lui coupa un moment la respiration. A quelques mètres de là, une lampe électrique éclairait le trou d'une serrure, une serrure dans laquelle une main introduisait une clef. Et la serrure était celle de la chambre à coucher de Mme Palain.

Drummond n'hésita pas une seconde : il allait agir quand cela serait nécessaire. Il vit la clef tourner et

la main pousser la porte lentement. L'homme pénétra dans la pièce, jeta la lueur de sa lampe sur le lit, et poussa un soupir de soulagement : Mme Palain dormait profondément.

Drummond était déjà sur les talons de l'homme et épiait ses moindres gestes sans que celui-ci, naturellement, en eût la moindre conscience. La torche toujours dans sa main gauche, il s'approcha du lit ; mais la main droite, celle qui avait tourné la clef, tenait maintenant un stylet. Au moment où elle se levait pour plonger dans la poitrine de la dormeuse, un cri, comme celui d'un lapin pris au piège, sortit de la gorge de celui qui brandissait l'arme.

Le poignard et la lampe s'échappèrent de ses doigts morts sans que Mme Palain ait fait un mouvement. Puis un cri et un râle d'agonie s'échappèrent encore de la gorge de l'agresseur. La pièce fut inondée de lumière. L'homme au bras cassé, regardait avec terreur celui qui avait soudain surgi derrière lui dans la nuit, et un autre, aussi, qui venait de se joindre à eux.

— J'ai entendu du bruit, Hugh, disait Standish. Qu'est-ce qu'il y a ?

— Tentative d'assassinat, répondit Drummond en s'emparant du verre vide qui était posé sur une table de chevet et en le reniflant :

— Elle a été droguée, acheva-t-il laconiquement.

— Qui est cet individu ?

— L'assassin présumé. Je viens de lui briser le bras. Eh bien ! sale rat, qui es-tu ?

L'homme marmonna quelque chose mais ne répondit rien.

— Tirez la sonnette, Ronald, dit Drummond. Il doit y avoir un gardien de nuit quelque part. Il faut réveiller Lidet.

Un garçon, tout endormi, fit enfin son apparition en pantoufles. On l'envoya vivement réveiller le manager. Heureusement, personne d'autre ne semblait avoir été incommodé par le bruit, et quand M. Lidet arriva, quelques instants plus tard, il trouva les deux

Anglais qui fumaient, appuyés contre la chambranle de la porte.

— Je crains bien, monsieur, dit Drummond avec un sourire, que nous soyons des clients bien ennuyeux.

— Mais qu'est-il arrivé ? demanda le petit homme.

— L'individu que vous voyez là a essayé de tuer Mme Palain avec le stylet qui est encore sur le tapis, et il avait auparavant drogué votre cliente.

— Assassiner madame, balbutia le manager. Mais c'est Louis, l'un des garçons d'étage.

— Eh bien ! il a de belles manières ! dit Drummond.

— Bandit ! cria M. Lidet fou de rage. Qu'est-ce que tu as à dire pour te défendre ?

— Il devrait avoir des tas de choses à dire, remarqua Drummond, mais il n'a pas l'air de vouloir s'exécuter.

— Fripon ! Canaille ! Pourquoi voulais-tu tuer Mme Palain ? fit de nouveau Lidet, hors de lui.

L'homme secoua la tête sombrement et un grognement sortit de sa bouche.

— Je lui ai cassé le bras, expliqua Drummond. Vous ferez bien, monsieur, d'appeler la police. Cela l'aidera peut-être à délier sa langue. Et comme Mme Palain peut s'éveiller d'un moment à l'autre, il serait peut-être préférable que nous attendions ailleurs qu'ici la venue des autorités. Elle pourrait se trouver gênée de voir, à son réveil, toute une escouade d'hommes dans sa chambre.

Le groupe descendit dans le hall et Drummond, se tournant vers le garçon, lui dit :

— Si vous faites jamais un seul geste, je vous casse l'autre bras.

Mais l'ex-assassin n'avait plus l'ombre d'énergie ; il restait assis sur une chaise, les yeux rivés au sol, attendant les sergents de ville.

— Que pensez-vous de tout cela, Ronald ? demanda Drummond à voix basse.

— Il est clair que le motif n'est pas le vol, répon-

dit Standish. Je crois, mon vieux, qu'il voulait faire d'une pierre deux coups.

— Comment cela ?

— Supposez que Mme Palain ait été trouvée morte demain matin, vous et moi, nous nous serions trouvés dans une position difficile. Nous étions les derniers à lui avoir parlé. Notre arrivée à l'hôtel, tard dans la soirée, et notre conversation dans son appartement privé, nous faisaient suspecter immédiatement. Nous aurions été passablement embarrassés pour répondre à l'enquête.

— Cela ne veut pas dire que nous ne le serons pas, fit remarquer Drummond.

— Il suffit que nous puissions persuader Lidet de garder le silence. C'était Louis, naturellement, que vous avez entendu dans la chambre et c'est notre conversation avec la dame qui a été cause de tout cela. Mais je ne vois pas pourquoi nous serions obligés de mettre la police au courant.

— L'homme peut parler, fit Drummond en désignant du doigt le garçon.

— Comme il peut ne rien dire. Si, comme nous avons tout lieu de le croire, nous sommes en face d'une organisation puissante, il peut avoir peur d'avouer la vérité. Voici Lidet.

— La police va venir immédiatement, dit le manager en les rejoignant. C'est une chose terrible qui m'arrive là, messieurs.

— Elle aurait pu être bien pire, monsieur, répondit Standish. Grâce au capitaine Drummond, il n'y a pas eu de mal. Ce qui m'incite à vous exposer une requête. Si Mme Palain avait été assassinée, naturellement, il n'eût pas été possible de cacher quoi que ce soit. Mais puisqu'elle est saine et sauve, je voudrais vous prier de ne pas souffler mot de ce que nous vous avons dit hier soir au sujet du commandant Latimer.

— Vous croyez qu'il y a un lien entre les deux événements ?

— Sans aucun doute. Autrement la coïncidence

serait trop incroyable. Nous sommes en plein drame, monsieur Lidet. Un drame dont nous ne connaissons pas toute l'ampleur. Mais cela gênerait notre action si ce que nous avons dit devenait public.

Le gérant paraissait incrédule :

— Mais est-ce juste vis-à-vis de madame ?

— C'est elle qui décidera elle-même de cette question.

— Qu'avez-vous l'intention de dire, alors ?

— La vérité. Que le capitaine Drummond a été réveillé par un bruit dans le corridor et qu'il a regardé ce qui se passait. Il a vu qu'on ouvrait la porte de Mme Palain et, craignant quelque mauvais coup, est arrivé à temps sur les lieux pour empêcher ce crime odieux. Croyez-moi, monsieur, continua-t-il ardemment, nous sommes sur une piste extrêmement sérieuse et il est de tout importance que nous restions libres d'enquêter à notre aise. Comme je le disais au capitaine Drummond, je suis sûr que ce crime a été monté pour que nous soyons inculpés. S'il avait eu lieu, mon camarade et moi aurions été dans de beaux draps. Et c'est pourquoi je ne voudrais pas qu'on parlât trop, de manière à ce la police nous laisse tranquilles. Que cela reste ce que c'est en surface : une tentative d'assassinat.

— Très bien, messieurs, repartit le gérant. Je ferai ce que vous me demandez. Mais seulement à la condition que Mme Palain donne son avis quand elle ne sera plus sous l'effet du somnifère.

— Certainement, répondit Standish. Je suis pleinement d'accord avec vous. Et maintenant, continua-t-il en s'adressant à Drummond comme le manager s'avançait au-devant des autorités, tout ce que nous pouvons espérer, c'est que ce ver de terre se taise.

Ce désir fut exaucé. Aucune des questions, aussi adroites fussent-elles — et Dieu sait si la police française est habile dans l'art d'en poser ! — n'eut sur lui le plus petit effet. Le valet garda un air de sombre silence que, même les menaces, ne surent ébranler.

Et, enfin, il fut emmené en prison par deux agents

tandis qu'un autre restait à l'hôtel pour perquisitionner dans sa chambre.

La perquisition fut également sans effet : on ne découvrit absolument rien. En fait, la seule information valable fut donnée par un garçon qu'on avait fait lever. Selon lui, l'homme, Louis Fromac était un serviteur sur qui l'on pouvait compter, qui avait une conduite parfaite puisqu'il avait été promu au service d'un étage qu'on considérait le plus lucratif dans tout l'hôtel. Mais — bien qu'il n'ait jamais soufflé mot de ce qu'il faisait durant ses heures de loisirs — il passait la plupart de son temps libre dans un petit bistrot situé dans un vieux quartier de la ville, bistrot renommée pour être le rendez-vous d'une association révolutionnaire. Autant que le témoin le croyait, les membres de ce cercle ne faisaient pas de mal : ils buvaient seulement beaucoup et causaient indéfiniment.

— Mais, moi aussi, je connais ce cercle, dit le sergent. (Il haussa les épaules avant d'ajouter.) Ils ne font que jacasser les uns et les autres et ils pensent qu'ils vont rebâtir le monde. Messieurs, j'ai l'impression très nette qu'il s'agit d'un crime crapuleux comme on en voit si souvent. Et le cas de ce bandit tient plus de la pathologie que de la police. Mais je reviendrai ici dès demain matin quand Mme Palain aura repris ses sens afin de voir si elle peut nous donner quelque explication qui jettera de la lumière sur tout ceci.

Il salua les trois hommes et quitta l'hôtel.

— Sa théorie nous convient, Hugh, dit Standish tandis qu'ils remontaient l'escalier. Et la seule chose qui nous reste à faire est de convertir Mme Palain à notre idée avant que le sergent ait eu le temps de lui parler.

— Qu'est-ce que vous pensez de cette affaire de révolutionnaires ? demanda Drummond pensivement.

— C'est le seul point noir dans l'histoire, repartit Standish. Bien que l'on ne puisse voir du premier

coup le lien existant entre Charles Burton, le millionnaire, et Louis Fromac, garçon d'étage.

— Naturellement, Ronald. Mais pour l'instant je ne suis bon à rien, j'ai trop sommeil. Bonne nuit, mon vieux.

CHAPITRE IV

L'AVERTISSEMENT

Drummond eut l'impression qu'il n'avait fait que poser sa tête sur l'oreiller quand il fut réveillé par un valet de chambre qui lui apportait un billet. Il émanait de Mme Palain.

« Venez tout de suite dans mon salon, je vous prie », disait le mot.

Le soleil entrait, radieux, par la fenêtre, tandis que Drummond se rasait rapidement et s'habillait. En sortant dans le corridor, il tomba sur Standish qui devait évidemment avoir reçu la même invitation.

Mme Palain était en peignoir, et, bien que pâle, complètement maîtresse d'elle-même.

— Il n'y a pas une minute à perdre, commença-t-elle aussitôt. Un policier m'attend en bas. M. Lidet m'a mis au courant de ce qui s'était passé et je sais que c'est à vous, capitaine Drummond, que je dois la vie. Mais la question importante est : que dois-je dire au sergent ? Lidet m'a confié la ligne de conduite que vous aviez cru bon assigner hier soir. Faut-il que je m'y conforme moi-même ?

— Nous vous en prions, madame, répondit Standish.

Le téléphone résonna sur la table. Elle prit le récepteur.

— Dans cinq minutes, répondit-elle.

Puis :

— Vous désirez que je paraisse complètement ignorante du mobile qui a inspiré l'acte meurtrier de ce garçon ?

— S'il vous plaît, madame.

— Naturellement, il y a un lien entre cette tentative de meurtre, l'assassinat de Jimmy et la conversation que nous avons échangée tous trois hier soir.

— Très probablement, en effet, dit Standish. Mais en dépit de tout le respect que nous devons à ce digne sergent, je pense que notre enquête personnelle portera plus loin ses fruits, s'il ignore tout cela.

— Très bien, messieurs, je ferai ce que vous me demandez. Il serait bien, maintenant, que vous retourniez dans vos chambres respectives. Il ne faut pas que le sergent puisse croire que nous avons arrangé quelque chose entre nous. Revenez dans une demi-heure.

Les deux hommes saluèrent et quittèrent Mme Palain.

— Voilà une alliée précieuse, Ronald, dit Drummond. J'aime ses manières promptes et décidées. Venez un peu chez moi.

Standish se versa une tasse de café et se dirigea vers la fenêtre.

— C'est une alliée précieuse, comme vous dites, Hugh, fit-il remarquer, mais qui complique la situation. Qu'est-ce que nous allons faire d'elle ? Je me le demande. Il y a sûrement d'autres Louis Fromac alentour, et, la prochaine fois, vous pourrez ne pas vous éveiller à temps.

— Vous croyez qu'on veuille s'attaquer à elle de nouveau ?

— Sait-on jamais ? Ces gens-là sont capables de tout. Bien que tout dépende, en fait, du motif caché de leur tentative. Si c'était simplement pour que nous soyons impliqués dans le crime et à la merci de la police, que nous soyons pieds et poings liés pendant quelque temps, Mme Palain devrait être saine et sauve dès qu'elle aura quitté Cannes. Mais s'ils mûrissent

une revanche contre la dame de crainte qu'elle en sache trop long, elle ne sera en sûreté nulle part.

— Si on craignait qu'elle en sache trop, pourquoi auraient-ils attendu ? Ils auraient tout aussi bien pu la droguer avant que nous arrivions.

— C'est parfaitement juste, repartit Standish en allumant une cigarette. Et pourtant, il y a un certain machiavélisme à nous atteindre de cette manière, qui est au-dessus des moyens d'un garçon d'étage, il me semble.

— Mon cher, Louis Fromac est du moindre fretin. Il obéissait seulement à des ordres.

— Quand les a-t-il reçus, ces ordres ? Personne ne savait que nous venions ici.

— Ceux qui sont à la tête de l'affaire ont dû penser que quelqu'un viendrait à Cannes pour essayer d'interroger Mme Palain. Ou plutôt ils ont pris toutes leurs précautions au cas où l'on viendrait. Et maintenant qu'ils sont sûrs que nous connaissons tout ce que Mme Palain connaît elle-même, ce n'est plus elle qui sera en danger, à mon avis, mon vieux, mais vous et moi. Il faudra prendre garde.

— C'est un sport déjà vieux, repartit Standish avec une grimace.

On cogna à la porte et M. Lidet entra :

— J'espère que l'incident de la nuit ne vous a pas trop ennuyés, messieurs ? demanda-t-il avec sollicitude.

— Mais non, monsieur, répondirent courtoisement les deux hommes, merci.

— Puisque nous ne pouvions cacher ce pénible incident, reprit le manager, j'ai essayé de persuader le sergent que la tentative de meurtre avait pour objet le vol des bijoux de madame. J'ai cru bien faire. Et à ce propos, le sergent est en train de faire subir un interrogatoire à Mme Palain.

— Nous avons déjà vu cette dame, dit ouvertement Standish. Et elle est d'accord pour adopter la suggestion que nous vous avons proposée hier soir.

— Dans ces conditions, messieurs, tout est bien. Je

serai un tombeau. Mais je dois vous avouer que ma curiosité est quelque peu intriguée.

— Nous aimerions la satisfaire, je vous l'assure, répondit franchement Standish, si nous savions nous-mêmes ce dont il ressort. Mais nous sommes presque autant que vous dans les ténèbres. Il y a pourtant quelque chose que vous pourriez faire pour nous, ajouta-t-il après quelques instants. Un M. Charles Burton était à Nice dernièrement. Pourriez-vous nous faire savoir à quel hôtel il était descendu ? C'est un homme puissamment riche, et par conséquent il a dû descendre dans un des meilleurs hôtels.

— Mais je vais tout de suite vous renseigner là-dessus, cria M. Lidet. J'ai, en bas, la liste des étrangers.

Il sortit précipitamment et quelques minutes après le téléphone résonna. Ce fut Drummond qui répondit :

— Merci, monsieur. C'est juste ce que nous voulions savoir.

Et il remit l'appareil en place.

— Burton est descendu au Ruhl pendant environ une quinzaine, dit-il. Il l'a quitté vendredi dernier.

— Avant l'épisode de Pilofsky chez Paquay ?

— Oui, avant. D'où il ressort que le départ de Burton n'a rien à voir avec l'incident en question.

— Et que s'il a assassiné Jimmy, c'est d'après ce que lui aura dit Pilofsky.

— Sans nul doute, repartit Drummond. Pilofsky a suivi Jimmy à Paris et il aura raconté à Burton ce qui était arrivé. Mon vieux ! ces documents doivent valoir quelque chose pour que Burton ait accompli un meurtre sans savoir si Jimmy les possédait réellement.

— Oh ! l'homme aura pris ses renseignements. Il n'aura pas été sans apprendre le départ inopiné de Jimmy. Ce qui lui aura paru louche. Il aura procédé à une rapide enquête et aura été convaincu sur-le-champ.

De nouveau le téléphone sonna. Cette fois, c'était Mme Palain qui avertissait que la police était partie et qu'elle aimerait revoir ces messieurs.

— Tout d'abord, dit-elle quand les deux hommes

entrèrent dans le salon, il faut que je vous remercie de tout cœur, capitaine Drummond, de ce que vous avez fait pour moi...

— Je vous en prie, madame, répondit Drummond. Ce fut une chance extraordinaire pour moi d'être éveillé, car j'avais tellement sommeil quand je me suis couché !

— Mais ce n'est pas tout le monde, mon ami, qui se serait levé en plein milieu de la nuit comme vous l'avez fait. Quoi qu'il en soit, ajouta-t-elle avec un sourire, je devine que vous êtes un de ces types d'homme qui déteste tout compliment.

— Vous avez raison, madame, intervint Standish. Vous le feriez rougir.

— Eh bien ! continua-t-elle, venons-en à la question primordiale. Que faisons-nous maintenant ?

Le rire s'évanouit et Standish répondit sérieusement :

— Madame, il est inutile de se leurrer. Les événements de la nuit dernière prouvent que nous sommes en face d'une organisation puissante et dangereuse. Et il est du ressort du capitaine Drummond et du mien de découvrir ce que peut être cette organisation. Quant à vous, vous vous êtes trouvée mêlée à tout cela par accident et, pour être brutalement franc, je ne vois pas que vous puissiez nous aider davantage. Vous nous avez dit tout ce que vous saviez et nous voudrions bien que vous ne courriez pas de risques inutiles en restant ici.

— Que me suggérez-vous de faire ? demanda-t-elle lentement.

— Vous devriez disparaître... temporairement tout au moins, répondit Standish. Pouvez-vous partir en voyage quelque part ? Il faut que nous restions sur place quelques jours, nous autres, à cause de cette affaire Fromac, et après nous retournerons en Angleterre. Mon ami et moi nous nous sentirons plus à l'aise si nous vous savons à l'abri de tout danger.

— Vous ne désirez pas voir Humphrey Gasdon ?

— Nous avons pu savoir, par M. Lidet, où était des-

cendu Charles Burton. Il a quitté le Ruhl vendredi dernier pour Paris. Alors, il n'est peut-être pas utile que nous voyions M. Gasdon.

— Pourtant, reprit pensivement Mme Palain, j'aimerais que vous fassiez, au contraire, la connaissance d'Humphrey. J'ai le pressentiment, monsieur Standish, qu'il peut vous aider. Comme je vous le disais hier soir, c'est un homme étrange, qui connaît tant de choses.

— Eh bien ! madame, d'après vos indications, il me paraît facile de faire sa connaissance au bar.

— Je vous accompagnerai, décida-t-elle.

Et comme Standish voulait protester :

— Non, laissez-moi parler, continua-t-elle. J'apprécie votre sollicitude quant à ma sécurité ; mais je ne vais pas avoir l'air de me sauver parce qu'un vulgaire garçon d'hôtel a essayé de m'assassiner. J'irai déjeuner avec Humphrey aujourd'hui. Je veux avoir son opinion sur cet attentat. Faites comme bon vous semble, vous et le capitaine Drummond. Mais si vous faites votre apparition dans le bar aux environs de midi, il y a toutes les chances pour que nous déjeunions ensemble.

— Nous capitulons, madame, répondit Standish en riant. Nous donnerez-vous le plaisir de vous conduire à Nice en voiture ?

— Enchantée, monsieur. Je serai dans le hall à 11 heures et demie.

— Si nous allions nous étendre un peu sur la terrasse ? suggéra Drummond comme il descendait l'escalier en compagnie de son ami.

— Je suis d'avis, mon vieux, d'envoyer un rapport au chef, immédiatement, répondit Ronald, car l'affaire à l'air de se développer rapidement.

— Vous avez sans doute raison. Mais je vous abandonne ce travail, vieux, tant mon écriture est illisible ! Courage, camarade.

Ils se séparèrent et Drummond sortit sur la promenade. La mer était du plus beau bleu et pendant quelques minutes il la contempla les yeux mi-clos,

tant les reflets du soleil sur l'eau l'éblouissaient. A droite, derrière le casino, reposaient dans le havre quantités de yachts de toutes tailles et, après quelques instants, Drummond se décida à prendre cette direction, tout en pensant que le pauvre Jimmy avait dû faire comme lui si peu de temps auparavant.

Il s'arrêta devant la porte du casino puis alla jeter un coup d'œil sur les journaux dans la salle de lecture, enfoncé dans un profond fauteuil, près de la baie voisine du bar.

Il commanda une bouteille d'ale et ce fut pendant qu'il buvait sa bière qu'il remarqua deux personnages, en conversation animée, à quelque distance de lui. L'un des deux jeta un regard sur Drummond, puis, tout aussitôt, fit mine de l'ignorer.

Un sourire erra sur les lèvres de l'officier. « Voilà du nouveau pour Standish », pensa-t-il. Et, dépliant son journal, il attendit patiemment les événements.

Il n'eut pas à attendre longtemps. Les hommes qu'il avait repérés se séparèrent et l'un d'eux vint s'asseoir à côté de lui, en disant sans autre préambule :

— Vous êtes bien le capitaine Drummond, n'est-ce pas ?

— En effet. Bien que vous ayez un avantage sur moi...

— Mon nom importe peu, reprit l'étranger en allumant une cigarette. Mais après les événements survenus cette nuit même à l'hôtel, j'ai pu déduire que vous étiez un homme de prompte action.

Drummond scruta son interlocuteur :

— Admettons, fit-il.

— Bien. Je m'en vais donc vous suggérer un autre genre de prompte action !

Drummond leva les sourcils.

— C'est très aimable de votre part, grogna-t-il. Je suis tout oreilles.

— Il faut, continua l'homme d'un ton calme, que vous quittiez cette ville sur-le-champ et que vous la quittiez pour un endroit — vous et votre ami — où

personne, pas même votre femme, si vous en avez une, ne puisse vous retrouver.

— C'est splendide ! s'écria Drummond en se versant de la bière. Mais puis-je vous prier de me dire ce qui vous a suggéré cette brillante manœuvre ?

— Cette simple raison : c'est que si vous ne faites pas ce que je vous dis, vous serez tués tous deux aussi sûrement que la nuit succède au jour. Vous riez ; je puis vous assurer, capitaine Drummond, qu'il n'y a pas de quoi rire. Je cours moi-même un grand risque en vous apostrophant. Mais je n'aime pas voir tuer inutilement, et c'est pourquoi je vous dis : disparaissez. Vous n'auriez aucune chance d'échapper si vous continuiez à vous mêler d'affaires qui ne vous concernent pas.

— Mon cher monsieur, votre sollicitude me touche infiniment. Mais pourriez-vous me renseigner au sujet de ces affaires dont je me mêle et qui, vous dites, ne me concernent pas ?

— Vous êtes venu à Cannes pour vous renseigner au sujet de la mort du commandant Latimer, reprit l'homme toujours calme. Si vous approfondissiez votre enquête, vous subiriez le même sort que lui. Aussi, si vous voulez suivre mon conseil, fuyez pendant qu'il en est encore temps.

L'homme but d'un trait la consommation qu'il s'était fait servir et, se levant :

— Je puis vous affirmer que je n'exagère pas. Je dis ce qui est, tout simplement. Vous vous mêlez de choses dont vous n'avez pas la moindre idée. Et si vous vous obstinez, votre sort est réglé d'avance. Au revoir.

— Très obligé, répondit Drummond en esquissant un salut.

Et il s'allongea plus confortablement encore dans son fauteuil, en faisant un signe au garçon du bar :

— Savez-vous qui est ce monsieur ? lui demanda-t-il.

— Non, monsieur, répondit le garçon. Je ne l'ai encore jamais vu.

Drummond alluma une cigarette et se mit à réfléchir, Il était clair que l'homme était parfaitement au courant de la situation. Et c'était, de sa part, un geste élégant de venir l'avertir de ce qui pouvait l'attendre... Mais, que signifiait cet avertissement ? Fallait-il vraiment le prendre tellement au sérieux ?

Au cours de sa carrière, déjà longue et mouvementée, il y avait une faute que Drummond n'avait jamais commise : celle de mépriser la force de ses ennemis. Dans le cas présent, il se rendait compte, mieux que jamais, que lui et Standish avaient à lutter contre des ennemis puissants. Mais quels étaient donc ces protagonistes ? Ni lui ni son camarade ne les connaissaient, et, à moins de disparaître comme le lui avait conseillé l'étranger, il ne voyait pas comment on pouvait modifier le cours des événements.

Tout à coup, il aperçut Standish qui s'avançait vers lui :

— Je viens d'avoir un petit entretien avec un inconnu très bienveillant, Ronald, lui dit-il, quand ce dernier fut à proximité.

Standish écouta en silence mais son expression se fit de plus en plus grave.

— Ce n'est pas la menace de mort qui m'effraie, fit-il, quand Drummond eut terminé, nous sommes habitués à cela. C'est l'infernale rapidité avec laquelle procède leur bureau d'informations.

— Avez-vous envoyé votre lettre au chef ?

— Oui. Mais je vais lui envoyer un autre mot qui fera office de post-scriptum. En tout cas, c'est un fait acquis : Jimmy a été assassiné.

— Oui, répondit Drummond qui, regardant sa montre, demanda : Et ce déjeuner, est-ce que nous y allons ?

— C'est mon avis. Cela ne compromettra pas M^me^ Palain plus qu'elle ne l'est déjà, et tous ces événements sont si équivoques et si mystérieux que nous ne devons négliger aucune occasion de recueillir la plus petite lumière. Mais il va falloir que nous nous méfiions du monsieur.

— Sûr, approuva Drummond en se levant.

Les deux amis marchèrent en silence parmi la foule des baigneurs, tout à leurs pensées. C'était un jour magnifique où l'on n'eût jamais pu croire qu'il existât sur terre mal ou péché. Et quand ils entrèrent dans le hall de l'hôtel où déjà, Mme Palain les attendait, entourée de la brigade de tricoteuses, il leur sembla impossible que rien de sinistre pût arriver dans une atmosphère aussi sereine.

Mme Palain ne parut nullement surprise quand Drummond la mit au courant de la rencontre qu'il avait faite au casino. Mais sa réaction fut nette :

— C'est ce que vous avez de mieux à faire, mes amis, leur dit-elle. Quand je quitterai Cannes, il faut que vous disparaissiez, vous aussi. J'avais déjà pensé à cette solution. Si, comme vous le croyez, vous êtes en face d'une organisation puissante, il faut que vous soyez les chasseurs, non le gibier ; que vos adversaires ignorent d'où vos coups vont venir, et non vice-versa, comme c'est le cas pour l'instant.

— Vous avez pleinement raison, madame, approuva Standish. L'ennui, c'est qu'il va falloir que nous nous soumettions à certaines formalités concernant la tragédie d'hier soir.

— Je pense, dit-elle, que cela est chose facile à arranger. Si j'annonce mon intention de quitter Cannes et de ne pas poursuivre le coupable, je suppose que l'enquête tombera d'elle-même.

Elle sourit gentiment :

— Notre police est parfois complaisante, ajouta-t-elle.

— Je suis content que vous ayez décidé de vous en aller, reprit Standish, bien qu'il faille que vous preniez encore des précautions. Je commence à nourrir un véritable respect envers nos ennemis, quels qu'ils soient.

Ils longèrent un peu la Promenade et, quelques minutes après, entrèrent au Negresco.

— Voyons si nous aurons de la chance, dit

Mme Palain, en pénétrant dans le bar. Mais oui : voici notre homme !

Un gentleman de haute taille, à la figure un peu couperosée, se tenait près du bureau du réceptionnaire, parcourant des yeux un paquet de lettres qu'on venait de lui remettre. Sur une joue, on apercevait la trace d'une cicatrice. Les cheveux étaient gris : il devait avoir la cinquantaine.

— Bonjour, Humphrey !

L'interpellé se retourna, surpris :

— Marie ! cria-t-il tout en lui baisant la main. (Action que seul un Anglais sur cent peut accomplir sans être ridicule.) Quelle joie de vous voir ! Venez prendre l'apéritif avec moi.

— Humphrey, je voudrais vous faire faire la connaissance de deux de mes amis : le capitaine Drummond et M. Standish.

— Enchanté. Approfondissons cette connaissance au bar. Mon courrier me paraît être plus terne que jamais. Et dites-moi, ajouta-t-il quand ils furent tous quatre confortablement installés, ce qui me vaut la bonne fortune de vous voir ici ce matin.

— Vous comprendrez vite, répondit Mme Palain en riant. Le capitaine Drummond n'a pu dormir de la nuit.

— Je suis sans doute un imbécile, dit Humphrey Gasdon en souriant, mais votre remarque implique, il me semble, quelque éclaircissement.

Il écouta en silence le récit que lui fit brièvement Mme Palain, et quand elle eut terminé, il alluma pensivement une cigarette :

— Je vous félicite, capitaine Drummond, dit-il, bien que je suppose que vous vous moquez des félicitations. Mais quelle extraordinaire histoire !

— Pourriez-vous éclaircir nos ténèbres, Humphrey? demanda Mme Palain, qui ajouta à mi-voix, étrangement surprise : Regardez, capitaine Drummond, voici Mme Pilofsky qui entre dans le bar.

Drummond leva les yeux tout en dissimulant son visage le plus possible :

— Pilofsky ? murmura-t-il. Ronald, c'est Mme Tomesco.

— Pilofsky ? grogna Humphrey Gasdon tandis que la dame traversait le bar. Tomesco ?...

— Vous la connaissez ? demanda vivement Drummond.

— De vue, oui.

— Qui est-elle ?

— L'alliée de l'un de nos plus dangereux hommes d'Europe : Ménalin.

— Grand dieux ! s'écria Standish. Le richissime financier russe.

— Est-il Russe ? Qui sait ? Il est cosmopolite, plutôt. Il n'a pas de patrie et n'en veut aucune. Rien d'autre ne lui importe au monde que lui-même. Et c'est un fou !

— Un fou ! répéta Standish.

— Oui, un être qui a la manie des grandeurs, qui ne recule devant rien pour les satisfaire et qui nourrit contre l'Angleterre et les Anglais une haine féroce.

Drummond et Standish échangèrent quelques paroles à voix basse, puis Standish, s'adressant à Humphrey Gasdon, lui dit :

— Monsieur Gasdon, mon ami et moi avons décidé de vous mettre dans nos confidences. Mme Palain, naturellement, ne vous a conté que le drame de la nuit dernière. Si vous pouvez nous accorder une petite demi-heure, nous vous instruirons de bien des choses avec l'espoir qu'il vous sera possible de nous aider. Mais donnez-nous votre parole que tout ce que nous vous dirons, vous le garderez pour vous.

— Je vous la donne, répondit vivement Gasdon.

Il écouta, les yeux mi-clos, le récit de Standish, et en fin de compte, s'adossant à sa chaise, s'écria :

— Comme c'est intéressant, tout cela !... Marie, il est évident que Mme Pilofsky vous reconnaîtrait après l'entrevue de chez Paquay. Et vous, capitaine Drummond, croyez-vous que Mme Tomesco vous reconnaîtrait pour vous avoir vu à la Botte Dorée ?

— Je ne saurais vous le dire, repartit Drummond.

Elle n'avait aucun motif de faire attention à moi ce soir-là. Et je lui tournais le dos. Mais je ne voudrais jurer de rien, toutefois...

— Et ce Charles Burton, est-ce un homme brun et basané ?

— Tout le contraire.

— Alors, ce n'est pas Ménalin. Mais puisqu'il était en compagnie de l'alliée de Ménalin, il est certain que les deux hommes se connaissent. Et ceci jette une lumière sinistre sur ce Charles Burton. Vous dites, Marie, que le commandant Latimer avaient découvert des documents sensationnels ?

— Oh ! oui, tout ce qu'il y a de plus sensationnels ! Formidables, incroyables ! m'avait-il répété.

Humphrey Gasdon haussa les épaules :

— C'est chose extraordinaire, déclara-t-il, comme il y a dans le monde des armées de fanatiques. Et les fanatiques sont des êtres aussi dangereux que des maniaques. Je me demande si nous n'avons pas affaire à une bande de mégalomanes.

« Mais il me semble que j'ai causé plus que de raison. Faisons-nous servir à déjeuner ; nous pourrons discuter plus clairement qu'avec un estomac creux. Vous êtes tous mes invités et vous allez me faire le plaisir de goûter à une succulente bouillabaisse.

CHAPITRE V

LES DÉS SONT JETÉS

Durant tout le repas, ils considérèrent l'affaire sous tous ses angles, et plus Drummond et Standish causaient avec Gasdon, plus ils le trouvaient sympathique. Ayant parcouru l'Europe, il connaissait quantité de choses et quantité de gens.

— Après ce qui vous est arrivé, Marie, dit-il à la fin du repas, il est évident que les Rouges sont mêlés de près à cette dramatique histoire. Pour quelles raisons ? Par qui la main meurtrière était-elle dirigée ? Cela nous le saurons un peu plus tard. Mais il m'apparaît nettement que ce M. Burton ne doit pas y être pour rien. En tout cas, je suis décidé à retourner en Angleterre quelque temps pour voir la tournure que va prendre cette affaire.

— D'après vous, monsieur Gasdon, le plan de campagne est net, alors ?

— D'après moi, oui, mais qu'en dit le capitaine Drummond ?

— Je suis de votre avis. Le mieux serait de rentrer le plus vite possible en Angleterre. Je ne pense pas qu'une enquête à Paris veuille donner grand'chose. L'important n'est pas de savoir comment Burton s'est attaqué à Jimmy, c'est d'être certain qu'il l'a fait.

— Exact, admit Standish. Mais maintenant, madame, il nous faut penser à vous. Que comptez-vous faire ?

— Ne vous préoccupez pas de moi, monsieur Standish, je me débrouillerai.

— Impossible, ma chère Marie, s'écria Gasdon, de vous laisser ainsi sans être sûrs que vous êtes à l'abri de tout danger.

— Eh bien, que suggérez-vous, Humphrey ?

— Avez-vous des amis sur la côte ?

— Oui, à Menton.

— Voilà qui est parfait. Il y aurait toutes les chances pour qu'on ne vous suive pas jusque-là. Comme vous aurez laissé vos bagages au Métropole, vos ennemis penseront que vous y reviendrez. Voici ce que je vous propose : je vais vous conduire en voiture chez vos amis, à Menton. De là, vous téléphonerez à M. Lidet qu'il vous envoie vos affaires, le plus secrètement possible, ou mieux encore dites-lui de les garder une quinzaine car vous allez vous déplacer. Racontez à vos amis simplement une partie de la vérité. Et quant à la police, Lidet pourra l'aviser, si besoin est, que vous êtes souffrante, qu'il ne sait où vous êtes, mais que vous ne serez pas sans revenir sous peu de temps.

Mme Palain resta songeuse quelques instants, puis demanda :

— Vous croyez que tout sera pour le mieux de cette façon ?

— Nous en sommes convaincus, madame, répondit Drummond.

— Très bien, mes amis. Puisqu'il en est ainsi, à la grâce de Dieu ! Je vous obéïs. Qu'allez-vous devenir, vous ?

— Ce n'est pas à moi à vous donner un avis, mes enfants, intervint Gasdon, mais si j'étais vous, je ne retournerais pas au Métropole.

— D'accord, remarqua Standish. Je suis tout disposé à sacrifier mes effets.

— Et moi également, fit Drummond. Nous pourrons envoyer cinq cents francs à Lidet d'un endroit quelconque sur notre route. Mais, monsieur Gasdon, ne plaisantiez-vous pas quand vous disiez que vous aviez l'intention de rentrer en Angleterre ?

— Comment ! s'exclama Gasdon. Mais je suis tout ce qu'il y a de plus sérieux. Si vous n'y voyez pas d'objections, nous pourrions faire le chemin ensemble. Sinon, je voyagerai seul.

Drummond et Standish échangèrent un bref regard.

— Mais nous ne soulevons aucune objection ! repartit le capitaine. Et il nous sera facile de nous rendre compte si nous sommes suivis...

Il y eut un court silence qu'interrompit Gasdon par ces paroles :

— Je crains bien, Drummond, qu'il faille que vous sacrifiiez autre chose que vos effets — tout au moins temporairement — et c'est votre voiture. Vous pensez bien, qu'à l'heure actuelle, vos ennemis n'ont pas été sans en avoir relevé le numéro. Non seulement ils vous suivront facilement mais encore avertiront-ils leurs espions de vous guetter dans un port quelconque. Et alors... ?

Humphrey Gasdon ne termina pas sa phrase. Le début en était assez éloquent.

— Si vous ne voulez pas la laisser ici, reprit Gasdon, du moins ferez-vous bien de l'abandonner en route — à Orléans par exemple — d'où il vous sera plus facile de venir la rechercher plus tard. Et nous pourrons nous arranger pour faire la fin du trajet ensemble.

— Tout ce que dit M. Gasdon me semble très sensé, fit Standish qui ajouta : Ne serait-il pas prudent de prendre dès maintenant nos dispositions de départ ?

— Ecoutez, fit encore Humphrey Gasdon, je vais conduire Mme Palain et je reviendrai vous chercher. Ou tout au moins nous discuterons de l'itinéraire définitif. Déjà vous pouvez le mettre sur pied tous deux.

— Alors, madame, commença Standish, je ne vais pas vous dire un ostensible au revoir au cas où nous serions surveillés. Mais permettez-moi de vous remercier du fond de mon cœur pour tout ce que vous avez fait pour nous.

— Je vous en prie, interrompit-elle, si mon faible concours a pu aider à venger la mort de Jimmy, c'est tout ce que j'aurai désiré. Au revoir, à tous les deux. Et je ne vous dirai jamais assez merci, à mon tour, capitaine Drummond.

— Attendez-moi dans le bar, ordonna Gasdon, le dos au mur, toujours...

Tandis que Gasdon et Mme Palain traversaient le restaurant :

— Quelle chic femme ! ne put s'empêcher de murmurer Standish.

Drummond approuva en hochant la tête.

Puis il ajouta peu après :

— Avez-vous remarqué l'homme qui s'est à moitié levé quand nous avons quitté la salle à manger et qui s'est assis de nouveau après notre départ ?

— Non, je ne l'ai pas vu.

— Il se trouvait derrière vous. Leur organisation me semble solide, mais leurs agents pas très habiles...

— Tiens, fit Standish, interrompant son camarade, voici notre amie de nouveau. Je me demande qui l'accompagne cette fois.

Mme Tomesco, *alias* Pilofsky, entrait, escortée d'un homme.

— Plutôt sombre de cheveux et de peau, l'individu ! murmura Drummond. Peut-être est-ce Ménalin en personne ?

Comme le couple passait devant la table des Anglais, le cavalier de la dame lança aux deux hommes, de dessous une paire de sourcils touffus, un regard froid et décidé. Il était imberbe, avec des pommettes saillantes, bien caractéristiques chez les Slaves. Le nez épais, la bouche à la fois sensuelle et cruelle. Pas très grand de taille, il donnait toutefois l'apparence de posséder une belle force physique, et il y avait une sorte de grâce féline dans sa démarche.

— Je parie n'importe quoi que c'est Ménalin, dit Standish, et qui paraît s'intéresser à nos humbles carcasses. Je n'en ferais pas mon ami volontiers. Et vous, vieux ?

Un petit groom, porteur d'un plateau sur lequel reposait un journal, s'arrêta à la table des Anglais et demanda :

— C'est vous, monsieur, qui désirez le *Daily Express* ?

— Non, répondit Standish, je n'ai rien commandé de la sorte, mais si vous n'en n'avez pas l'emploi, laissez-le-moi. Je serais navré de vous avoir fait faire une course pour rien, petit !

Il prit le journal et commença à fouiller dans sa poche pour y trouver de la mene monnaie. Et, tout à coup, il tressaillit. Son regard venait de se poser sur un en-tête en gros caractères. Jetant une pièce sur le plateau du groom, il mit le journal sur la table tout en disant le plus calmement qu'il put :

— Ne bronchez pas, Hugh, on nous surveille... Ils ont tué le chef.

— Dieu ! murmura Drummond entre ses dents. Voyons !

Standish étala le journal et, tandis qu'un rire de femme leur parvenait aux oreilles, les deux hommes, avec l'apparence de blasés qui parcourent les nouvelles ordinaires, lurent ces détails tragiques :

UN OFFICIER SUPERIEUR ASSASSINE EN PLEIN JOUR

Le colonel Henry Talbot tué dans Hyde Park.

« Un des crimes les plus sensationnels des temps modernes, et qui rappelle le meurtre honteux du regretté maréchal sir Henry Wilson, a eu lieu hier après-midi dans Hyde Park.

« Le colonel Henry Talbot, officier supérieur attaché au ministère de la Guerre, avait quitté son bureau un peu plus tôt qu'à l'ordinaire pour rentrer à pied chez lui, à Orme Square, ainsi qu'il avait coutume de le faire lorsque le temps était beau. Il prenait toujours le même chemin, c'est-à-dire qu'il traversait Hyde Park et remontait par Lancaster Gate.

« Le malheureux officier fut obligé de s'arrêter un instant auprès du Marble Arch où un petit groupe de badauds écoutait un orateur public, comme il s'en trouve toujours dans ces parages. Soudain l'officier s'écroula. Ceux qui se trouvaient le plus près de lui pensèrent qu'il s'était évanoui quand, à leur surprise

horrifiée, ils s'aperçurent qu'un flot de sang s'échappait de sa nuque.

« Un sergent de ville appelé immédiatement ne put que constater qu'une balle avait été tirée au niveau du cervelet.

« Qu'un meurtre pareil pût s'accomplir en plein jour, et en tel lieu, est chose presque inconcevable. L'arme dont s'est servi l'assassin devait être munie d'un silencieux. Personne, dans le voisinage, n'a vu ou entendu quoi que se soit, à l'exception toutefois de M. John Herbert, d'Islington, qui prétend avoir remarqué que deux hommes s'étaient vivement écartés aussitôt que le colonel se fût écroulé, et s'étaient précipités dans un taxi qui attendait. Mais M. Herbert ne peut donner aucun signalement précis des individus.

« Il est facile de reconstituer le drame. Les bandits qui ont attaqué le colonel Talbot devaient être au courant de ses habitudes et l'avaient suivi depuis son bureau, ayant à leur disposition un taxi dans lequel ils sauteraient, leur coup effectué. Quand l'officier s'est arrêté quelques instants, ils ont saisi l'occasion de commettre leur crime atroce, l'attention de la foule étant toute entière attirée par l'orateur. Et ils purent ainsi aisément s'échapper.

« Le crime paraît inexplicable. On ne connaissait pas d'ennemis au colonel Talbot qui avait derrière lui une glorieuse carrière. Il avait fait la campagne d'Egypte et la guerre sud-africaine où, après la bataille de Magersfontein, il avait obtenu la croix D. S. O. Blessé à deux reprises au cours de la Grande Guerre, on lui avait décerné la médaille C. M. G.

« Il laisse une veuve et un fils, le capitaine Edouard Talbot, du régiment royal West Sussex. »

De nouveau, s'éleva le rire moqueur de la femme.

Si, ce faisant, elle espérait amener une réaction chez les deux Anglais penchés sur le quotidien, elle fut déçue. Elle avait affaire à des hommes habitués

à contrôler apparemment leurs émotions. Mais, intérieurement, ils se sentaient soulevés par la colère. Ils n'étaient point dupes. Ils savaient que ce journal qu'ils lisaient leur avait été envoyé par cette femme et son cavalier ; mais cela ne comptait pas pour eux. Ce qui comptait, c'était l'horrible meurtre d'un des plus galants officiers d'Angleterre, et, en même temps, d'un de leurs grands amis.

Drummond était particulièrement affecté par la nouvelle. Car bien que les deux camarades se ressemblassent de maintes façons, il y avait en lui quelque chose de primitif qui manquait à Standish. Et quoiqu'ils eussent tous deux vivement ressenti la disparition de Jim Latimer, celle du colonel Talbot les touchait davantage. Il était le chef à qui ils avaient été si dévoués et qu'ils avaient tant admiré.

Ils pensaient aussi à la puissante organisation contre laquelle ils auraient à lutter. Car un crime commis dans Hyde Park, et en plein jour, ne devait pas être considéré à la légère.

— Quand nous serons de retour en Angleterre, dit Drummond tranquillement, il y aura bien des choses à mettre au point...

— Oui, mais *quand?* remarqua Standish en riant doucement. Ce n'est pas la première fois que nous avons à lutter contre des ennemis, mais nous n'avons jamais été autant en danger que maintenant, dans ce bar ! Et les preuves s'accumulent pour nous faire comprendre que l'aventure dans laquelle nous sommes lancés est d'importance.

— Oui, mon vieux, après ce nouveau coup, c'est la guerre à outrance.

— Pour l'instant, nous avons nettement le dessous Et la première chose que nous devons faire est d'essayer de nous échapper d'ici le plus tôt possible. Et ce ne sera peut-être pas des plus facile.

Le bar se remplissait graduellement. Gasdon ne revenait toujours pas. Ménalin — s'il s'agissait de Ménalin — avait disparu avec la femme aussitôt après l'épisode du journal, mais les deux Anglais ne s'en

sentaient guère plus à l'aise pour cela. Ils se savaient repérés, et il n'y avait pas la plus petite chance pour qu'ils pussent quitter l'hôtel sans être remarqués.

Vers cinq heures, enfin, ils virent arriver Gasdon. Il paraissait ennuyé.

— Mme Palain est en lieu sûr, dit-il en s'asseyant, et je suis à peu près certain que nous n'avons pas été suivis. Mais elle a téléphoné à Lidet devant moi et il l'a informée que la police était revenue au Métropole pour vous demander tous les deux. Comme je tenais l'un des écouteurs, sur mon conseil glissé à voix basse, Mme Palain a dit à Lidet que vous rentreriez vraisemblablement dîner au Métropole, mais elle lui a dit qu'elle ignorait où vous vous trouviez pour le moment. Ce qui prouve combien il est essentiel que vous ne retourniez pas à Cannes. Sans cela on pourrait vous y retenir, il y aurait des délais, probablement...

— Pas probablement, mais sûrement, dit Standish. Lisez cela.

— Dieu du ciel ! s'écria Gasdon en reposant le journal sur la table quand il eut achevé la lecture.

— Et autre chose encore, continua Standish.

Il conta l'histoire de la femme et de son compagnon.

— C'était certainement Ménalin avec qui elle était, dit Gasdon. Et il saura se servir de la police. On vous gardera ici jusqu'à temps qu'il trouve l'occasion de vous faire disparaître bel et bien.

— Je crois que ce qu'il y a de mieux à faire, intervint Drummond, c'est de sortir tranquillement de l'hôtel tous les trois et de faire semblant de reprendre le chemin de Cannes. Bavardons à haute voix de façon à ce que les gens qui se trouvent dans le hall nous entendent et nous remarquent. Et il est possible que si nos ennemis pensent que nous retournons à Cannes, ils ne se donnent pas la peine de nous suivre.

— J'en doute, repartit Gasdon en hochant la tête. Mais c'est la seule chose à essayer. Et sur le champ. Si Ménalin vous a vus — et d'après la description que vous m'avez faite de l'homme, je suis à peu près cer-

tain qu'il s'agit de lui — il est probable qu'il va avertir la police que vous êtes ici. En ce cas, vous êtes refaits. Venez. Nous dresserons nos plans tout en marchant.

Ils se levèrent, et tandis qu'ils traversaient le hall, un homme faisant semblant de lire des brochures de voyage s'approcha d'eux.

— Retournons au Métropole maintenant pour dire que nous y dînerons, fit Drummond à haute voix. Bien que, pour mon compte, je préférerais dîner à la Réserve de Beaulieu.

— C'est trop loin pour revenir après, mon vieux, répondit Gasdon sur le même ton. Tandis que du Métropole au casino il n'y a qu'un pas.

— Très bien, comme vous voudrez, fit Drummond, indifférent. Allons !

Ils sortirent, et ce furent trois Anglais apparemment insouciants qui remontèrent en voiture. Celui qui semblait plongé dans des brochures de voyage sortit également, faisant un imperceptible signe de tête à deux hommes qui, justement, se glissaient dans une puissante voiture de courses dont le pare-choc avant touchait presque le pare-choc arrière de la voiture de Drummond.

— Personnel au-dessous de sa tâche, fit Drummond doucement. Ce signe de tête était complètement inutile. Mais cela situe les faits : nous aurons une escorte.

Il fouillait dans un petit casier à côté du tableau des commandes.

— C'est stupide de ma part, Ronald, cria-t-il. Je ne fixe jamais bien ce porte-bagages à l'arrière. Vous vous souvenez comme ça a grincé en venant?

— Je pouvais à peine vous entendre, mon vieux, acquiesça Standish tout en surveillant du coin de l'œil le manège de Drummond qui ressortait de la voiture.

L'homme à la brochure avait disparu, le crépuscule commençait à tomber et Gasdon s'impatientait.

— Qu'est-ce qui lui prend, avec cette histoire de

porte-bagages ? murmura-t-il. Chaque seconde est précieuse.

— Mon cher Gasdon, dit calmement Standish, croyez-moi, il y a toujours une raison à ce que fait Drummond. Vous vous en rendrez compte vous-même, peut-être plus tôt que vous ne le pensez. Le porte-bagages ne faisait aucun bruit.

Les lèvres de Gasdon se tordirent en un sourire :

— Vous m'êtes sympathiques tous les deux, remarqua-t-il. Vous allez me sortir de ma torpeur. Je commençais à engraisser et à devenir paresseux !

— C'était de la veine qu'ils se soient mis si près de moi, dit Drummond en remontant dans la voiture. Et maintenant, mes aïeux, en avant. La route est large.

— Que diable avez-vous fricoté ? demanda Gasdon comme Drummond remettait les gaz.

— J'ajustais un petit quelque chose, répondit Drummond. Et ce petit quelque chose — qui est de mon invention — m'a toujours réussi. Quand des jeunes gens veulent « semer » la voiture de leurs parents, par exemple, ils n'ont qu'à piquer un petit rien dans les pneus de cette fameuse voiture... Un modèle du genre dont je ne me sépare jamais. Ça, tout simplement, termina Drummond.

Et Gasdon se mit à rire de tout son cœur en prenant l'objet que Drummond lui tendait. C'était un petit triangle de fer sur lequel étaient ajustés trois clous minces et extrêmement pointus.

— Vous placez les clous en léger contact avec les pneus, continua Drummond et, au premier tour de roue, mon petit appareil s'enfonce gentiment. Vous allez voir ce qui va arriver aux Dunlop renforcés avant que le chauffeur ait eu le temps de digérer son saumon à la mayonnaise. J'ai toute une provision de ces charmants perforateurs. Que devient notre escorte ?

— Elle est à cent mètres derrière nous, répondit Standish. Oui... Oui... ça va, mon vieux. Ils ont déjà crevé ! Vous en avez mis sur les deux roues ?

— Bien sûr, répondit Drummond, puisqu'ils n'en n'avaient qu'une de rechange.

« Inutile de leur proposer notre aide, n'est-ce pas ! Maintenant, les plans : Cannes ou pas Cannes.

— Pas de Cannes, dit Gaston redevenu sérieux. Nous pourrions prendre la rue d'Antibes, dépasser l'hôtel et faire route sur Brignoles. Mais s'ils ont averti la police d'arrêter la voiture, ce chemin va être certainement surveillé. Mieux vaut filer directement sur Grasse. Dès que vous serez en vue du Golf Club, prenez tout de suite à votre droite.

— A vos moindres ordres, mon cher, dit Drummond. Vous connaissez cent fois mieux le pays que nous. Nous nous remettons donc entre vos mains. Ma voiture, je suis heureux de le dire, est rapide.

— Oui, très rapide, acquiesça Gasdon. L'ennui est qu'il y a quelque chose de bien plus rapide encore, et c'est le téléphone. Drummond, il va falloir que vous abandonniez votre voiture bientôt, j'en ai peur. Je connais un chemin vicinal qui contourne Grasse, pour ainsi dire, mais c'est après cela que ce sera difficile. Nous arriverons aux montagnes où les routes deviennent espacées.

— Que suggérez-vous de faire ? demanda Drummond. Comme je l'ai déjà dit, vous vous y connaissez en géographie.

— Voyons, mettons les choses au pire. Quand on aura découvert que nous nous sommes enfuis, la première chose que fera la police sera de répandre l'ordre de stopper les voitures. Ensuite, que fera cette même police ? Elle connaît nos noms. Quand on ne pourra nous repérer en voiture, elle pensera que nous aurons pris le train, ce que, en passant, nous devons faire le plus tôt possible. Mais là où existe une différence entre nous, c'est que : quoi que puissent penser de moi Ménalin et Cie, la police n'a pas besoin de moi. Elle ne me recherche pas. C'est vous deux qu'elle recherche seulement. Donc, je propose que nous nous séparions. Je vais me diriger sur Paris et me rendrai en Angleterre par les voies habituelles. Mais vous,

comment allez-vous vous y prendre ? Il est sûr que chaque poste-frontière va être alerté et peut-être qu'aussi les routes frontières vont être veillées par des policiers en voiture.

— Dieu ! cria Drummond. Vous ne voulez tout de même pas que nous traversions la France à pied ?

Gasdon se mit à rire :

— Non, pas tout à fait. Je suggère que vous filiez en direction de Grenoble. Tandis que je monterai sur Paris, prenez Genève comme but. Allez d'abord à Aix-les-Bains. De là, louez une voiture qui vous conduira à Evian, sur le bord du lac de Genève. Puis, vous pourrez prendre le petit steamer qui vous mènera à Genève. Ensuite, vous piquerez droit vers le Nord.

— C'est faisable, répondit Standish. Le seul ennui, à mon avis, est que, si nous sommes pincés, un plan si bien élaboré nous fera paraître terriblement coupable.

— Assurément, il faut envisager cela, répondit Gasdon. Mais en admettant que vous soyez pincés, vous pourrez toujours avouer à la police la raison véritable pour laquelle vous avez été obligés de combiner cette randonnée.

— Oui. Pour l'instant, pensons à l'avenir immédiat. Il fait presque noir et c'est bien Grasse que nous avons devant nous, si je ne m'abuse.

— Allez doucement, Drummond, dit Gasdon. Voilà le tournant à droite. C'est un mauvais chemin. Mais si nous contournons la ville, nous rejoindrons la route de Digne. Jusqu'à Castellane nous serons en sûreté.

— C'est une grâce du ciel que vous connaissiez chaque arpent de terre en ces parages ! fit Drummond en riant. Quelle rigolade, mes enfants ! Quelle rigolade !

— Vous avez eu là une excellente idée, Gasdon, reprit Standish après qu'ils eurent roulés en silence pendant quelque temps. Si nous pouvons atteindre la Suisse, nous jouerons sur le velours. Nous traverse-

rons l'Allemagne et nous nous embarquerons de Hook ou d'Ostende.

— Exactement, fit Gasdon. Avant que nous ne nous séparions, nous allons convenir d'un endroit où nous nous retrouverons en Angleterre.

— Bien sûr ! cria Standish. Mais puisque vous toucherez Londres avant nous, mettez-vous donc tout de suite en rapport avec Lawson — le commandant Lawson, au ministère de la Guerre — et contez-lui toute l'histoire.

De nouveau le silence tomba. Il faisait maintenant tout à fait nuit et la route grimpait assez fort bien que le moteur tirât allégrement. Les voyageurs laissaient les kilomètres derrière eux. Bientôt les lumières de Castellane brillèrent dans la nuit. Au même moment, Drummond eut comme un éclair de génie :

— Pourquoi ne prendriez-vous pas la voiture, Gasdon ? s'exclama-t-il. Comme vous l'avez dit, la police n'a pas besoin de vous. Standish et moi allons descendre maintenant et ça me ferait mal au cœur de laisser ma bagnole dans un de ces petits garages d'ici. Si la police vous accoste, vous répondrez que vous emmenez la voiture à Paris sur ma demande et que nous devons être encore sur la Riviera.

Il stoppa, alluma une cigarette tandis qu'il continuait en ces termes :

— Si, au contraire, la police ne vous arrête pas, vous pouvez même monter en voiture jusqu'à Boulogne. Cependant, si vous ne croyez pas que ce soit prudent, laissez-la à Paris dans un garage quelconque.

— Au fond, vous avez raison, dit Gasdon. Cela pourra même aider à dépister tout le monde. Que pensez-vous de cela, Standish ?

— Je pense que c'est une bonne idée. Quelle est la gare la plus proche ?

— Louez une voiture et faites-vous conduire à Sisteron. D'ici, il y a environ 70 kilomètres. Et maintenant, où nous retrouverons-nous en Angleterre ?

— Vous en conviendrez avec Lawson qui nous le dira.

— Entendu. Au revoir, mes enfants. Et bonne chance.

— Je n'aurais jamais pensé, mon vieux, dit Drummond, comme les phares de la voiture s'estompaient dans la nuit, que nous ne rentrerions pas nous-mêmes la bagnole en Angleterre. Mais, venez, j'aimerais bien casser la croûte quelque part, s'il y a moyen.

En dix minutes, ils atteignirent un petit pont sur la rivière Verdon qui marque l'entrée de Castellane. Cinq autres minutes les amenèrent au centre de la ville, une sorte de square où ils eurent la surprise de retrouver la voiture flanquée, de chaque côté, d'un gendarme.

L'affaire avait sans doute atteint un certain point mort, car un des gendarmes se grattait la tête tandis que l'autre suçait son crayon. Et Gasdon, l'image même de l'innocence outragée, au volant, les haranguait en excellent français :

— C'est monstrueux, criait-il. C'est une imbécillité incroyable. Est-ce de la voiture dont on a besoin pour l'enquête à Cannes ? Son propriétaire, mon grand ami, sachant qu'il devait attendre la convocation de la police, m'a prêté sa voiture pour aller à Paris. Est-ce que cela n'est pas une preuve suffisante qu'il se trouve encore sur la Riviera ? S'il avait voulu s'enfuir, est-ce qu'il n'aurait pas été dans sa voiture ? Et, du reste, pourquoi s'enfuirait-il ? Il n'est accusé de rien. On demande seulement son témoignage.

— D'après les instructions que nous avons reçues, il devrait y avoir trois hommes dans la voiture.

Celui qui suçait son crayon sortit son carnet :

— Le capitaine Drummond, M. Standish et M. Gasdon. Et M. Gasdon a une cicatrice à la figure.

— Nom de nom ! cria Gasdon. Regardez la cicatrice d'une blessure reçue, mon brave, à Fricourt. C'est moi, Gasdon, et quand j'ai quitté Nice, le capitaine Drummond et M. Standish étaient avec moi en voiture. Mais je les ai laissés à Cannes.

— Chez qui, monsieur ?

— Chez une de leurs amies, répondit Gasdon en

riant, ce qui fit se dérider les gendarmes. Et maintenant que vous avez la conviction que ni l'un ni l'autre de ces messieurs ne se trouvent dans la voiture, il faut que je décampe.

Il débraya, poussa l'accélérateur, et quelques secondes après les deux gendarmes rentrèrent dans leur poste. La chose leur paraissait plutôt curieuse : il devait y avoir trois hommes dans la voiture et il ne s'en trouvait qu'un.

Quand les gendarmes eurent disparu, ceux qui avaient surveillé cette petite scène s'éclipsèrent eux aussi dans la direction opposée.

— Ils ne perdent pas de temps, dit Standish gravement. Et je doute que Gasdon puisse s'en tirer à si bon compte tout le long du parcours.

— Ce qui rend encore plus impérieuse l'obligation dans laquelle nous sommes de nous en tirer, nous, répondit Drummond. Voici un garage de l'autre côté de la route. Voyons s'il nous sera possible de trouver un moyen quelconque de locomotion.

Cela fut possible. On leur offrit une Renault sans âge tant elle était vieille. Et trois heures après ils entraient à Sisteron. La première partie du voyage était achevée.

— Et maintenant, mon vieux, dit Drummond lorsqu'ils eurent payé le chauffeur et qu'ils furent seuls de nouveau, il faut que nous nous séparions. Cela double notre chance. Rendez-vous à l'hôtel des Bergues, à Genève.

CHAPITRE VI

DRUMMOND TOUT SEUL

Pendant la saison, Evian-les-Bains est un endroit charmant. Sur le plateau, derrière la ville, entourés d'un délicieux panorama se trouvent les tennis et les golfs. Un petit port, rempli d'esquifs aux vives couleurs, borde le casino. Des baigneurs et de jolies femmes flânent aimablement aux environs de cinq heures.

Mais en temps ordinaire Evian est mort. Les links sont déserts, les meubles du casino somnolent sous leurs housses et les jolies femmes se sont envolées. Les habitants eux-mêmes semblent être endormis comme des marmottes.

Ce fut pendant une de ces périodes que Drummond, réglant son taxi avant d'entrer en ville, se disposa à y pénétrer à pied.

Il était midi et le bateau, ainsi que le lui avait dit le concierge, à Aix, n'arrivait qu'à deux heures trente. Il avait donc bien du temps devant lui et il commença à regretter de s'être levé si tôt. Non qu'il soupirât après le luxe d'Evian mais parce que, si la police était sur ses traces, il se trouvait d'autant plus en vue dans les rues désertes.

Comme il rôdait le long du port, il avisa un magasin de sport où des havresacs pendaient dans la vitrine. Il pensa qu'un équipement de touriste expliquerait mieux que tout sa présence, aussi s'affubla-t-il d'un sac des plus confortable et d'une canne solide, mais il refusa toutefois un cor de chasse et un petit feutre mou vert, à plume, pour ne pas outrer son déguisement.

Sur les bords du lac, il découvrit un petit café d'où l'on pouvait facilement surveiller les abords extérieurs. Il y entra et commanda à déjeuner. La patronne ne lui proposa qu'une omelette et une bouteille de vin. Il s'en contenta et alluma une cigarette tout en réfléchissant.

Il n'avait pas vu Standish depuis la veille, car s'ils avaient voyagé ensemble, c'est-à-dire dans le même train, de Sisteron à Aix, ils avaient pourtant pris des compartiments différents. A Aix, ils étaient descendus dans deux hôtels. Et maintenant, Drummond se demandait où son camarade pouvait bien être.

Le temps s'écoula doucement quand soudain la patronne étendit le bras dans la direction du lac :

— Voilà le bateau, monsieur, dit-elle. Dépêchez-vous, si vous voulez l'attraper !

Le bateau à roues était en vue, en effet, venant de Saint Gingolph. Une faible animation commençait à se manifester sur le terre-plein ; il était évident que c'était là l'événement de la journée. Drummond pouvait y distinguer déjà le battement des pales et se levait, après avoir réglé l'addition, quand une voiture s'avança, amenant Standish.

Sur le seuil du café, immobile, Drummond regardait en silence. On avait renversé la vapeur, les câbles avaient été lancés à quai. Et tout à coup, il vit, s'approchant majestueusement de la sortie de l'embarcadère, deux gendarmes en uniforme. Sans aucun doute, ils désiraient vérifier le passeport de Standish.

Drummond fronça le sourcil. Les officiers avaient interpellé Standish en dépit des protestations indignées de ce dernier. Et s'ils agissaient ainsi avec Standish, il n'y avait pas de raison pour que lui, Drummond, ne fût appréhendé également. La patronne l'adjurait de se hâter s'il voulait ne pas manquer le bateau, mais Drummond se contenta de lui sourire et de rentrer dans le café. Comme il ne voulait risquer, en aucune façon, d'éveiller les soupçons de cette brave femme, il lui confia qu'il avait changé d'avis et qu'il avait décidé de continuer son excursion à

pied. Puis il commanda une autre bouteille de vin et s'attabla de nouveau.

Du dehors, parvenait un bruit de roues à aubes : le bateau quitait le bord, et une fois de plus, le silence régna sur Evian.

Convaincue, dès lors, que le grand Anglais était un peu piqué, la patronne s'en retourna dans sa cuisine, à sa besogne, laissant Drummond seul dans le café.

Que lui restait-il à faire ? Toute tentative pour seconder Standish ou seulement pour communiquer avec lui eût été de la folie. La police ne connaissait que son service et insister n'aurait eu d'autre résultat que de se faire pincer. Or, il eût été tout aussi absurde d'espérer prendre le bateau le jour suivant : « les cognes étaient sur l'œil ». Toute idée de quitter la France par Evian devait donc être rejetée. Où aller ?

Une carte du pays était fixée au mur, Drummond se leva pour la consulter. Là, de l'autre côté de l'eau, Lausanne, où il serait en sûreté. Attendrait-il la nuit pour ramer jusqu'à l'autre rive du lac sur une embarcation qu'il décrocherait de la berge ? Après avoir réfléchi, il abandonna l'idée comme trop dangereuse : le poste de police était trop près, le risque d'être entendu ou vu, trop grand. La seule issue était de franchir la frontière par la terre ferme.

Saint-Gingolph est situé à l'est d'Evian et seulement à une quinzaine de kilomètres. Mais pour s'y rendre, il fallait passer devant le poste de garde et en outre faire vite, car Drummond commençait à sentir que ce café n'était plus très sûr. D'un instant à l'autre les gendarmes pouvaient s'aviser de venir récupérer des forces dans l'alcool.

Il n'y avait donc qu'une solution possible : pousser à l'ouest par Genève et traverser à Hermance. Le fait qu'il tomberait sous le coup de la surveillance était certain, mais il en serait de même à tous les postes frontières. Restait la confiance dans son étoile !

Drummond se faufila dans la rue et poussa un soupir de soulagement quand il se trouva hors de

portée du poste. Il lui fallait parcourir trente kilomètres et cette perspective ne le fit pas rire. Mais mieux valait cette longue étape que de prendre une voiture et d'arriver là-bas en plein jour. Il se mit donc en marche, remuant mille pensées. Ah ! s'il avait mieux connu le pays, il eût su entre quels postes-frontières il eût été plus aisé de passer ! Car son plan était ainsi conçu : quitter la route avant d'atteindre la ligne de démarcation, contourner les villages et rejoindre la route après avoir franchi le territoire suisse. Or, il n'avait aucune idée des difficultés que cela supposait car, tout, dans cet itinéraire, était nouveau pour lui. Il présumait, pourtant, qu'en période de paix, les patrouilles étaient faites, dans l'intervalle des postes, d'assez négligente façon.

A part une chute qu'il fit dans un fossé plein d'eau, Drummond arriva sur les lieux sans incident, et dès que les lumières de la douane apparurent au loin, il se jeta à travers champs. Un chien aboya furieusement ; mais à part cela tout resta calme. La nature et les hommes dormaient.

Il était dix heures passées, le lendemain matin, quand il se réveilla ; le soleil ruisselait à travers les vitres. Rassuré, et n'ayant plus la sensation d'une poigne de gendarme sur son épaule, il absorba deux grandes tasses de café, puis, ayant sauté dans un taxi, il traversa Genève en passant par le pont du Mont-Blanc.

Quand il parvint à l'hôtel des Bergues, le concierge le toisa avec une certaine méfiance. Il fallait avouer que la découpure de Drummond n'était pas de celles qu'on croisait, en général, dans ce genre d'hôtel. Il avait un sérieux besoin de se raser et l'état de ses chaussures témoignait de sa randonnée de la veille.

Drummond était en train de retenir une chambre quand un drôle de personnage s'avança en flânant dans l'entrée, s'arrêta, leva les mains au ciel en s'écriant :

— Que faites-vous donc ici, mon bon ami ? Et dans

un pareil accoutrement : un havresac, une canne alpine !

— Eh ! mon vieux, j'ignorais que vous ouvriez les yeux avant midi !

L'honorable James Tagley sourit aimablement. Le plus jeune fils de lord Storrington s'était pacifiquement installé au ministère des Affaires Etrangères où il figurait la beauté et la joie éternelle.

— Blague à part, demanda-t-il, quel bon vent vous amène ?

— Le désir d'étudier sur place l'architecture suisse, répondit Drummond en souriant.

— Etes-vous sur le point d'entamer une grande partie ? demanda l'honorable James.

— Ma vieille branche, je ne vous saisis pas. Je ne suis plus maintenant qu'un membre respectable de la société.

— Vous êtes un vieux farceur, dit l'autre qui ajouta, sérieux tout à coup : quelle horrible chose que le meurtre de Talbot !

— Oui, approuva Drummond, horrible absolument. Mais je vois que vous êtes au courant rapidement en Suisse.

— Les motifs de cet assassinat sont sûrement politiques.

Drummond leva les sourcils :

— Je ne l'aurais pas cru si mêlé que cela à la politique, dit-il. Mais vous vous y connaissez mieux que moi sous ce rapport, James. A propos, mon cher, où en est le baromètre international ?

A mi-voix, l'autre repartit :

— Officiellement, mon cher, on est au beau. Dans la coulisse, tout n'est pas aussi bien.

A ce moment précis, un délégué anglais, important, traversa le hall, faisant signe de la main à Tagley. Celui-ci s'écarta de Drummond :

— Hugh ! lui dit-il, il faut que je vous quitte. Vous verrai-je à déjeuner ?

— Peut-être, tête de lard, je n'en sais rien.

Pendant quelques secondes, Drummond resta cloué

sur place, suivant des yeux Tagley qui disparaissait avec le délégué. Puis, s'adressant au concierge :

— Je voudrais téléphoner à Londres. Combien de temps cela prend-il ?

— Ça dépend, monsieur. Si monsieur veut bien me donner son numéro, je vais le demander. La communication est parfois instantanée. Monsieur ferait mieux de ne pas s'éloigner.

Drummond écrivit le numéro de Ginger Lawson au ministère de la Guerre, puis il s'assit sur une chaise, à proximité. Un mélange de couleurs et de races se croisaient dans le hall. Toutes les nationalités s'y trouvaient confondues.

Il ne se passa guère que cinq minutes avant que le concierge, s'avançant vers Drummond, ne lui dise :

— Monsieur, vous avez Londres.

Hugh se précipita dans la cabine et saisit le récepteur :

— Allo ! Ginger, est-ce vous ?

Avec une remarquable clarté, il entendit la voix de Lawson à l'autre bout du fil.

— Ici Drummond, qui vous parle de Genève.

— Genève ! Qu'est-ce que vous pouvez bien faire là-bas ?

— Trop long à vous expliquer maintenant, Ginger. Je vais vous rédiger un rapport très complet ce matin, mais je ne serai de retour que dans deux ou trois jours. Pour des raisons que je suis obligé de vous taire pour le moment, je ne passerai pas par la France. Je compte prendre l'avion, de Bruxelles, et m'embarquerai par Ostende ou le Hook.

— Remettez ce projet à un peu plus tard, dit la voix de Lawson. C'est providentiel que vous soyez en Suisse. Connaissez-vous le jeune Cranmer, Archie Cranmer ?

— Vaguement. Il travaille sous vos ordres, n'est-ce pas ?

— Parfaitement. Mais il est jeune dans le métier. Pour l'instant il se trouve à Territet-Glion, au Grand

Hôtel. Voulez-vous vous mettre en rapport avec lui ? Je vais lui câbler de vous attendre.

— Compris, Ginger. Mais est-ce vraiment bien urgent ? Parce qu'il faudrait que je rentre en Angleterre le plus tôt possible.

— C'est très urgent, Hugh. Cela concerne l'assassinat du patron... Je me sentirais plus rassuré si vous aidiez Archie.

— Entendu.

— Alors, dit encore Ginger, envoyez-moi votre rapport et filez sur Territet.

— A propos, vous avez bien reçu le rapport de Ronald, de Cannes ?

— Oui. J'ai reconnu son écriture. Nous surveillons le personnage qu'il nous signale. Ronald est-il avec vous ?

— Non, je vais vous dire pourquoi par écrit. A bientôt, Ginger.

Il raccrocha, puis, ayant réglé la communication, il erra au premier étage à la recherche d'un endroit pour écrire. C'était la partie de son travail qui lui déplaisait, mais il n'osait pas miser sur la chance que Standish expédiât un autre rapport. Aussi, peina-t-il laborieusement pendant plus d'une heure, puis, avec un soupir de soulagement, il mit l'adresse et fourra le pli dans sa poche.

Se raser, prendre un verre, Territet : c'était là le programme qu'il se proposait et qu'il devait exécuter.

Il parvint à Territet à trois heures, après avoir déjeuné en gare de Lausanne. La première personne qu'il vit, assise dans la véranda du Grand Hôtel, fut Archie Cranmer.

— Comment allez-vous, mon cher ? Je ne sais si vous me remettez : je suis Drummond.

— Bien sûr que je vous reconnais, dit Cranmer en se levant, mais tout me fait croire que vous vous attendiez à me trouver ici ?

— C'est exact, répondit Drummond en souriant. Je suis venu de Genève sur la requête de Ginger Lawson. Ne vous a-t-il pas prévenu ?

— Non.

— Son télégramme ne tardera pas, alors. En attendant, expliquez-moi tout ce dont il s'agit.

Cranmer lui prit les mains :

— Désolé, mon cher Drummond, dit-il, je suis sûr que vous dites vrai, mais... il n'y a pas d'explication possible...

Et il secoua délibérément la tête.

—iUn bon point pour vous, fit Drummond. Je voulais vous mettre à l'épreuve. Dans notre métier, Cranmer, un homme ne doit se confier à personne, pas même à sa propre mère. Quoi qu'il en soit, je ne pense pas que vous tardiez à me faire confiance : voici un chasseur qui m'a tout l'air d'apporter des nouvelles. Un télégramme, mon garçon ? Voici votre homme.

Cranmer ouvrit le pli et, avec un sourire, le passa à Drummond :

« Travaillez avec Hugh Drummond. Lawson. »

— Parfait, dit le jeune homme. Et je suis désolé de m'être montré méfiant, mais votre arrivée était plutôt inattendue. Que savez-vous déjà de l'affaire ?

— Cela seulement, que vous êtes sur une piste susceptible de faire découvrir l'assassin du chef, répondit Drummond.

— Alors, il faut que je reprenne tout depuis le début ! Vous vous souvenez, n'est-ce pas, que le chef avait coutume d'aller et de venir à pied, surtout quand il se déplaçait de chez lui à son bureau ?

Drummond opina de la tête.

— Le matin de son assassinat, pour une raison quelconque, il a pris un taxi. Notez que nous sommes tous convaincus que s'il avait fait route à pied, comme d'ordinaire, ses ennemis l'auraient abattu à ce moment-là. Mais là n'est pas la question. Il arriva à son bureau sans encombre et nous fit appeler tous deux, Lawson et moi.

« — J'ai reçu une visite hier soir, commença-t-il, une visite bizarre. Un petit homme trapu, brun, avec une forte moustache, qui pénétra dans mon salon furtivement, en regardant à droite et à gauche comme

s'il craignait de tomber dans un piège. Il n'était pas Anglais bien qu'il parlât la langue couramment.

« Il m'apprit qu'il tenait une boutique de coiffeur dans l'impasse Elephan et Castle, sous le nom de Timpson. Il s'était fait naturaliser et son commerce marchait cahin-caha.

« J'ai toujours pensé, remarqua le chef, qu'il était bon d'écouter quelqu'un raconter sa propre histoire. Cependant, comme celui-ci n'en finissait pas, je commençai à m'impatienter :

« — Au fait, je vous prie, monsieur Timpson, m'écriai-je. Vous n'êtes pas venu me voir pour m'apprendre à couper les cheveux !

« Il s'inclina, impressionné :

« — Mon colonel, répondit-il, j'ai une communication très importante à vous faire.

« — Eh bien, allez-y.

« Et soudain je compris ce qu'il voulait : de l'argent.

« — Combien me donnerez-vous ? me demanda-t-il d'un œil avide.

« — Cela dépendra entièrement de ce que vous m'apporterez. Si cela vaut vraiment quelque chose, vous n'aurez pas à vous plaindre.

« — Très bien, je vais vous faire confiance. Vous devez vous douter que ma boutique est fréquentée par des étrangers, dans ce quartier de Londres, plus encore que par des Anglais. Et naturellement, j'écoute les conversations tout en travaillant. Cet après-midi, il est venu deux étrangers qui s'exprimaient en français mais qui n'étaient point Français. En les écoutant d'un peu près, je fus sûr qu'ils étaient Suisses. Bientôt, deux Anglais les rejoignirent et ils se mirent tous à discuter à voix basse. S'il m'échappa une grande partie de la conversation, j'en saisis pourtant quelques bribes.

« A ce moment, la voix du petit homme se fit un murmure pour ajouter :

« — Et votre nom, mon colonel, était souvent répété. »

« Visiblement, continua Cranmer, le chef fut impressionné par cet aveu. Pourquoi quatre drôles seraient-ils allés discuter à son sujet dans une petite boutique de barbier? Il pressa ce Timpson de lui dire ce qui lui faisait supposer que ce fût lui dont il s'agissait, le nom de Talbot étant plutôt commun. L'homme répondit que le mot Orme-Square ayant été répété souvent également, cela lui semblait assez concluant. Et s'il ignorait tout des Suisses, Timpson connaissait les deux Anglais pour être de très dangereux individus.

« — Ce n'est pas que cela me contrarie le moins du monde, continua le chef, et en temps ordinaire je n'y aurais pas prêté la moindre attention. Mais cet incident arrivant peu après la mort de Jimmy, j'ai cru bon d'en avertir la Sûreté et j'attends des nouvelles d'un moment à l'autre. La raison pour laquelle je vous ai convoqués tous les deux concerne l'autre renseignement que M. Timpson m'a fourni. C'est une adresse que le groupe a prononcé à plusieurs reprises : « Villa Bon-Ciel, Veytaux. »

« — Où se trouve Veytaux? demanda alors Ginger.

« — C'est exactement ce que je voudrais savoir. Sur le territoire suisse, aux environs de Territet, si j'en crois la carte. Et voilà pourquoi, mes fils, vous allez partir passer d'excellentes vacances dans ces magnifiques montagnes.

« Le chef en était là de ses explications quand le téléphone résonna sur sa table. Lorsqu'il posa le récepteur sur la table, il semblait inquiet.

« — Timpson, annonça-t-il, n'est pas encore rentré chez lui. Le lit n'a pas été défait. Il a dû recevoir davantage que les cinq livres que je lui ai données.

« — Vous craignez qu'on lui ait fait son affaire? demanda Ginger.

« — On devait surveiller mon appartement, répondit le chef... à moins qu'il n'ait jugé bon d'aller dépenser son argent dans quelque lieu de plaisir. Pourtant...

« Le haussement de ses épaules fut assez éloquent.

Pendant quelques instants, le chef resta silencieux, tambourinant de ses doigts sur la table.

« — Tout cela ne me plaît guère, dit-il enfin. Il se passe quelque chose que je ne puis comprendre. En tous les cas, vous ferez bien, tous les deux, d'ouvrir l'œil, et le bon, avant et après votre visite à Veytaux.

« Sur ces mots, il nous congédia et ce fut la dernière fois que je le vis en vie. Les bandits l'abattirent l'après-midi même tandis qu'il rentrait chez lui.

— Et Timpson ? demand Drummond après une pause.

— Pas trace de cet homme jusqu'au moment de mon départ. Car la mort du chef a changé tous les plans. Ginger est resté à Londres et je suis venu ici tout seul.

— Parfaitement, fit Drummond évasivement. Et quand êtes-vous arrivé ici ?

— Ce matin, de bonne heure, par l'Express-Orient.

— Avez-vous déjà fait quelque chose ?

— Un tour du côté du château de Chillon et j'ai situé la villa Bon-Ciel.

— Bien. Quel genre de maison est-ce ?

— Un chalet très ordinaire qui se trouve sur l'autre versant de la colline, et qui a vue sur le lac. Il a une véranda vitrée, comme celle-ci, mais moins grande, naturellement.

— Pas de maisons alentour ?

— Aucune dans un rayon de cent mètres, environ.

— De combien vous en êtes-vous approché ?

— Je l'ai regardée de la grand'route, simplement.

— Et que vous proposez-vous de faire maintenant ?

— A vous dire vrai, Drummond, répondit Granmer en riant, j'avoue que je ne sais pas trop.

— Rien d'étonnant à cela. Le problème n'est pas des plus facile.

— Je pensais faire une petite enquête auprès des concierges de l'hôtel pour savoir qui habite là.

Drummond secoua la tête.

— Pas très prudent. Dans un endroit comme ici les potins doivent s'ébruiter avec une incroyable

rapidité. Et si l'on venait à savoir que deux Anglais s'intéressent au locataire de la villa en question, le locataire lui-même pourrait en être prévenu. Non, mon garçon, rien d'aussi direct. Vous ne vous êtes pas assez approché pour savoir s'il y avait un chien là-bas ?

— S'il y en avait un, dit Cranmer, il devait être probablement à l'intérieur de la maison.

— Pas forcément. Beaucoup, parmi les habitants de chalets, ont un chien à la chaîne simplement pour la garde. Comme cela, ils n'ont pas à payer d'impôt. Nous pouvons toujours nous en assurer. Avez-vous des souliers à semelles de caoutchouc ?

— Non.

— Moi non plus. Maintenant, écoutez bien, Cranmer, nous allons nous partager la besogne, pour commencer. Je vais descendre en ville acheter deux paires de souliers caoutchoutés. Votre pointure ne doit pas être loin de la mienne. Vous, vous allez vous mettre en quête d'un annuaire en vous souvenant que le concierge doit ignorer tout du but que vous poursuivez. Vous parcourrez attentivement la liste pour savoir si la villa a le téléphone. Si oui, vous relèverez le nom de l'abonné, bien que ce ne soit pas, nécessairement, le nom du locataire actuel. Ensuite, nous ferons une petite promenade du côté de la villa, pour nous assurer que nous pourrons nous y retrouver à la nuit.

— Et cette nuit ?

— Nous recommencerons notre promenade, fit en souriant Drummond. Puis nous nous laisserons guider par les circonstances.

— Dieu du ciel ! cria l'autre, vous n'avez pas l'intention de faire irruption dans la ville, je suppose ?

— Nous appellerons ça, procéder à quelques investigations. En attendant, occupez-vous de trouver un annuaire.

Drummond laissa Cranmer à sa tâche monotone et se dirigea vers la prochaine station du tram. Sur l'autre rive du lac, les montagnes de la Haute-Savoie

se dressaient immenses, dominées par la gigantesque Dent du Midi embrasée de l'or du soleil couchant. Une mince bande brume serpentait au pied du massif et, dans le lointain, le même petit vapeur que Standish et Drummond avait manqué la veille, poursuivait sa routine.

Hugh découvrit sans peine un magasin de chaussures, fit ses achats puis, de retour à l'hôtel, donna l'ordre au portier de poser le paquet dans sa chambre tandis qu'il rejoignait Cranmer au bar. Archie, dès qu'il aperçut son camarade, leva les pouces en l'air :

— La chance nous sourit sur un point, dit-il. La maison en question est louée par un dénommé Mayer. Mais comme le nom de Mayer est à peu près aussi commun ici que l'est Smith en Angleterre, je ne crois pas que cela nous aidera beaucoup.

— Tout de même, c'est quelque chose, dit Drummond. Vos souliers sont dans ma chambre.

— Je les prendrai après le dîner.

— Sortons alors, fit Drummond.

En silence, les deux hommes suivirent la grande route jusqu'à ce qu'ils arrivassent à un carrefour. Puis, prenant une voie à leur gauche, ils grimpèrent sur une petite colline. Au-dessous d'eux, à environ un kilomètre, le château de Chillon, sombre et farouche, se mirait dans le lac, et, le surplombant, dans le lointain, la Dent du Midi avait tourné au rose.

Après une petite agglomération de maisonnettes, les villas s'espacèrent, reliées chacune à la route, par des chemins de dimensions variées.

— Nous y sommes, dit Cranmer tout à coup, c'est la prochaine, à droite.

— Ne nous arrêtons pas, repartit Drummond. Nous causerons quand nous l'aurons dépassée.

Le chalet se trouvait à une quarantaine de mètres de la route. De loin, il paraissait inhabité. Rien, non plus, ne faisait croire qu'il y eût un chien. Au premier étage, une fenêtre était ouverte dont les rideaux ondulaient faiblement. Comme les deux Anglais passaient juste devant la demeure, une lumière jaillit soudain

dans la pièce et ils purent apercevoir la silhouette d'un homme large d'épaules. Mais ce ne fut qu'une apparition.

Cranmer et Drummond firent encore une centaine de mètres, puis Hugh s'arrêta :

— Allons-nous-en, dit-il. Nous n'avons plus rien à récolter maintenant. Retournons au bar. Deux choses, mon vieux, seront susceptibles de nous aider : les taillis qui bordent l'allée d'accès de chaque côté, et la vue que l'on a de la route et qui permet de plonger du regard à l'intérieur, puisque la maison est située en contre-bas. Espérons que cela nous portera bonheur.

— Il est bien probable que nous découvrirons le pot aux roses, dit Cranmer en riant. Après tout, les Suisses sont des humains. Je ne crois pas qu'ils martyrisent leurs prisonniers.

Le bar s'était rempli durant leur absence. Ils commandèrent deux verres tout en bavardant. Dans un salon adjacent, quatre personnes jouaient au bridge et, dans un coin du bar, tout un groupe cosmopolite buvait des cocktails. On entendait surtout parler français, mais aussi l'allemand et l'anglais.

— Voyez-vous le grand monsieur qui vous fait vis-à-vis ? dit le barman, bon enfant, à Drummond. C'est votre consul dons ce pays : M. Lénod.

— Comment, diable, murmura Drumomnd, il est Suisse ?

— Mais oui, monsieur. Il a longtemps vécu en Angleterre et parle anglais parfaitement.

— Merci, dit Drummond.

Et se tournant vers Cranmer :

— Je me demande s'il pourrait nous renseigner sur Mayer ?

— Nous pouvons toujours essayer de savoir. Le voici qui s'approche, justement.

Comme M. Lénod traversait le bar pour donner un ordre :

— Excusez-moi, monsieur, fit Drummond en s'avançant vers lui. Vous êtes, si je ne me trompe, le consul d'Angleterre ici ?

— Parfaitement, monsieur.

— Je vous serais reconnaissant de bien vouloir m'accorder quelques minutes d'entretien, ce soir.

— Si c'est pour me parler affaires, répondit M. Lénod, vous me trouverez à mon bureau demain matin.

— Je crains que demain ne soit trop tard. Ce serait une faveur que j'apprécierais grandement si vous consentiez à renoncer à l'étiquette officielle pour le cas présent. Je puis vous assurer que c'est très important.

— Alors, je vais venir vous rejoindre dans un instant.

Avec un salut courtois, il s'éloigna, et Drummond, s'adressant à Cranmer :

— Voici, là-bas, une table vacante. Voulez-vous que nous allions nous y installer, nous serons plus tranquilles.

Dix minutes après, le consul, s'asseyant auprès d'eux, demandait :

— Que puis-je faire pour vous, messieurs ?

— En premier lieu, permettez-nous de nous présenter : le capitaine Drummond, et voici Cranmer, mon camarade. Nous sommes à Territet, monsieur Lénod, au sujet du meurtre du colonel Talbot, dont vous vous souvenez sans doute, car vous devez en avoir eu connaissance par les journaux.

Le consul leva les sourcils :

— Police ? murmura-t-il.

— Non, pas police. Disons plutôt : Service Secret.

Drummond fit une pause durant laquelle il alluma une cigarette. Puis :

— Il est, paraît-il, dans Veytaux, un personnage qui a dû être mêlé au drame car on nous a signalé le nom d'une villa suspecte. Naturellement, nous ne sommes sûrs de rien mais le nom de cette villa ayant été mentionné à plusieurs reprises par des hommes, sans doute impliqués dans le meurtre, nous sommes sur place pour enquêter.

— Le nom de cette villa ? demanda le consul.

— Bon-Ciel.

M. Lénod hocha la tête

— Locataire : Carl Mayer, dit-il. Messieurs, je ne suis pas extrêmement surpris que cet individu soit impliqué dans l'assassinat du colonel Talbot, car si quelqu'un devait l'être ici, c'est bien lui.

— Comment cela ? remarqua tranquillement Drummond. Vous savez donc quelque chose ?

— Des tas de choses ! Pour commencer — et bien que cela soit peu en rapport avec ce qui vous occupe pour l'instant — sachez que cette villa était un centre d'espionnage pendant la Grande Guerre. Comme vous pouvez facilement l'imaginer, toute cette rive-ci du lac était un terrain de chasse rêvé pour les espions qui pouvaient entrer dans le pays, venant d'Allemagne, et trouver la France juste de l'autre côté de l'eau. Quoique nous n'ayons pas de preuves formelles — et même si nous en avions eu nous n'aurions rien pu y faire — la villa de Mayer n'en n'est pas moins restée un de leurs principaux rendez-vous.

— Quel genre d'homme est ce Mayer ?

— C'est un Suisse allemand, des environs de Bâle. Il approche de la soixantaine. Horloger de son métier — qu'il n'exerce plus toutefois depuis longtemps — il est resté très adroit de ses mains en ce qui concerne la mécanique. C'est son dada. Il bricole sans arrêt des ressorts et des roues dentées, je l'ai su officieusement. Voici un des aspects de l'homme.

Le consul s'arrêta comme pour peser ses paroles :

— Comme renseignement supplémentaire, reprit-il — et le plus important sans doute — Mayer est un révolutionnaire pur sang : en fait, un anarchiste. Je suppose, qu'avec l'âge, il a mis de l'eau dans son vin, mais longtemps après la guerre il était encore un extrémiste fanatique. A propos, capitaine Drummond, la chaise même sur laquelle vous êtes assis était celle que choisissait Lénine pendant les innombrables soirées qu'il passa ici avant d'aller en Russie. Et j'ai souvent vu, à cette place, Mayer en train de lui parler.

— Comme vous m'intéressez ! dit Drummond.

— Oui, mais je vous aide bien peu. Car voici à peu près toutes les informations que je puis vous donner sur le personnage en question. Je serais curieux de savoir dans quelle mesure il a pu tremper dans le meurtre du colonel.

— Nous aussi, remarqua un peu sèchement Drummond. Au fait, est-il marié ?

— Il l'était, mais sa femme est morte il y a quelques années.

— Habite-t-il seul ?

— Oui, bien qu'une de ses filles, mariée maintenant, vienne de temps à autre lui tenir compagnie.

— A-t-il des domestiques ?

— Une servante âgée, et qui est sourde.

Quelqu'un, dans le bar, fit un signe de main au consul, et celui-ci répondit par un hochement de tête.

— Monsieur Lénod, dit alors Drummond, nous vous sommes infiniment obligés pour tout ce que vous avez bien voulu nous dire. Nous ne voulons point vous accaparer.

Le consul se leva :

— Bonne chance ! dit-il seulement.

Et il alla rejoindre ses amis.

Comme le barman s'approchait sur un geste de Drummond :

— Garçon, demanda Hugh, existe-t-il dans ce coin une boîte de nuit ou quelque chose d'approchant ?

— Vous avez le Kursaal, monsieur. On y donne des concerts classiques.

Drummond pâlit légèrement :

— Non ! non ! s'exclama-t-il. Rien d'aussi immoral que cela !

— Alors, il y a le Perroquet, monsieur, répondit le serveur en souriant, c'est un dancing.

— Voilà notre affaire, Cranmer ! Le Perroquet ! Magnifique !

Et comme le garçon s'éloignait :

— Nous prendrons avec nous nos havresacs dans

lesquels nous mettrons nos souliers à semelles de caoutchouc, ajouta-t-il presque à voix basse.

— On dirait que vous êtes rompu à ce genre d'escapade, mon cher, rétorqua Cranmer en riant. Moi pas. Je vous jure bien que jusqu'à minuit l'orchestre du Perroquet n'aura pas besoin de castagnettes. Mes genoux suffiront !

— Ne vous faites pas de bile, concéda calmement Drummond. Vous verrez que nous nagerons dans tout cela comme des poissons dans l'eau. Et la chance nous sourit déjà : il n'y a pas de lune.

CHAPITRE VII

LE MORT DANS LA VILLA

Il était un peu plus de minuit quand, de nouveau, Drummond et Cranmer atteignirent les parages de la villa Bon-Ciel. Sur leur chemin, depuis le Perroquet, ils n'avaient pas rencontré âme qui vive. Territet n'est pas une ville de « couche-tard ». Ils n'avaient aperçu que deux ou trois voitures qui les avaient dépassés et, au loin, le casque d'un agent de police.

La nuit était tout à fait noire. Pas une étoile ne brillait dans le ciel et l'air était humide et glacé. Mais ces conditions atmosphériques — bien que peu plaisantes — étaient pourtant rêvées pour ce que les hommes se proposaient de faire, et, une fois la grand'route abandonnée, Drummond se mit à siffler joyeusement.

Cent mètres avant d'arriver il cessa sa mélodie, s'assit auprès de son camarade pour changer de souliers qu'ils cachèrent, ainsi que leurs havresacs sous un buisson. Un rais de lumière émanant de la maison Mayer indiquait que quelqu'un veillait. Du

lointain parvenait l'incessant murmure d'un torrent. Autrement, pas un bruit.

Les deux hommes s'infiltrèrent, en reconnaissance, sous le couvert d'un taillis. La lumière venait de la pièce dans laquelle ils avaient distingué une silhouette masculine, quelques heures auparavant. Le store qui n'avait pas été tiré jusqu'en bas laissait passer une large bande de clarté. Comme la fenêtre était ouverte, le store ondulait lentement sous la brise nocturne, mais de l'endroit où se tenaient Drummond et Cranmer, il leur était impossible de plonger à l'intérieur de la chambre : ils étaient trop en contre-bas. Hugh se disposait à prendre son ami sur ses épaules lorsqu'une ombre apparut sur le rideau : celle d'un homme, les mains dans les poches. On pouvait même apercevoir une partie de ses jambes par la fente laissée sous le store.

Par prudence, les Anglais s'aplatirent à terre un instant et, après quelques secondes, l'ombre se déplaça le long de la fenêtre et disparut.

— Notre ami ne dort pas encore, chuchota Drummond. Je crains bien, mon cher, que notre surveillance ne dure longtemps.

— Que proposez-vous de faire ?

— Attendre qu'il aille se mettre au lit et puis essayer de forcer une des fenêtres de l'entresol.

Le temps s'écoula lentement, interminable. La lumière brillait toujours. L'ombre n'avait pas reparu. En fin de compte, Drummond s'accroupit.

— Mettez-vous à genoux sur mes épaules, et tenez ma main. Pour l'amour de Dieu, ne tombez pas dans le buisson ou nous sommes frits !

Il se redressa avec son fardeau et Cranmer souffla à mi-voix ce simple mot :

— Parfait !

— Qu'avez-vous vu ? lui demanda Hugh en le déposant à terre.

— J'ai vu l'homme vautré sur la table, endormi.

— Zut ! C'est ennuyeux ! répondit Drummond. Mais il nous faut courir la chance.

Il parlait encore quand, subitement, leur parvint le bruit d'une porte qu'on ouvrait, puis celui de pas légers sur le gravier.

— Chut ! souffla-t-il à l'oreille de Cranmer. S'il approche d'ici, je m'en charge.

L'homme qui était sorti de la demeure passa à deux mètres des Anglais, ouvrit la grille du jardin qu'il ferma ensuite soigneusement, puis s'éloigna sur la route, en direction de Montreux.

— Merci à Dieu ! soupira Drummond quand il n'y eut plus de danger. Si j'avais été obligé de faire quelque esclandre, cela aurait tout gâté. Remontez sur mes épaules et regardez si l'autre dort encore.

Comme Cranmer répondait affirmativement :

— Bien, fit Hugh. C'est le moment d'en « mettre un coup » avant que l'autre oiseau ne revienne.

Avec mille précautions, ils atteignirent le seuil du chalet. Drummond projeta sa lanterne sourde contre la porte :

— C'est une chance, souffla-t-il. Il n'y a pas de yale.

Deux secondes plus tard, ils étaient dans le vestibule de la maison parfaitement silencieuse. Cranmer eut alors l'impression que, de Montreux, on eût pu entendre battre son cœur. Ses mains tremblaient, sa gorge était sèche.

— Attention, mon vieux, murmura Drummond. Suivez-moi bien.

La torche électrique éclaira un escalier que, l'un derrière l'autre, ils montèrent sur la pointe des pieds. Sur le palier passait un rais de lumière venant de la chambre qui était occupée.

Drummond se baissa pour regarder par le trou de la serrure et, tout bas, il dit, en se relevant :

— Bizarre. Je ne peux pas très bien distinguer... Mais c'est une drôle de position pour dormir...

Très doucement, il tourna la poignée et ouvrit la porte. Cranmer, qui était derrière lui et regardait par-dessus son épaule, ressentit alors une violente nausée.

Assis à une table de travail, qu'on pourrait mieux qualifier d'établi, se trouvait un homme dont la tête avait été littéralement fauchée. Il avait dû être férocement attaqué, à en juger par la profondeur des blessures. Le sang coulait encore goutte à goutte sur le plancher. Une main pendait ; l'autre, posée sur l'établi, tenait encore un marteau. Et dans les yeux du mort régnait une indicible terreur.

— Au nom du ciel, allons-nous-en, dit une voix que Cranmer reconnut pour être la sienne.

Mais Drummond lui posant la main sur le bras :

— Du calme, mon ami, lui dit-il tranquillement. Ce pauvre diable est un spectacle quelque peu dégoûtant, je l'avoue, mais nous devons passer outre. Restez là, près de la porte, et ne laissez votre ombre se projeter sur le store sous aucun prétexte.

Drummond s'approcha du corps. Comme en un cauchemar, Cranmer le vit fouiller les poches du mort, lire les lettres qu'il en avait sorties. Puis il le regarda ouvrir, les uns après les autres, les tiroirs d'un chiffonnier placé contre un des murs et examiner leur contenu. Soudain Drummond resta immobile, comme atterré par ce qu'il venait de découvrir.

Des boîtes de conserves de fruits gisaient béantes, et Hugh se rappelait brutalement des dernières paroles que Jimmy Latimer avait confiées à Mme Palain, comme le train s'ébranlait de la gare de Cannes.

Des boîtes de conserves de fruits. Il y en avait deux, dans ce tiroir. Drummond en prit une et l'examina de près. Elle pouvait mesurer dix centimètres de haut, et son diamètre était de la même dimension. L'étiquette, collée autour, mentionnait qu'elle avait contenu de la salade de fruits variés préparée par la firme Petworth. La mise en boîte et l'emballage avaient été faits aux alentours de l'usine, dans le Gloucester.

Un détail retint tout particulièrement l'attention de l'agent secret : la façon avec laquelle on avait dû ouvrir la boîte. Les bords du couvercle n'avaient certainement pas subi la rude empreinte d'un ouvre-

boîte car ils étaient parfaitement lisses. On avait dû se servir d'une lame coupante. Pourquoi ?

Sans insister davantage, Drummond mit cette première boîte de côté et s'empara de la seconde. Et tout de suite les choses se corsèrent. Si, à l'extérieur, les deux boîtes étaient semblables, l'intérieur en était différent. Tandis que la première était vide, celle-ci contenait trois petits cubes de métal, chacun de la dimension d'un dé à coudre. Fixés à la paroi par leur sommet ils formaient, à eux trois, une sorte de triangle équilatéral.

« A quoi cela peut-il bien servir ? » se demandait Drummond, tout en retournant entre ses doigts cette boîte étrange. Il s'aperçut que la soudure ne se voyait pas sur l'extérieur. Mais se fût-elle vue, que le papier l'aurait couverte.

Sachant que le mort aimait à bricoler avec des ressorts et des pièces de mécanique, Drummond pensa, durant quelques secondes, que ce qu'il avait entre les mains constituait peut-être une invention de Mayer. Mais les paroles de Jimmy semblaient le hanter. Il se dirigea vers Cranmer qu'il avait mis au courant des incidents de Cannes :

— Que pensez-vous de cela ? lui demanda-t-il en lui tendant la boîte. On l'a ouverte soit avec une lime, soit avec une lame, ou alors on l'a égalisée après s'être servi d'un ouvre-boîte.

— Vous savez, répondit Cranmer, pour ce genre de conserves, on se sert souvent d'une clé qui détache une bande.

Et il termina sa phrase par un juron :

— Dieu ! que se passe-t-il ?

Les deux Anglais se redressèrent, rigides, les sens tendus. La grille du jardin venait de grincer et l'on entendait des pas dans l'allée.

— Vite ! dit Drummond, filons dans une autre pièce.

Comme l'éclair, ils se sauvèrent, en prenant soin, pourtant, de fermer la porte derrière eux. Ils étaient

encore sur le palier qu'ils entendirent les nouveaux venus pénétrer dans le chalet.

— Je vous dit qu'il y a rien à craindre, marmonnait une voix gutturale avec un accent prononcé. La femme est sourde comme un pot... comme lui, du reste.

Drummond et Cranmer disparurent dans une pièce contiguë au moment même où des pas résonnaient dans l'escalier.

— C'est absurde de revenir ici, répondait l'autre voix. Vous avez tous cette rage...

Drummond avait pris la précaution de simplement pousser le battant de la porte. Dès que les hommes eurent pénétré là où ils le désiraient, il entr'ouvrit et écouta. Il eut même l'aubaine de voir ce qui se passait : de voir un fort gaillard, en compagnie d'un homme plutôt petit et gros. Ce dernier se cachait la figure de sa main pour ne pas regarder l'horrible spectacle qu'il avait devant lui.

— Allons-y, courage ! murmura le premier.

Il fit un pas en avant et aussitôt une bordée de blasphèmes s'échappa de sa bouche :

— Ça n'y est plus ! hurla-t-il quand il put mieux se faire comprendre. Ça n'y est plus !

— Ce n'est pas parti tout seul, répondit son compagnon en tremblant. Tu dois t'être trompé.

— Je te dis que ça n'y est plus ! grogna l'autre. Celle où il y a les dés est partie ! Et le tiroir était fermé tout à l'heure. Il l'avait fermé lui-même.

— Tu ne vas tout de même pas me faire croire qu'il l'a ouvert *après ?* fit l'autre. Allons-nous-en. Pour l'amour de Dieu, allons-nous-en... Tu as l'essentiel dans ta poche.

— Mais comment ce tiroir s'est-il ouvert ?

Le gaillard jeta un nouveau coup d'œil sur le meuble, puis tomba en arrêt devant son complice qui tremblait de tous ses membres :

— Je sais qu'il était fermé, continua-t-il. Au moment critique, il s'est levé, est passé devant moi et

est allé le fermer. Puis il s'est retourné et m'a ri au nez.

— Qu'importe ! Partons ! implora le petit homme.

— Comment, qu'importe ? Espèce d'imbécile ! Les boîtes de conserves ne marchent pas toutes seules. Ce n'est pas *lui* qui y a touché. Alors, qui est-ce ?

— Qui, vraiment ? murmura Drummond à Cranmer d'un ton où perçait la joie. Posez la boîte où vous pourrez, vieux frère. Nous allons avoir besoin de nos deux mains. Je me charge du grand type.

Hugh jeta encore un coup d'œil sur ses adversaires. Le petit homme parlait d'une voix tremblante :

— Qu'est-ce que cela peut faire ? Si nous sommes pincés ici, tout est perdu. C'est la prison pour nous.

— Ferme ça ! ordonna l'autre. Tu n'as pas plus de courage qu'un crapaud. Tu ne comprends pas que quelqu'un s'est introduit ici pendant mon absence ?

— Raison de plus pour filer tout de suite.

— Ce n'est pas la police, sans quoi elle serait encore ici.

— Mais qui que cela puisse être il en informera la police... Et veux-tu me dire pourquoi un visiteur quelconque se serait emparé d'un objet aussi inutile qu'une boîte ? Hein ?

Le gros homme fut incapable de répondre sur-le-champ. Des ruisseaux de sueur coulaient le long de ses joues qu'il épongeait d'une main mal assurée.

— Y a-t-il un autre membre de notre bande à Montreux ? finit-il par demander.

— Pas à ma connaissance.

— Alors, c'est un ennemi... un ennemi... Allons, viens. On file !...

— Une minute ! s'écria Drummond en barrant la porte.

Son apparition était tellement inattendue que le gaillard resta un instant confondu. Ce fut sa perte. Il eut la vision fulgurante d'un homme de sa taille, émergeant des ténèbres, puis la sensation d'un marteau-pilon s'abattant sur sa mâchoire. Il tomba à la renverse et sa tête heurta l'angle de l'établi avec le bruit

de carambolage de deux billes de billard. Et ce fut peut-être la justice immanente qui voulut, alors qu'il gisait sur le sol, qu'un mince filet du sang de sa victime lui ruisselât sur le visage.

— Voilà pour toi ! lui dit Drummond.

Et il se tourna dans la direction d'où lui parvenaient une série de hurlements lui rappelant ceux d'un lapin pris au collet. Ils étaient poussés par le petit homme qui, à genoux, suppliait Cranmer.

En toute autre circonstance, Drummond se serait esclaffé tant le spectacle était burlesque. Mais il ne s'agissait pas de s'endormir, et comme Hugh avait repéré un tas de cordes, dans un coin, auprès d'une porte :

— Apportez-moi cette saucisse, Cranmer ! dit-il. Posez-la sur la chaise, et bâillonnez-moi ce poltron avec son propre mouchoir... Non ! Non ! fourrez-le-lui dans la bouche et nouez-le derrière sa tête. Comme le mors d'un cheval. C'est ça ! Maintenant, aux jambes, il y a de la corde tant qu'on en veut !

Ils travaillèrent en silence et furent satisfaits du résultat. Il eût été difficile d'imaginer un gentleman mieux troussé et ficelé que celui qui les observait, terrorisé.

— Fouillez les poches, mon vieux, dit Drummond. Pendant ce temps-là, je m'occupe de l'autre.

Il s'approcha de l'homme évanoui, lui tâta le pouls ; il battait régulièrement.

« Heureusement, pensa Hugh. Cela aurait compliqué les choses si je l'avais tué. »

Puis il palpa les vêtements avec des doigts exercés et tout de suite fut récompensé. Dans une des poches il découvrit une pièce de mécanique qui ressemblait au mouvement d'une montre. Il l'étudia durant quelques instants. Evidemment, c'était à cela que le petit homme avait fait allusion quand il avait dit : « Vous avez l'essentiel sur vous. »

Hugh posa l'engin sur l'établi et continua ses recherches. Ses trouvailles se résumèrent à deux lettres, un carnet et de la menue monnaie.

— Avez-vous trouvé quelque chose sur le vôtre, Archie ? demanda Drummond.

— Rien.

— Bon. Alors, on file. Prenez les boîtes, petit.

Jetant un dernier coup d'œil sur le cadavre, sur le gaillard étendu au sol et aussi sur l'homme boudiné sur la chaise et qui le fixait toujours avec des yeux terrifiés, Drummond, sans un mot de plus, ferma la porte. Ce fut avec joie que les deux Anglais reçurent sur leurs visages, quelques minutes plus tard, la fraîche brise nocturne et réentendirent, dans le lointain, le murmure du torrent.

— J'espère que je vais me réveiller bientôt de ce cauchemar, dit Cranmer, tandis qu'il changeait de souliers.

Drummond eut un rire fugitif :

— Vous vous êtes très bien comporté, mon cher, pour un premier coup dur. Maintenant, tout va dépendre de M. Lénod.

— Qu'entendez-vous par là ?

— J'entends que la vieille servante sourde, une fois réveillée, demain matin, entrera dans la chambre. Et alors, quel potin dans Territet ! A 10 heures tout le monde le saura. Après notre conversation de ce soir avec Lénod, ce sera pour lui de son devoir le plus élémentaire que d'aller prévenir la police.

— Je n'avais pas songé à cela. Qu'est-ce que vous allez faire ?

— Essayer de le persuader que les circonstances sont exceptionnelles. S'il prévient la police, nous en avons pour des semaines ici. Et nous ne pouvons attendre, Cranmer, il *faut* que nous retournions en Angleterre le plus tôt possible.

— Le gros bonhomme pourra parler.

— Comme la crainte d'une vengeance pourra le rendre prudent. Nous sommes des inconnus pour lui. C'est le principal.

Ils rentrèrent à l'hôtel où un portier somnolent les salua.

— Venez dans ma chambre un instant, dit Drum-

mond. J'ai besoin d'examiner cette machine-là de plus près.

Il sortit de son havresac les différents objets et il comprit tout de suite l'utilité des dés. Le diamètre du mécanisme était tel qu'il glissait de justesse à l'intérieur et venait s'insérer contre les dés.

— C'est parfait, remarqua Drummond. Mais, ensuite, que se passe-t-il ?

— Il se passe que je vais me mettre au lit. Bonsoir !

— Bonsoir ! répondit évasivement Hugh.

Et la dernière vision qu'eût Cranmer fut la silhouette de Drummond penchée ardemment sur l'engin.

Ereinté, Archie Cranmer tituba dans sa chambre, et il avait à peine posé la tête sur l'oreiller qu'il s'endormit.

Il lui sembla qu'il avait bien peu reposé quand une main le secoua par l'épaule. Il faisait grand jour. Drummond était près du lit :

— J'ai été voir le consul, annonça cet homme de bien. Et, grâce au ciel, c'est un sportsman. Quand il a été tiré du lit à une heure aussi peu civilisée, il a prêté attention à ce que je lui disais. Je lui ai raconté toute l'histoire depuis A jusqu'à Z. Je lui ai fait remarquer que si nous avions eu quelque renseignement sur l'assassin du colonel, nous n'eussions jamais causé avec lui autant que nous l'avons fait hier soir. En fin de compte, j'ai fait appel à son patriotisme. Bien qu'il soit Suisse d'origine, il nous aidera. Il a consenti à oublier la conversation que nous avons échangée au bar !

— C'est un brave type, concéda Cranmer.

— Si le gros bonhomme mange le morceau de façon à nous faire identifier, il va sans dire que Lénod ne pourra rien pour nous. Mais si nous étions détenus, il a promis de faire parvenir lui-même la mécanique à Londres. Au besoin, il ferait le voyage exprès et raconterait tout à Ginger Lawson. Donc, à ce point de vue-là, tout est arrangé... si tant est qu'on puisse arranger quelque chose dans cette affaire.

Cranmer sauta du lit et se mit à se raser.

— Allez-vous m'emprunter mon rasoir ? demanda-t-il à Drummond en jetant un regard de biais sur le menton de son camarade.

— Non, merci, mon vieux. Il y a longtemps que je désire voir la tête que j'aurais avec une barbe ! Et il se pourrait qu'elle me soit très utile en Angleterre.

Brusquement, il éclata de rire :

— Cela m'amuse de penser que, dans ma carrière déjà longue, les deux occasions où la police m'ait fait peur, sont les seules où je n'ai rien fait !

CHAPITRE VIII

ALGY INTERVIENT

Algy Longworth chantait en prenant son bain. Ce n'est pas qu'il chantât bien, mais son serviteur, un peu dur d'oreille, y était habitué et n'en continuait pas moins à disposer placidement la table pour le petit déjeuner. Le maître apparut enfin, vêtu d'un simple peignoir-éponge, et le valet de chambre lui tendit son courrier.

— Je suis en voix, ce matin, n'est-ce pas, Marsh ?

— Très en voix, monsieur. Combien de brandy ?

— Autant que pour vous, Marsh. Ou bien, ne croyez-vous pas qu'une demi-pinte de champagne ferait mieux l'affaire ?

— Je suis de cet avis, monsieur. Je trouve que le brandy, pour commencer la journée, est un breuvage un peu trop doux.

— Voilà qui est parlé. Va pour le champagne ! Que faisons-nous aujourd'hui, Marsh ?

— Votre bloc indique, monsieur, que vous devez

déjeuner au Ritz avec une personne de nom inconnu.

— Impossible, Marsh, impossible. J'ignore qui cela peut être !

— Moi non plus, je ne sais pas qui c'est. L'inscription a été faite en mon absence, il y a deux ou trois jours, après une soirée que vous avez passée à la Botte Dorée.

— J'y étais encore hier soir, Marsh. Dites-moi, mon bon ami, avez-vous remarqué quelque chose d'anormal en moi depuis quelque temps ? Un charme nouveau s'est-il développé qui me fasse aimer des foules ?

— Je n'ai observé aucun changement en monsieur.

— Hier soir, par exemple, Marsh, j'ai eu conscience qu'une vague de sympathie suivait mes allées et venues, ce qui m'a beaucoup touché, mais aussi un peu surpris. J'avais l'impression d'être une de ces délicieuses affiches de publicité sur lesquelles une vedette appréciée du public dit ce qu'elle aime ou ce à quoi elle pense. Pour de vrai, Marsh, j'étais l'objet d'une attention particulière que je ne m'explique pas.

Le domestique s'approcha de la fenêtre et regarda au dehors.

— Je ne sais si cela a un rapport avec ce que vous venez de dire, monsieur, mais la maison est surveillée.

— Surveillée ? En êtes-vous sûr ?

— Absolument, monsieur. Sur le trottoir d'en face, il y a un homme qui guette, le même qui se trouvait là hier soir.

— Retirez-vous de cette fenêtre.

Algy Longworth s'assit à sa table et son visage se fit soudain grave :

— Quand avons-nous entendu parler pour la dernière fois du capitaine Drummond, Marsh ?

— Il a téléphoné de son cercle, il y a environ huit jours, monsieur. J'ai pris le message et vous avez été lui rendre visite.

— En effet, et je lui ai téléphoné deux jours après puis j'ai appris qu'il était parti pour la France. Tout ceci est très curieux, Marsh. M. Burton m'a demandé de ses nouvelles, dernièrement. Lui aussi semble deve-

nu populaire. Téléphonez chez M. Drummond, Marsh, et tâchez de savoir s'il est revenu à Londres.

— Non, monsieur, dit Marsh quelques minutes après, M. Drummond n'est pas de retour. J'ai pris la précaution de demander à son valet de chambre, Denny, si personne ne surveillait sa maison. Il ne s'est aperçu de rien jusqu'à présent, mais il va ouvrir l'œil.

— Bon. J'ai idée que nous sommes une fois de plus sur le sentier de la guerre. Je ne ferais pas mal de m'entraîner. Plus de parties fines le soir. Eh bien ! qu'est-ce que c'est ?

On venait de sonner à la porte.

— Passez-moi ma robe de chambre. Et n'oubliez pas, Marsh, que nous devons approcher de la ligne de bataille.

— Très bien, monsieur.

Un murmure de voix parvint du vestibule, puis un éclat de rire sympathique :

— Bravo, Marsh ! Je suis ravi que vous ne m'ayez pas reconnu.

— Dieu ! s'écria Algy en s'élançant vers la porte, je ne vous aurais pas reconnu moi-même.

Hugh Drummond était là, mais, sauf par sa voix, personne n'aurait pu deviner que c'était lui. Maître du déguisement, en tous temps, il s'était, cette fois, surpassé. Une barbe de huit jours ornait son menton, un bandeau crasseux lui cachait l'œil. Et s'il avait peu modifié sa silhouette, c'en était assez cependant pour dérouter qui que ce fût. Autour du cou, il avait noué un foulard rouge en place de faux col. Un costume défraîchi était assorti à sa vieille casquette, et il portait, en bandoulière, une trousse de plombier dont il se débarrassa aussitôt en la posant à terre.

— Comment ça va, Algy ? cria-t-il. Je viens de passer par chez Ginger Lawson. Aussi ai-je bien besoin de prendre un verre.

Pendant qu'Algy allait s'habiller, Drummond se défit d'une partie de son camouflage, et quand le premier revint au salon, ce fut pour voir son camarade

vautré dans un fauteuil, la figure plongée dans une chope de bière.

— Alors ? demanda simplement Algy.

— Alors, vieux, êtes-vous prêt à l'action ?

— Sûr !

— Parce que nous allons avoir besoin de tout notre monde. Il se passe quelque chose de rudement extraordinaire en ce moment. Vous savez que j'ai été en France ?

— Oui.

— Bien. Je vais vous conter brièvement ce qui s'est passé dans ce charmant pays. Vous serez gentil de prendre quelques notes parce qu'il faudra que vous mettiez les autres au courant.

Algy Longworth écouta en silence, en posant de-ci de-là, toutefois, quelques questions.

— Et vous avez pu vous échapper de Suisse sans encombre ? demanda-t-il, tandis que Hugh s'arrêtait pour boire une gorgée de bière.

— Aucune difficulté. Le jeune Cranmer a pris l'avion de Zurich. Moi, j'ai traversé l'Allemagne et me suis embarqué d'Ostende, hier après-midi. Maintenant que j'ai trouvé un déguisement assez convenable, la partie va se jouer de ce côté-ci.

Son regard se fit farouche :

— Il faut mettre un frein à ce barbarisme de nos ennemis, Algy... Jimmy Latimer... Le chef... Et, depuis, Ginger Lawson m'a dit que ni Ronald, ni Gasdon ne l'ont appelé, ce qui signifie qu'ils doivent être encore retenus en France... sinon pire.

— Desservez la table ! cria Algy Longworth à son domestique, et dites-moi, Marsh, si vous apercevez encore cet espion en question dans la rue.

Marsh obéit.

— Oui, monsieur, répondit-il. Il y est encore.

— Quelle affaire, Hugh ! On surveille ma maison.

— Diable ! dit Drummond. Ça, c'est ennuyeux.

— Et hier soir, à la Botte Dorée, il y avait des gens qui m'observaient avec une curiosité infernale.

— Burton y était-il ?

— Je ne l'ai pas vu. Mais la petite Alice Blakton m'a dit que le lendemain du jour où vous y êtes allé, il avait essayé d'avoir toutes sortes de renseignements sur vous.

— Je sais qu'on m'épie. Et on vous épie à cause de moi.

— Etes-vous certain de ne pas avoir été repéré à Douvres ?

— Mon cher, avec une foule pareille, on ne peut être certain de rien. J'ai bien pris quelques précautions en descendant du train, à Victoria, pour m'assurer qu'on ne me suivait pas. Mais si je m'étais douté qu'on vous faisait l'honneur de s'intéresser à votre demeure, je ne serais pas venu vous voir.

— Personne ne pourrait vous deviner sous cet accoutrement.

— Probable, mais on ne sait jamais. Et si les méthodes de ces gens sont imparfaites, elles sont quand même rigoureuses. Quand je pense à notre pauvre colonel, abattu comme cela, de sang-froid... Cela me rend fou !

— Moi aussi, admit Algy, qui ajouta un instant après : Alors, vieux, vos ordres ?

— D'abord, alerter nos hommes : Pierre, Ted, toute l'équipe. Pas un jusqu'ici n'est encore inscrit sur la liste des suspects. Convoquez-les au cercle, Algy, et mettez-les au courant. Il faut qu'ils décommandent toutes leurs invitations et qu'ils vivent en compagnie de leur téléphone.

— Excusez-moi de vous interrompre, Hugh. Puisque l'affaire se présente d'une façon si sérieuse, ne pourriez-vous pas lancer Scotland-Yard sur ce Burton de malheur ?

— Lawson a averti la police, naturellement. Mais pour le moment la police ne peut rien contre Burton. On ne put l'accuser du meurtre de Jimmy pas plus que de celui du colonel. Alors ?

— Assurément.

— Prévenez donc l'équipe que nous sommes sur l'affaire la plus importante que nous ayons jamais

eue. C'est à Pierre que je téléphonerai les ordres à l'avenir puisque vous êtes suspect. Et je vous en prie, Algy, il ne faut pas qu'on vous voie aller chez Pierre ou lui causer quelque part. Vous viendrez aux rendez-vous, séparément, chacun de vous. Je vais prévenir Pierre. Compris ?

— Parfaitement.

— Quand notre prochain rendez-vous aura lieu ? Je n'en n'ai aucune idée. Et je ne sais pas quand vous en serez avertis. Mais tout autre occupation doit être sacrifiée à l'affaire présente. Qu'on se le dise.

— C'est entendu.

— Si quelque chose m'arrivait, le commandement passerait à Pierre. Prévenez-le.

— O. K.

— Comme précaution supplémentaire : s'il me semble plus facile d'envoyer des ordres par télégramme, je signerai Hud, pas Drummond, ni Hugh. Juste Hud. Et si je téléphone, je dirai aussi Hud.

— Bien. Tout le monde sera averti. Qu'allez-vous faire maintenant ?

— Essayer de retrouver la piste de Charles Burton. Comment s'appelle sa maison dans le Sussex ?

— Birchington Towers. C'est un bâtiment assez conséquent, situé au sommet d'une colline et entouré d'arbres.

— Cela me paraît plein de promesses. Ce n'est pas loin de Pulborough, n'est-ce pas ?

— A deux kilomètres et demi, environ, sur la route d'Arundel.

— Qu'est-il advenu, Algy, de cette jeune fille dont vous disiez qu'il était amoureux : Molly Castledon ?

— Rien, autant que je puisse savoir. Mais elle ne donnera pas suite à ses déclarations, j'en suis convaincu. Et ce sera bien fait pour lui.

— Quel genre de personne est Molly ?

— Très jolie, charmante... Pourquoi ?

— Peut-on compter sur elle ?

— Pour quoi faire ?

— Croyez-vous qu'elle consentirait à ne pas rompre

tout de suite avec Burton, mais au contraire à se faire inviter par lui à Birchington Towers ?

— Mon vieux, n'est-ce pas risqué ?

— Le risque est l'essence même de notre métier, Algy. Mais si Molly voulait nous rendre ce service...

— Je vais tâter le terrain et lui téléphoner dès maintenant pour l'inviter à prendre l'apéritif avec moi. Mais il faudra que je lui donne une raison...

— Pourquoi pas ? Vous n'avez pas besoin de tout lui dire. Faites-lui comprendre seulement que Charles Burton n'est pas l'homme qu'il passe pour être et que nous voudrions bien le connaître davantage. Vous pourriez insinuer que c'est pour une affaire qui concerne le pays.

— Burton ne fera nulle confidence à Molly.

— Probablement. Mais si elle est intelligente, elle pourra s'apercevoir elle-même de tas de choses en vivant dans son entourage. Surtout si Burton lui a parlé mariage. Songez que la moindre information, Algy, peut nous être d'un précieux secours.

— Bon. Je vais tenter de lui parler.

— Ses parents n'y verront pas d'inconvénients, je suppose ?

— Seigneur Dieu ! Mon pauvre ami, la vieille Castledon en avalera son râtelier de rage !

— Il faut pourtant en sortir, fit Drummond en se levant. Savez-vous où se cache Burton en ce moment ?

— Non. Mais il se pourrait qu'Alice le sût.

— Vous avez le numéro de téléphone de la petite ?

— Oui.

— Alors, exécutez-vous, mon cher.

Drummond traversa la pièce et regarda avec précaution à travers les vitrages. Sur le trottoir opposé se trouvait un homme qui, visiblement, ne faisait rien. C'était un individu insignifiant, du même type que celui qui avait suivi Hugh dans Piccadilly, bien que son métier ne fût pas douteux.

Une fois de plus, Drummond fut frappé par l'extrême amateurisme du menu fretin employé par les

adversaires. Cet homme n'avait certainement dû arrêter personne de sa vie.

— Molly croit que Burton se trouve dans sa propriété du Sussex, dit Algy en revenant dans le salon. En tous les cas, elle est sûre qu'il s'y rendra pour le week-end.

— Bien. Je viens de jeter un coup d'œil sur votre suiveur, fils.

— Il est encore là. Voyons ce phénomène. Ah ! oui. Voulez-vous que je sorte pour lui barrer la figure ?

— Dieu, non ! Mais je vous prie de sortir avant moi car je tiens à savoir si c'est bien après vous qu'on en a et non après moi. Allez au cercle, mon vieux, et... remuez-vous.

— Et si nous avons besoin de vous atteindre, Hugh ?

— Dans les petites annonces privées du *Morning Post,* libellez-moi deux mots adressés à Hud et signés Pierre.

— Compris. A bientôt. Et je voudrais bien savoir quelle est la jolie fille avec qui je dois déjeuner au Ritz ce matin, ajouta Algy en fermant la porte derrière lui.

Un sourire fugitif erra sur les lèvres de Drummond quand, après avoir entendu claquer la porte cochère, Algy apparut sur la chaussée et se mit à déambuler lentement la rue. L'homme le suivit à distance respectueuse et Drummond poussa un soupir de soulagement. Son déguisement avait réussi. S'il continuait à se bien camoufler, il pourrait sans doute faire de la bonne besogne.

Il se versa de nouveau une rasade de bière et s'affala dans un fauteuil. Pour la première fois, depuis sa fuite mouvementée de Nice, il se sentait las de cette affaire. Jusqu'ici, il avait été principalement absorbé par l'instinct de conservation. Maintenant, il était inquiet de Standish et de Gasdon. Tous deux auraient dû être en Angleterre — ou tout au moins Gasdon — depuis quarante-huit heures. Alors ?

Alors, il fallait agir le plus rapidement possible et ne pas ménager ses efforts. Et, en premier lieu, une

autre conversation sérieuse avec Ginger Lawson s'imposait :

— Marsh ! cria-t-il. Voulez-vous sonner le ministère de la Guerre et demander le commandant Lawson ?

Quelques secondes après, le fidèle serviteur annonçait :

— Vous avez la communication, monsieur.

— Allo ! Ginger, c'est vous ? Encore Drummond. Il faut que je vous parle.

— Bien, mon vieux. Je vous attends.

— Non, répondit Drummond en riant. C'est moi qui vous attends ! Vous viendrez au cercle, en prenant garde de ne pas être filé. Au moment du déjeuner, entrez au cercle comme d'habitude par le square Saint-James. Mais sortez-en aussitôt par Pall Mall et sautez dans un taxi qui vous amènera jusqu'au n° 10 de Heppel Street.

— Où perche cette rue-là ?

— Derrière le Musée Britannique. Je vous aurai fait préparer un casse-croûte.

— Bon, répondit la voix résignée de Lawson.

— Et si le besoin s'en fait sentir, n'oubliez pas que je m'appelle Johnson et que je suis plombier de mon métier.

— Qu'Allah vous protège ! Bravo, vieux frère ! Comptez sur moi à une heure.

— Marsh, je m'en vais, dit alors Drummond après avoir remis son déguisement et pris sa boîte d'outils. Veillez bien sur M. Longworth. Non, n'ouvrez pas la porte... je suis plombier, voyons !

Il se glissa dehors et sur le seuil de l'immeuble commença à bourrer une pipe singulièrement agressive, tout en jetant à droite et à gauche des coups d'œil scrutateurs. Mais il n'y avait rien de suspect. Alors, d'une démarche lasse, il prit le chemin de son domicile car il espérait pouvoir entrer pour y chercher son revolver et quelque argent.

Mais en arrivant à quelques mètres de chez lui, il

vit que la précaution élémentaire n'avait pas été négligée. Un individu, essayant de se dissimuler du mieux possible, ne quittait pas des yeux sa maison.

Drummond, cependant, monta les marches qui conduisaient à la porte et sonna.

— Je suis bien chez Mme Rowbotham ? demanda-t-il à Denny qui ouvrait.

— Non, répondit celui-ci, vous faites erreur.

Et il ajouta après un moment d'hésitation :

— Mon Dieu ! monsieur, je ne vous aurais jamais reconnu !

— Tais-toi donc ! souffla Drummond.

Et tout haut :

— Tiens, on m'a pourtant donné cette adresse comme étant celle de Mme Rowbotham.

Plus bas :

— Apporte-moi mon revolver ce soir au 10 Heppel Street... Surveille le trottoir d'en face.

Drummond fit semblant de consulter un carnet crasseux.

— J'y suis ! s'écria-t-il. Je me suis trompé.

Et tout bas :

— Apporte-moi aussi de l'argent, vingt livres.

Le domestique montra ostensiblement du doigt un point quelconque sur la voie :

— Prenez à gauche, dit-il, par la rue de la Demi-Lune... Compris, monsieur, murmura-t-il pour terminer.

— Merci, compagnon.

A la dernière marche, Hugh s'arrêta sous le prétexte de rallumer sa pipe, mais en réalité pour mieux dévisager l'homme qui guettait. C'était un spécimen de brute, cette fois-ci, un spécialiste des coups durs, eût-on dit. Celui-ci ne fit pas la moindre attention au plombier et continua sa faction comme si rien n'était.

Arrivé dans Piccadilly, Drummond sauta dans un autobus et bientôt parvint rue Heppel.

La rue Heppel faisait partie d'un quartier peu avenant : c'était une artère de sombres maisons s'apparentant à d'autres mornes rues de sombres mai-

sons. Aucune circulation ne filtrait à travers ces boyaux stagnants. L'arrivée d'un taxi était un événement. La voiture du laitier et, éventuellement, l'éventaire d'un colporteur composaient à peu près le seul trafic.

Le n° 10 ne différait du n° 11 ou du n° 12 qu'en ceci : il était loué par Mme Penny.

Mme Penny avait été au service des Drummond pendant de nombreuses années. Pourquoi, cette brave femme, lorsqu'elle avait décidé de prendre sa retraite, avait-elle élu domicile dans un endroit aussi rébarbatif ? C'était un mystère que depuis longtemps ses amis avaient renoncé à éclaircir. Mais cette décision avait été fort précieuse pour Hugh Drummond.

Il eût été impossible, dans tout Londres, de découvrir une meilleure cachette. Or, Mme Penny adorait Hugh avec cette passion touchante et fidèle que dispensent souvent les vieux serviteurs aux enfants qu'ils ont élevés. La torture même ne l'aurait pas fait parler si elle avait pensé, qu'en parlant, elle pût causer préjudice à son Hugh. Et bien qu'elle manifestât une certaine désapprobation pour quelques-unes de « ses fantaisies », comme elle disait, c'était avec un clignement d'œil qu'elle démentait ces paroles décisives !

Une pièce de la maison avait été mise en permanence à la disposition de Drummond, et bien qu'il ne s'en servît pas quelquefois durant une année entière, il était sûr de la trouver toujours en parfait état quand il en avait besoin.

Autant que l'on pût savoir, il n'y avait jamais eu de M. Penny. Et appeler « madame » sa vieille bonne, était un titre que Drummond prétendait lui conférer par courtoisie. Cela donnait à la brave femme, d'après lui, un air de responsabilité. Bien qu'il ne se privât pas de la blaguer dans l'intimité, devant les voisins il se montrait pointilleux lorsqu'il s'agissait du regretté défunt. Une fois pourtant, il s'était coupé en situant son tombeau à Wenthworth et dix minutes après à Hampstead, mais dans le brouhaha et les

rires des invités rassemblés devant une tasse de thé, l'erreur était passée inaperçue.

— Ma bonne ! lui cria-t-il en entrant dans la maison, mets ton bonnet et ton châle et file au marché. Trouve-moi deux tranches de viande succulentes et juteuses et un bon morceau de fromage. Un monsieur va venir déjeuner à une heure.

— Cette barbe, mon Hugh ! est-ce que vous n'allez pas la raser !

— Pas tout de suite, Jane. Mais, bientôt, j'espère qu'elle n'aura été qu'un mauvais souvenir. N'oublie pas de faire un rata d'oignons et de pommes de terre frites. Et si, avec ça, tu peux m'avoir quelques branches de céleri, je t'embrasserai.

— Prendrez-vous de la bière, mon Hugh ?

— Combien de bouteilles reste-t-il ?

— J'en avais commandé une douzaine hier soir, mais je n'en trouve plus que quatre.

— Etrange, Jane. Très étrange. Comment ai-je pu en laisser autant, cela me dépasse. Commande une autre douzaine, ma chère.

— Quel est le monsieur que vous allez recevoir ? Est-ce que je le connais ?

— Non, Jane. Tu ne l'as jamais vu. C'est le commandant Lawson.

— Allez-vous recommencer quelques-unes de vos extravagances ?

— C'est bien dans mon intention, ma petite Jane.

— Soyez prudent, mon chéri. Souvenez-vous des mauvais rhumes que vous attrapiez quand vous étiez enfant. Tâchez de ne pas avoir les pieds humides.

— Je t'emprunterai tes snow-boots, dit Drummond en éclatant de rire. Allez ! ouste. Et n'oublie pas le céleri.

Il la suivit un instant des yeux tandis qu'elle trottinait dans la rue, puis, prenant le journal, il s'assit pour le parcourir. Les nouvelles étaient encore plus ternes que de coutume et Hugh était sur le point de jeter le quotidien de côté quand un petit entrefilet retint son attention :

Mystérieux milionnaire.

« M. Serge Ménalin, à qui il a été souvent fait allusion en tant que mystérieux millionnaire, est arrivé à Londres, accompagné de sa ravissante femme. Ils ont pris un appartement au Ritz-Carlton où ils ont l'intention de rester deux ou trois semaines. Ils viennent de séjourner dans le Midi de la France. »

Drummond relut le paragraphe. Ainsi, Ménalin venait d'entrer en scène, en personne ? Et accompagné de sa femme ? Cela signifiait-il que l'affaire arrivait à son point culminant ?

Il alluma une cigarette, et tout en se promenant de long en large dans la pièce, se demandait quelle lueur allait le guider au milieu de ces épaisses ténèbres.

Peu après, il entendit rentrer Mme Penny et bientôt la délicieuse odeur d'oignons frits se répandit par toute la demeure. Mais même cela n'adoucissait pas la perspective d'une lutte acharnée, entamée contre des adversaires obscurs.

Un taxi, qui s'arrêtait devant la porte, l'attira vers la fenêtre. Ginger Lawson arrivait. Il sortit à sa rencontre dans le vestibule :

— Bien à l'heure, Ginger, complimenta Drummond. Une seconde, je veux être sûr que vous n'avez pas été suivi.

Pendant quelques minutes, il s'embusqua derrière les rideaux et plongea dans la rue. N'apercevant aucun signe louche, il revint vers son camarade.

— J'ai suivi en tous points vos instructions, commença Lawson. Mais à qui, diable ! viendrait jamais l'idée de me suivre ?

— N'on-ils pas suivi le chef ?

— Ah ! les damnés ! cria sauvagement Lawson. Si seulement je pouvais en saisir un !

— A en croire les journaux, il coulera de l'eau sous le pont avant ça... Quand ont eu lieu les funérailles ?

— Il y a trois jours.

Mme Penny fit irruption dans la pièce avec les tranches de viande.

— Jane, cria Drummond, voici le commandant Lawson. Mon vieux, c'est Jane, la perle des perles. Mets cela sur la table, ma chatte, ainsi qu'une demi-douzaine de bouteilles de bière. Je t'appellerai quand nous serons prêts pour le fromage.

— J'ai trouvé du céleri, mon Hugh.

— Parfait. Maintenant, Ginger, parlons de choses sérieuses, ajouta-t-il quand la vieille femme eût quitté la pièce. Le jeune Cranmer vous a naturellement rapporté ce qui s'était passé dans la villa. Avez-vous pu tirer quelque chose de l'engin en question ?

— Je l'ai envoyé à un expert de la Préfecture, répondit Lawson. Le plus qu'il en puisse dire est qu'il ne sait lui attribuer le moindre rôle. Mais il ajoute que si l'on y introduisait un ressort, il pourrait être bandé de la même manière qu'un ressort de montre. De plus, si on y ajoutait un certain mécanisme tel qu'on en trouve dans les sonnettes d'alarme, un déclenchement pourrait se produire à un moment donné, naturellement.

— Etrange, murmura Hugh, que cette boîte de conserves et les paroles mystérieuses de Jimmy.

— Vous êtes-vous mis en tête qu'il s'agissait là d'une machine infernale ? demanda Lawson.

— Il m'est impossible de croire autre chose.

— Mais pourquoi se donner le mal de rechercher une boîte de marque spéciale ? N'importe quelle vieille boîte pourrait faire l'affaire.

— Si, Ginger, il y a pour cela une bonne raison : la dimension. Si ces bombes sont fabriquées en grande quantité et probablement en différents points du pays, il faut aux adversaires des stocks de boîtes de cette dimension-là et non pas d'une autre approximative.

— Mais voyons, mon vieux... commença Lawson incrédule.

Drummond leva la main :

— Je ne sais pas si Ronald a mis dans son rapport

la remarque que le pauvre vieux Jimmy a faite à Mme Palain et qui m'est restée en mémoire. Il a dit qu'on se trouvait en face d'un complot qui dépassait l'imagination de Jules Verne. Et Jimmy n'était pas un alarmiste.

— C'est vrai, reconnut Lawson.

— Vous avez vu que Ménalin vient d'arriver à Londres en compagnie de sa femme ?

— Oui, j'ai vu cela.

Et Lawson, repoussant son assiette, devint tout à coup songeur.

— Au fait, dit-il soudainement, quel est donc ce Gasdon de qui vous m'avez parlé incidemment ?

— Un Anglais que nous avons rencontré à Nice peu après que Ronald a fait son rapport. Une valeur, Ginger. Il nous faisait entrevoir, lorsque nous discutions, la possibilité d'un envahissement de l'Angleterre par une puissance qui aurait tout intérêt à nous annihiler.

Et comme Lawson s'exclamait.

— Je n'y connais rien en politique, s'empressa d'ajouter Drummond, et je ne suis pas un imaginatif. Mais ça ne m'étonnerait nullement qu'il y ait quelque chose de grave dans l'air. Et l'ennui, comme je le faisais remarquer à Algy, c'est que nous ne savons pas sur quel pied danser.

— Nous n'avons certainement pas assez de raisons pour faire agir la police.

— Ce serait fatal, Ginger, absolument fatal... Il faut que cette affaire soit menée avec d'infinies précautions et, pour ainsi dire, officieusement. Il ne faut, pour rien au monde, éveiller les soupçons des adversaires. Tout ce que j'espère est qu'ils se figurent que je suis toujours en France. Mais je ne jurerais de rien, naturellement...

— Alors, mon vieux, qu'attendez-vous de moi ?

— Soyez mon trait d'union avec les officiels. S'il m'arrive quoi que ce soit, agissez immédiatement. Je vous tiendrai au courant de mon activité. Si Ronald ou Gasdon vous téléphone, dites-leur où nous en

sommes mais assurez-vous que vous parlez à qui de droit... Vous connaissez la voix de Ronald, mais vous ne connaissez pas celle de Gasdon et je crois nos ennemis très capables de lui substituer quelqu'un d'autre. Enfin, Ginger, ne perdez pas de vue que vous êtes visé vous-même.

Mme Penny apparut à la porte :

— Etes-vous prêt pour le fromage, mon Hugh ?

— Nous le sommes, ma chère, et la viande était délicieuse.

— Prendrez-vous un verre de vin rouge avec votre fromage ? demanda la vieille femme en rougissant de plaisir.

— Jane chère, dit Drummond, j'aurais horreur de choquer ton goût, mais je n'en veux pas.

— Vous aimiez pourtant bien le vin quand vous étiez petit.

— Voilà, Ginger, voilà la femme qui a guidé mes pas chancelants sur la voie de la boisson. Arrière, tentatrice et apporte-nous le céleri !

Lawson regarda sa montre :

— Il faut que je m'en aille, mon vieux. J'ai saisi la situation et je ferai ce que vous m'avez dit. En attendant, à votre santé !

Il se leva et vida son verre :

— Je ne prendrai pas de fromage, je suis déjà en retard et il y a une trotte jusqu'au ministère. Au revoir, madame Penny, et tous mes remerciements pour votre exquis repas. A bientôt, Hugh !

— C'est un brave type, Jane, tu sais, dit Drummond après que la porte eût claqué derrière Lawson. Et maintenant, ma belle, je vais monter à l'étage au-dessus faire une petite sieste. J'ai l'impression que, la semaine prochaine, mes nuits seront quelque peu écourtées.

— Quand me quittez-vous, chéri ?

— Demain, Jane. Denny m'apportera ce soir deux ou trois bagatelles. Offre-lui un peu de vin rouge, il ne sera pas sans l'apprécier.

Et, tout en montant l'escalier, Drummond se disait en lui-même :

« Je voudrais bien savoir si Algy s'est tiré d'affaire. »

Cette question devait avoir sa réponse le lendemain matin car, à l'instant même où Drummond s'inquiétait de son ami, celui-ci faisait passer dans les petites annonces du *Morning Post* une note ainsi libellée :

« *Hud.* Filly accepte de remettre les mûres à plus tard. Sera là dès l'ouverture. »

Il n'était pas difficile d'interpréter le message. Cela signifiait qu'évidemment Molly Castledon se décidait à jouer la partie et que Burton se rendrait à Birchington-Tower pour le week-end.

CHAPITRE IX

BIRCHINGTON-TOWER

— Arrêtez-vous de ronfler, Georges, et écoutez-moi.

Sir Georges Castledon se redressa sur sa chaise avec un effort.

— Je ronflais donc, ma chérie ?

— L'aurais-je dit si cela n'était pas ? Quoi d'étonnant, avec ce deuxième verre de porto que vous avez pris après le repas...

Résigné, sir Georges observait l'épouse de son cœur qui étalait ses amples formes dans un fauteuil en face de lui. La pièce était chaude ; il aspirait à la paix. Mais un coup d'œil sur le visage de sa femme effaça cet espoir. Un orage domestique grondait dans l'air.

— Savez-vous que Molly joue au golf avec ce jeune homme ?

— Quel jeune homme, ma chère ? demanda-t-il faiblement.

Lady Castledon regarda durement son époux à travers son face-à-main, et sir Georges ne fut plus du tout rassuré. C'était compréhensible, puisqu'il circulait dans Londres cette histoire qu'un jour, Mme la baronne étant entrée par mégarde dans l'enclos d'un taureau, elle s'y retrouva seule quelques instants après, le taureau ayant cédé la place, de terreur.

— Ne faites pas l'âne pour avoir du foin, Georges. Vous me fatiguez. Qu'est-ce que vous vous proposez de faire à ce sujet ?

— A quel sujet, ma chère ?

Le digne baron se grattait la tête :

— Ne répétez donc pas tout le temps mes paroles, Georges. Même si vous êtes complètement étourdi par l'alcool vous pouvez sûrement comprendre que Molly est en train de jouer au golf avec cet imbécile d'Algy — est-ce bien son nom ? — et qu'ils ont laissé tout seul M. Burton.

— Vraiment ? Alors, je crois que je ferais bien d'aller causer avec lui.

Il se leva à demi de sa chaise.

— Restez assis, Georges. Vous imaginez-vous une seule seconde qu'il a le moindre désir de tendre l'oreille à vos sottes élucubrations ? Il faut que vous alliez lui parler.

— Mais Jane, c'est exactement ce que je viens de vous dire ! Et vous m'avez presque sauté à la gorge.

— Ce n'est pas à Burton qu'il faut que vous alliez parler. Mais à cet imbécile à monocle !

— Que voulez-vous que je lui dise ? Il n'y a pas de mal à ce que ces jeunes gens jouent au golfe ensemble, si cela leur plaît.

— Georges, vous êtes bon à tuer. Qui vous a dit qu'il y avait du mal à cela ? Mais cet après-midi était tout indiqué pour que M. Burton demandât Molly en mariage. Si vous aviez seulement eu le bon sens d'un bibou, vous auriez emmené Longworth faire une longue promenade.

— Mon Dieu ! s'exclama sir Georges avec un petit frisson.

— C'eût été excellent pour votre foie, reprit la dame, et ce garçon-là nous aurait débarrassé le plancher. Enfin, puisque c'est trop tard, n'en parlons plus. Mais après le thé, il faudra y penser. Les invités n'arrivant pas avant six heures, vous aurez amplement le temps de jouer avec notre homme une longue partie de billard. C'est compris ?

— Oui, ma chérie, mais supposez que Molly se joigne à nous ?

— Je fais mon affaire de Molly.

Mme Castledon se leva :

— Soyez tranquille, elle ne mettra pas le pied dans la salle de billard.

Elle partit, et sir Georges poussa un soupir — chose qu'il faisait fréquemment — surtout depuis cette maudite soirée où Jane n'avait plus qu'une idée en tête : marier sa fille avec Burton. L'ennui était que Burton ne lui était pas sympathique, il ne l'aimait pas, sans toutefois savoir les raisons de cette antipathie.

Naturellement que si Molly désirait épouser ce Burton, il ne l'en empêcherait pas, mais il ne voulait qu'aucune pression fût exercée sur elle.

Il se leva et se dirigea vers la porte-fenêtre. Devant lui s'étalaient les vallées verdoyantes baignées par un doux soleil, et il s'apprêtait à sortir dans la prairie quand deux hommes apparurent soudain qui contournaient la maison et causaient avec animation. Ils étaient si absorbés dans leur discussion qu'ils ne s'aperçurent de la présence de sir Georges que lorsqu'ils furent à deux pas de lui. Et dès qu'ils le virent, leur conversation cessa brusquement.

— Bonjour, dit sir Georges avec affabilité.

— Bonjour, répondit l'un d'eux avec un fort accent étranger.

— Belle vue ! continua laconiquement sir Georges tout en se demandant qui ils étaient, car ni l'un ni l'autre ne portait de chapeau et ils donnaient l'impression d'être sortis faire un tour de promenade.

« Sans doute, pensa sir Georges, sont-ce deux invités en avance sur les autres. Eh bien ! si tous leur ressemblent, cela nous promet un charmant week-end. »

Car l'homme qui avait répondu au salut de sir Georges poussa un grognement sourd et, prenant son camarade par le bras, faisait demi-tour.

Sir Georges leva les sourcils, alluma une cigarette et sortit. L'air était vivifiant. Il traversa une pelouse, prit une allée qu'il trouva sur sa droite et aboutit à une sorte de chalet éloigné d'une centaine de mètres L'allée était bordée des deux côtés par des buissons de rhododendrons qui, songea sir Georges, devaient être magnifiques en été. Mais à cette époque de l'année ils paraissaient tristes, tout comme ce chalet abandonné, eût-on dit, et dont les fenêtres, masquées de persiennes, faisaient penser à des yeux clos. Il essaya d'ouvrir la porte. Elle résista, mais en se penchant légèrement il entrevit, par le trou de la serrure, des piles de fauteuils-transatlantiques. Il s'étonna qu'un homme de la fortune de Burton et qui entretenait plusieurs jardiniers pût permettre, dans sa propriété, une si évidente négligence.

En tournant autour de la maison, il fut surpris de la trouver si importante. Elle se composait, pour le moins, de deux douzaines de pièces. Mais comme il murmurait entre ses dents : « Si on me l'offrait, je n'en voudrais pour un empire !... » il vit s'avancer le propriétaire au-devant de lui.

— J'inspecte votre bien, Burton, dit-il comme l'autre s'approchait. Vore propriété est immense...

— Trop grande parfois, sir Georges, et parfois pas assez. Je donne souvent des réunions et je mets mes hôtes dans ce chalet quand je n'ai plus de place dans l'autre demeure.

— Je viens de rencontrer deux de vos invités, il y a quelques instants, sont-ce des étrangers ?

Charles Burton se mit à rire :

— Ce ne sont pas des invités, répondit-il, mais deux de mes secrétaires. J'ai tant de ramifications dans

mes affaires qu'il faut que j'aie un bureau étranger en même temps qu'un bureau anglais.

— Vraiment ? Et cela me fait penser — quelque extraordinaire que cela puisse paraître — que je veux bien être pendu si je sais de quelles affaires vous vous occupez !

Les deux secrétaires ayant repris leur promenade, étaient maintenant visibles sur la pelouse, et pendant quelques secondes un sourire erra sur les lèvres de Burton.

— Combien de gens m'ont posé la même question que vous, sir Georges ! Et je vous assure, pourtant, qu'il n'y a là aucun mystère. Je suis le représentant financier d'un gros groupe d'industriels, groupe qui a des ramifications dans le monde entier. Il n'y a pratiquement rien que nous ne vendions, depuis la matière première jusqu'à l'article terminé, depuis l'armement jusqu'à la machine agricole. Et c'est parce que nos tentacules sont aussi étendus que nous possédons des informations qu'aucune autre firme ne possède. Or, pour gagner de l'argent, vous le savez, sir Georges, il faut être bien informé.

— C'est tout à fait juste, approuva sir Georges, et je voudrais bien que mon damné agent de change me donne plus souvent des renseignements exacts, lui !

De nouveau, un sourire se dessina sur les lèvres de Burton.

— Il faudra que je vous donne quelques tuyaux, fit-il. Et j'espère que, dans un avenir plus ou moins éloigné, ce ne me sera plus un plaisir de le faire, mais un droit.

— Comment ? Que voulez-vous dire ?

Le baron fixa son interlocuteur :

— J'ai parlé avec lady Castledon, dit Burton. Et je suis assez satisfait de dire qu'elle a eu la bonté d'approuver mes suggestions et d'encourager mes projets. Ils concernent votre charmante jeune fille. Je sais bien, qu'avec les usages modernes, je dois sembler démodé, car à l'heure actuelle on consulte les parents en dernier lieu. Mais je n'approuve pas ces manières

et j'aimerais savoir si vous ne voyez pas d'empêchement à ce que je demande à Molly de devenir ma femme.

— Seigneur ! cria le baron. Voilà qui est inattendu, mon cher Burton ! Vous êtes très aimable de vous être adressé à Jane et à moi d'abord. Mais ma petite Molly est très jeune, vous savez. Elle vient seulement de faire son entrée dans le monde... Pourtant, si sa mère approuve et que Molly soit contente, je suis tout prêt à acquiescer votre désir.

— Merci, sir Georges, je suis très sensible à l'honneur que vous me faites.

— Du tout ! Du tout !... Mais il faut que j'aille causer de cela avec Jane.

Charles Burton regarda la silhouette de sir Georges s'éloigner, d'un œil indéchiffrable. Maintenant que le Rubicon était franchi, maintenant qu'il s'était mis dans l'obligation de demander Molly en mariage, il s'interrogeait pour savoir s'il n'avait pas commis une folie. Quel besoin avait-il au monde de s'attacher une épouse ? N'y avait-il pas tant d'autres femmes... Que Molly elle-même refusât, il n'y songeait même point. Les femmes ne refusent pas Charles Burton. Et il était bien d'en avoir terminé avec les parents. Tout le monde se trouvait ainsi heureux et satisfait. Il ne doutait pas non plus que la mère, avec sa figure de cheval, serait une alliée précieuse au cas où la fille n'accepterait pas d'emblée.

L'apparition d'une voiture qui remontait l'allée lui fit froncer le front. Algy Longworth et Molly revenaient du golf. Or, Burton n'avait pas convié cet idiot à un week-end pour enlever Molly aux *links*. En réalité, il avait ressenti de l'amertume quand il s'était aperçu que les deux jeunes gens s'étaient éclipsés après le déjeuner. Charles Burton avait horreur que l'on contrecarre ses projets Toutefois, en s'avançant vers la voiture, sa figure exprimait le béat contentement de voir que ses hôtes s'étaient distraits.

— Ne me quittez pas, Algy, murmura la jeune fille.

Restez près de moi, l'homme a l'air de vouloir nous entreprendre.

— Avez-vous fait une bonne partie ? demanda aimablement Charles Burton en s'approchant.

— Excellente, mon cher hôte, répondit Algy. Et si j'avais coulé mon sixième coup sur le dernier green, j'aurais battu Molly. Ç'a été chaud !

— Voulez-vous faire un tour de jardin avec moi ? fit Burton en s'adressant à la jeune fille. Ou bien vous sentez-vous trop fatiguée ?

Elle hésita un moment, puis elle se décida à tendre son club à Algy. Elle avait *promis* d'en passer par là. Le plus tôt serait le mieux.

Algy fit demi-tour du côté de la maison, comme les deux autres s'éloignaient et, pour la première fois, il ressentit comme un certain malaise ; quelque chose d'indéfinissable l'oppressait. Naturellement, si Molly avait accepté cette invite, c'est que cela était nécessaire. Mais Algy redoutait tout du sale individu dont lui avait parlé Drummond. En fait, si un autre que Drummond avait suggéré ce développement, il n'y aurait certes pas donné suite. Toute cette histoire l'ennuyait.

Algy pénétra dans le hall et s'aperçut, trop tard, qu'il était largement occupé par lady Castledon.

— Et où est Molly, monsieur Longworth ? demanda-t-elle dès qu'elle l'eut aperçu.

— Elle marche au pas, parmi les anémones, avec notre hôte, lady Castledon, répondit-il ingénument. C'est une bonne distraction. Quel est votre dernier poison favori ?

Il baguenauda vers une table et se servit un whisky-soda.

— Que diriez-vous d'une goutte de cet alcool ? Cela vous clarifierait le cerveau et empêcherait votre nez de tourner au bleu.

— Je ne bois pas à cette heure de la journée, jeune homme.

— Pas possible ! Je ne l'aurais pas cru. Pour m'ex-

primer plus franchement, vous avez la tête à boire, si vous saisissez ce que je veux dire.

Il revint près du feu, son verre à la main :

– Une belle gosse, votre fille, continua-t-il. Un beau brin de fille ! Je lui ai touché deux mots de ces vieilles cloches du mariage, cet après-midi. Mais comme je lui ai fait manquer un drive, je n'ai pas cru devoir poursuivre le sujet.

Du fauteuil, s'éleva le barrissement d'un éléphant femelle atteinte d'asthme.

— Ai-je bien compris ? dit la dame enfin. Vous avez fait une proposition à Molly ?

— Oui, si mes souvenirs sont exacts. Ce devait être à elle, parce que l'autre femme que j'ai rencontrée sur mon chemin avait une figure comme une tomate et des muscles comme un sac de noix. Elle était en train d'assommer son caddy quand je l'ai aperçue sur les links.

— Voulez-vous avoir la bonté de cesser de parler un instant et de m'écouter ? Tenez-vous pour dit une bonne fois que : ni sir Georges ni moi ne donnerons jamais notre consentement à ce que Molly épouse un... spécimen de votre espèce. Je crois que vous avez une certaine fortune. Mais, du peu que j'ai entendu dire de votre vie, vous représentez un type de jeune homme moderne dont ma fille n'aura que faire. Pourquoi agitez-vous votre doigt ainsi ?

— J'essayais de battre la mesure en suivant le rythme de vos paroles. Alors, je suis éliminé d'office ? Vous avez bien raison ! Pourtant, il y a un petit point sur lequel j'aimerais me mettre d'accord avec vous. Existons-nous vraiment ou bien sommes-nous seulement une fiction due à une mauvaise digestion ? Si vous étudiez attentivement l'œuvre d'Einstein et de P.-G. Wodehouse, vous serez obligé de convenir que l'on arrive à douter du cerveau. Etes-vous réellement vous-même ou bien seulement une douce apparition éthérée, gravitant autour du noyau central ?

Lady Castledon bondit sur ses pieds aussi rapidement que le lui permettait sa masse volumineuse.

— Si vous étiez mon fils, monsieur Longworth, et un peu plus jeune, vous apprendriez vite si je suis une apparition qui tourne autour d'un électron. Ne perdez pas de vue ce que je vous ai dit au sujet de Molly. Ah ! vous voilà, monsieur Burton. Il paraît que vous avez fait faire à ma petite fille un tour de jardin ?

Charles Burton et Molly venaient d'entrer par la porte principale, et Algy jeta tout aussitôt un regard sur l'homme. Mais il ne put rien deviner de ce qui s'était passé car l'autre gardait, comme de coutume, un masque impassible.

— Oui, nous sommes allés faire une petite promenade, dit Burton.

— Les bégonias sont-ils en fleur ? demanda allégrement Algy comme Molly le rejoignait près du feu.

— Sortez-vous de là, Algy, dit-elle, vous prenez toute la place, chameau !

— Molly ! cria lady Castledon suffoquée. En voilà une façon de parler !

— C'est de sa faute, mère. Pourquoi les hommes se croient-ils le droit imprescriptible d'accaparer le feu ? C'est tout de même renversant. Algy, mon cher, il me faut de l'alcool. Qu'y a-t-il sur ce plateau ?

Charles Burton était remonté et Algy regardait la jeune fille en souriant.

— Avez-vous quelque chose à confesser à votre maman, mon trésor ?

— Taisez-vous et donnez-moi à boire. Qu'est-ce qu'il y a dans cette bouteille ?

— Du slow gin.

— Ça colle ! J'en veux plein.

— Molly, ma chérie, dois-je comprendre que...

— Oui, mère chérie, oui... Merci, Algy.

— Oh ! ma chère, je suis si content. Et votre père sera ravi.

— Mais, bonté du ciel ! je n'ai pas accepté le parti si c'est cela que vous voulez insinuer... sans le refuser toutefois. Pourquoi me taquinez-vous, Algy ?

— Simplement, mon amour, parce que je suis cer-

tain que ce ne sera qu'une question de temps, pour que vous fassiez de lui l'homme le plus heureux de la terre.

Tout en parlant, il tournait le dos à lady Castledon et regardait Molly le sourcil froncé.

— J'aurai à vous parler plus tard, Molly, dit aigrement sa mère. Quand ce jeune homme impossible ne sera pas là.

Elle quitta le hall et Algy fit un geste d'adieu.

— Je suis désolée, ma chère, d'avoir attaché le grelot, dit-il. Mais rappelez-vous ceci : il faut que toute cette mise en scène ait une apparence de vérité, que votre mère se figure que vous prenez la chose au sérieux pour qu'elle puisse jouer son rôle convenablement. Si le brave Burton arrivait à soupçonner que c'est une pièce montée, nous serions dans le lac.

— Très bien, Algy, je m'en souviendrai. Mais je voudrais bien qu'il n'aille pas jusqu'à m'embrasser.

— Je ne pense pas que ce soit nécessaire. Si j'étais vous, je lui dirais, avec toute votre candeur de jeune fille, que vous lui ferez savoir quand vous serez décidée.

— Ce que je ne puis comprendre, fit Molly pensivement, c'est pourquoi — s'il est véritablement ce que vous dites — il désire tant m'épouser.

— Ma chère, j'ai vu des jeunes filles qui avaient des silhouettes plus mal que la vôtre. Ce que je n'arrive pas à comprendre, moi, c'est la raison pour laquelle il m'a prié de venir passer ce week-end.

— Je ne saisis pas davantage. Versez-moi un peu de slow gin, vous serez un amour.

— Dites-moi, Molly, demanda Algy, revenant le verre à la main. Entre nous, est-ce que vous aimez votre mère ?

— Oh ! on arrive à s'y faire. Pourquoi ?

— Parce que moi, je ne l'aime pas. Je la trouve odieuse.

— Je le sais. Il y a des tas de gens qui pensent comme vous.

— J'ai cru qu'elle allait me sauter à la gorge pen-

dant que vous marivaudiez avec Charles au bord de la pelouse. Je lui ai dit que je vous avais fait des propositions de mariage sur les links.

— Alors, vous avez dû provoquer une éruption volcanique ! Mais pourquoi lui avoir dit une chose pareille, si tant est que vous lui ayez dite ?

— Bien que chaque mouvement de mon driver était propre à lui révéler ma passion, nous ne nous entendions pas si bien. Elle m'a tout aussitôt traité de Bugworth. Je lui ai renvoyé la balle.

La jeune fille se mit à rire :

— Vous êtes un bouffon professionnel, Algy. Mais, dites-moi, pendant que nous sommes tranquilles, qu'est-ce qui se prépare ? J'ai fait ce que le capitaine Drummond m'a ordonné en ce qui concerne M. Burton. Mais maintenant ?

— Ma chère, Drummond pense que c'est à vous de préparer quelque chose. Il prétend, qu'en ouvrant l'œil, vous ne serez pas sans découvrir des détails, peut-être fort importants. Et je n'ai jamais vu Drummond aussi sérieux que depuis qu'il est sur cette affaire. Hé ! voici du nouvel arrivage !

Du dehors, parvenait un bruit de roues dans l'allée. En même temps, Charles Burton dévala l'escalier. Il atteignit la porte cochère au moment où elle s'ouvrait :

— Vous êtes le bienvenu, mon cher ami. J'espère que vous n'avez pas eu de difficulté à trouver votre chemin.

Il rentra avec un monsieur qui portait une pelisse d'astrakan :

— Laissez-moi vous présenter à miss Castledon, continua-t-il. Monsieur Longworth, M. Ménalin.

Le nouveau venu s'inclina sans prononcer une parole et se laissa retirer sa pelisse par le valet de pied qui avait surgi dans le hall. Puis, se tournant vers Burton :

— Il serait bien que nous ayons une petite conversation d'affaires le plus tôt possible, dit-il.

— Tout de suite, si vous le voulez. Passons dans mon bureau

Ménalin s'inclina derechef devant Molly Castledon, puis traversa le vestibule, accompagné de Burton. Les deux hommes disparurent. La jeune fille, regardant alors Algy, demanda :

— Qui est-ce ?

— Si j'en crois Hugh, répondit gravement Algy, c'est le personnage qui est à la tête de toute l'affaire. Je donnerais cher pour être témoin de ce qui se passe dans le bureau en ce moment.

Molly regarda curieusement son camarade :

— Vous êtes un drôle de mélange, Algy, dit-elle. Fort, silencieux, sérieux et bouffon tout à la fois.

— Dieu ! dit-il en riant, ne me faites pas plus sombre que je ne suis !

Après une pause, Molly reprit :

— Parlez-moi de Drummond. Ça m'a l'air d'être un bon type.

— C'est un as ! repartit simplement Algy. Si vous le connaissiez mieux, vous en radoteriez !

— Comment est-il ?

— C'est un grand et fort gaillard, très laid mais extraordinairement puissant. Lui, moi et quelques autres travaillons ensemble à certains moments. Mais c'est toujours lui qui donne les ordres.

— Qu'est-ce qui lui rend Burton suspect ?

— Je ne puis vous en dire plus que je ne vous ai dit, ma chère, parce que je n'y suis pas autorisé. Mais vous pouvez m'en croire, Charles est un vaurien.

— Je déteste cet homme. Il se croit tellement. Mais je n'aurais jamais soupçonné qu'il pût être un criminel.

— Ni personne, jusqu'à ces jours derniers. C'est pourquoi il est si dangereux.

— Et vous n'avez pas idée de ce qu'il essaie de faire ? Du but qu'il poursuit ?

— Pas la moindre, chérie. Hugh non plus. C'est ce que nous nous efforçons de savoir.

— Lui a-t-on dit que le capitaine Drummond est revenu en Angleterre ?

— Seigneur Dieu, non ! Je ne le pense pas, tout au moins. Et il ne faut pas qu'il le sache. Qu'y a-t-il, Molly ?

Elle lui avait soudain saisi le bras :

— A la fenêtre qui est près de la porte d'entrée, Algy, il y avait un homme, le nez collé à la vitre.

Algy se leva, traversa le hall, puis, ouvrant la porte, essaya de percer les ténèbres. Il ne vit personne et après quelques minutes revint s'asseoir près du feu.

— C'était probablement un jardinier, fit-il, rassurant. Ou un de ces drôles d'oiseaux que l'on croise un peu partout dans cette maison.

— Je me demande qui ils sont.

— Demandez-moi autre chose, mon petit. Puisqu'ils n'ont pas déjeuné avec nous, je suppose que ce sont des serviteurs quelconques.

Molly Castledon se leva :

— Cette mission ne me plaît pas, dit-elle. L'endroit est confortable, mais il y a quelque chose qui me donne le frisson.

— Vous n'allez pas abandonner le petit Algy, n'est-ce pas ?

— Mais si, mon chou. Je vais aller prendre un bain.

Il la suivit du regard tandis qu'elle montait l'escalier, puis, avec un léger froncement de sourcils, il se servit un autre whisky et soda. Pour la première fois de sa vie, il n'était pas d'accord avec Hugh Drummond. Le rôle qu'on avait prié Molly de jouer ne lui disait rien qui vaille. Il est certain qu'Hugh avait ses raisons pour cela, et jusqu'ici Molly ne courait pas de risques. Pourtant, il n'était pas rassuré.

Il alluma une cigarette et il laissa errer ses pensées sur un autre sujet de préoccupation pour lui. Pourquoi Charles Burton l'avait-il invité ici ? Cette invitation l'avait surpris au lendemain du jour où il avait reçu la visite de Drummond, et s'il n'était pas arrivé à persuader Molly — en dépit d'elle-même à accepter, la veille — il aurait, certes, refusé. Et maintenant qu'il était dans cette maison, sa surprise se faisait encore plus grande.

Il s'était attendu à rencontrer ici beaucoup de monde, comme précédemment, mais autant qu'il pouvait en juger, à part ce Ménalin, les Castledon et lui étaient les seuls invités. Et, comme Burton n'était pas homme à agir sans raison, il se demandait ce que cette raison pouvait être. Que son hôte eût conçu une soudaine et violente amitié vis-à-vis de lui, il repoussait cette idée comme des plus improbable !

Un bruit de voix interrompit le train de ses pensées. Burton et Ménalin revenaient dans le hall. Et immédiatement la physionomie d'Algy prit une expression indifférente.

— Vous êtes tout seul, Longworth ! cria son hôte en entrant.

— Abandonné, cher hôte, par tout le monde : hommes, femmes et enfants, répondit piteusement Algy. Venez bavarder avec moi de tout et de rien.

— J'ai essayé d'entrer en communication avec votre camarade, le capitaine Drummond, continua Burton en se servant du soda. J'avais l'intention de lui demander de venir passer le week-end avec nous ici. Je lui ai envoyé un mot à son adresse que j'ai relevée dans l'Annuaire, mais je n'ai pas reçu de réponse.

— Vous ne pouviez pas en recevoir. Ce bon vieux est en France. Tout au moins il y était la dernière fois que j'ai reçu de ses nouvelles.

— Vraiment ? Quand est-il parti ?

— Il y a environ huit jours.

— J'aurais bien voulu communiquer avec lui. Vous n'avez pas son adresse sur vous, par hasard ?

— Ma foi, non. Je crains bien d'avoir déchiré sa lettre. Mais ça n'aurait servi presque à rien si je l'avais gardée. A ce que je crois, il ne faisait que passer ici et là.

— Est-ce qu'il vous disait quand il pensait être de retour ?

— Non. Mais, vous savez, écrire n'est pas son fort. Il me disait simplement qu'il regretterait de ne pouvoir chasser mercredi dernier.

— Je vois. Eh bien ! je vous serais très obligé,

Longworth, de le prier de me téléphoner quand il sera de retour.

— Certainement. Je le lui ferai savoir dès qu'il sera revenu. Comment va la Botte Dorée ? Je ne vous y ai pas vu dernièrement.

— J'y étais avant-hier soir. Vous la fréquentez pas mal, il me semble ?

— Oui. J'ai repéré là d'excellentes danseuses. Et c'est une bénédiction.

Il finit de boire son breuvage :

— Ah ! Eh bien, je vais aller me tremper dans l'eau chaude, acheva-t-il.

Il monta lentement l'escalier et Burton regarda Ménalin en souriant :

— Nous sommes définitivement fixés, remarqua-t-il quand Algy eut disparu. Ces deux-là sont grands amis et voilà la véritable raison pour laquelle j'ai demandé à cet imbécile de venir ici. Lui, mieux que personne, doit être au courant des allées et venues de Drummond. D'où nous pouvons en déduire que ce dernier est encore en France. Le problème est celui-ci : que sait-il ou que devine-t-il au juste ?

— Exactement, dit Ménalin en allumant une cigarette. La manœuvre que vous avez faite pour entrer en contact avec Drummond ne paraît pas avoir brillamment réussi. Cependant, ce que nous voulons savoir est ce que sait Drummond, principalement. Et pour le moment, je ne pense pas qu'il y ait lieu de s'inquiéter outre mesure. Il ne doit savoir que ce que Mme Palain lui aura dit.

— Ce qui peut être plus que nous le croyons.

— Cela m'étonnerait, répondit Ménalin, car vous n'avez observé aucune réaction importante depuis la lettre que Standish a mis à la poste de Cannes ?

— Non. Et où se trouve-t-il ce Standish, maintenant ?

— On l'a attrapé à Evian comme je vous l'ai signalé et on l'a ramené à Cannes. Après l'interrogatoire de la police, je suis intervenu, et il est sous les verrous. Pas d'inquiétude à avoir à son sujet.

— Je préférerais de beaucoup le savoir mort, murmura Burton.

— Possible. Mais tous nous ne possédons pas vos moyens de donner une mort... naturelle, mon cher Burton. Et le meurtre excite toujours la police.

— Vous avez arrêté Gasdon à Paris ?

— Il a été attaqué comme il passait la Porte d'Italie au volant de la voiture de Drummond. Il est encore à l'hôpital, soigné pour une blessure assez profonde que lui a faite un couteau bien tranchant.

— Donc, Drummond reste seul.

— Comme vous le dites. Seul Drummond reste. Et cela, Burton constitue un état de choses qu'il va falloir rectifier le plus tôt possible. Cet homme est dangereux. Drummond, mon ami, peut nous attirer de graves ennuis.

— Dès que j'aurai pu mettre la main sur lui, je vous affirme qu'il ne nous gênera plus jamais !

— Ah ! mais... quand est-ce que cela sera ? Il n'a aucune raison de vous soupçonner, n'est-ce pas ?

— Aucune absolument. Personne n'en a, d'ailleurs, plus que lui. Cela m'a ennuyé d'avoir à donner mon nom à bord, mais je ne pouvais l'éviter.

— Et que devient la boîte de nuit que vous avez installée ?

— La Botte Dorée est un écran qui cache ma véritable activité, Ménalin, comme le sont les réceptions que je donne, comme l'est ce domaine campagnard, et le sera mon mariage avec la jeune fille que je viens de vous présenter.

— Je saisis votre idée. Dorina m'a dit que votre cabaret était de beaucoup supérieur à ceux que l'on fréquente généralement.

— Je crois qu'elle s'y distrait. C'est assez bizarre que ce soit là que j'aie vu Drummond pour la dernière fois.

Ménalin dévisagea son vis-à-vis :

— Que dites-vous ? Drummond était à la Botte Dorée la dernière fois que vous y avez emmené Dorina ?

— Oui. Pourquoi cette question ?

— L'a-t-il vue ?

— Bien sûr. Pourquoi pas ?

— Parce qu'elle était avec moi au bar du Negresco quand je l'ai vu, lui.

— Pourquoi, diable, Dorina a-t-elle éprouvé le besoin d'aller au bar Negresco si Drummond y était ?

— Tout simplement parce qu'elle ne connaissait pas l'homme. On ne le lui avait pas présenté, à la Botte Dorée, je suppose. Ce n'était qu'un homme comme les autres, perdu dans la foule d'un cabaret. Vous n'avez jamais attiré son attention sur Drummond ?

— C'est vrai. Mais je ne savais moi-même rien ou presque sur lui à ce moment-là.

Burton commença à arpenter le hall de long en large.

— Peut-être ne l'a-t-il pas reconnue à Nice, dit-il enfin.

— Ne pas avoir reconnu Dorina ! Vous plaisantez ! Est-ce qu'elle peut passer inaperçue ? Il n'y avait aucune importance à ce que Mme Palain reconnaisse en Dorina la femme qui avait été chez Paquay, du moment qu'on l'avait vue avec moi seulement. Mais que Drummond l'ait aperçue avec *vous*, c'est cela qui est gênant.

— Est-ce que cette femme Palain était avec Drummond lorsque vous êtes entrés au bar ?

— Non.

— Alors, il est possible que Drummond ignore que Dorina se trouvait chez Paquay. Vous voyez où je veux en venir. Que Dorina soit un lien commun entre vous et moi, cela m'est égal ; mais qu'elle soit un lien entre Latimer et moi, c'est cela qui peut être terriblement dangereux.

Ménalin haussa les épaules :

— C'est une possibilité à envisager, dit-il sèchement.

Les deux hommes se regardèrent.

— Enfin, continua Ménalin, je vous répète qu'il faut, Burton, que vous attrapiez Drummond... vivant

ou mort. Et maintenant, je crois que je vais suivre l'exemple de ce jeune homme : je vais me tremper dans un bain.

— Laissez-moi vous montrer votre chambre, dit l'hôte en montant, le premier, l'escalier.

Et, de nouveau, contre la vitre de la porte d'entrée, apparut, pendant un court instant, le visage d'un homme.

CHAPITRE X

LA CHARADE D'ALGY

On ne peut dire que la soirée fut un succès. Une dizaine de personnes des environs avait été conviés à la réception, mais bien que le cuisinier en chef de Charles Burton fût renommé pour ses talents culinaires et les vins qu'il choississait, la conversation traîna en longueur. Par la faute de l'hôte.

Ce que lui avait avoué Ménalin l'avait ennuyé plus qu'il n'avait voulu l'admettre. La confiance qu'il avait en lui-même se trouvait quelque peu ébranlée. Il se sentait mal à l'aise, dans une atmosphère de doute.

Dans la chambre de Ménalin, il avait renoué la conversation sur la présence de Dorina au Negresco, et maintenant il songeait au soir où il avait hésité à emmener Dorina à la Botte Dorée. Mais Dorina avait insisté. Femme volontaire, il avait été obligé de céder à son caprice. Personne n'y pouvait rien si Drummond avait justement eu, ce soir-là, la fantaisie de faire un tour au cabaret.

Mais, au fait, la présence de Drummond ce soir-là, à la Botte Dorée, était-elle seulement due au hasard ? L'interview avec Talbot avait dû prendre place avant

sa venue au cabaret ; et dans ce cas, la présence de Drummond n'avait plus, comme motif, le hasard ? Talbot l'avait peut-être soupçonné, lui, Burton, dès ce moment-là ?

Il passa en revue les événements qui s'étaient écoulés depuis l'arrivée de Latimer à Paris jusqu'à sa mort à bord. Dès l'instant où il avait quitté la gare de Lyon, on ne l'avait pas lâché d'une semelle. Il avait demandé une communication téléphonique pour Londres, mais la conversation avait été si courte que Latimer n'avait certainement rien mentionné d'important. Et cette supposition s'était trouvée confirmée par le fait que rien de nouveau n'était survenu. Car, bien que sur les documents qu'avait possédés un moment Latimer, le nom de Burton n'était pas inscrit, en les examinant plus longuement, on aurait bien vite découvert les rapports qui existaient entre eux et ses occupations à lui, Burton. La police aurait été à ses trousses. Au lieu de cela, on ne l'avait pas inquiété...

Tout en remuant ces pensées dans sa tête, l'hôte de Birchington Towers, d'ordinaire si sobre, buvait plus que de raison. Après un certain temps, le champagne commença à faire son effet, mais un effet désastreux : Burton eut le vin triste. Il se tourmenta inutilement, surtout au sujet de Drummond. Il fallait qu'il disparût en mettant le pied sur le sol d'Angleterre. Si, par bonheur, il avait été retenu par la police française, Ménalin se chargerait bien de l'avoir là-bas.

Une phrase de la conversation de ses invités attira son attention. On parlait du meurtre du colonel Talbot.

— C'est un scandale ! criait un général en retraite. Je connaissais Henry Talbot depuis que nous étions tous deux jeunes officiers. Il était membre de mon cercle. Qu'on puisse assassiner quelqu'un comme cela, en plein jour et au milieu d'Hyde Park, est inconcevable. On peut s'attendre à cela de gangsters américains, mais à Londres...

Pendant à peine une seconde, le regard de Burton

croisa celui de Ménalin. Ce meurtre avait été du bon travail, bien préparé. Même si les propos tenus n'avaient pas été arrosés par son excellent champagne, personne, Burton le savait, ne pourrait le croire mêlé au drame. L'ordre de cet assassinat était passé par trop de canaux pour qu'on pût jamais remonter jusqu'à lui.

Talbot était trop habile et Latimer avait pu lui mettre la puce à l'oreille. Sa disparition s'était imposée.

— Je vous demande bien pardon...

Burton s'était rendu compte que son futur beau-père lui adressait la parole :

— Que pensez-vous de l'état actuel des choses, Burton ? demandait-il. Vous êtes un de ces piliers financiers internationaux. Allons-nous de nouveau à la guerre ?

— Mon ami Ménalin est sans doute mieux informé que moi sur ce sujet, sir Georges, murmura Burton.

Avec un certain effort, le digne baron se tourna vers Ménalin en grognant :

— Naturellement... Naturellement... Eh bien, monsieur, quel est votre avis ?

— C'est un beau débat que vous ouvrez là, répondit l'interpellé. Tout dépend du chef.

— Du chef ! s'exclama sir Georges. Je ne saisis pas très bien !

— Je veux dire du foie, mon cher monsieur, oui, du foie. Avez-vous jamais réalisé le danger qu'il y aurait à avoir un dictateur qui souffrirait d'un excès de bile ?

— Oh ! s'exclama sir Georges, quelle bonne plaisanterie ! Il faudra que je la réserve à mon cercle à la première occasion.

— Les membres en seront édifiés, reprit Ménalin avec un sourire. Sérieusement, est-ce qu'il ne vous est jamais arrivé de penser que les facteurs ordinaires qui régissent les relations internationales sont aujourd'hui complètement morts ? La guerre qu'on préparait lentement autrefois éclate, maintenant, en

un instant. D'où le danger d'un mauvais coup à un moment « tendu ». Et la plupart des moments sont tendus de nos jours.

— C'est horrible, dit Algy en frissonnant. Vous me donnez la chair de poule et l'envie d'aller me jeter dans un puits abandonné.

— Il serait difficile de trouver une place vous convenant mieux, monsieur Longworth, remarqua lady Castledon d'un ton acide.

— Mère, cria Molly, vous oubliez les étoiles qu'il a à sa croix de guerre. Ne faites pas cette tête-là, Algy. Je sais que vous avez deux étoiles. Comment les avez-vous gagnées ?

— En sauvant le rhum du Quartier Général, chérie. Mais, plaisanterie à part, croyez-vous véritablement que nous allons nous échauffer de nouveau et avoir tout à recommencer ?

— Je n'ai rien d'un prophète, monsieur Longworth, répondit Ménalin. Tout ce que je puis dire, c'est que, quand toute la force d'une nation est concentrée sur une seule tête, la situation est dangereuse. Et vous devez admettre que votre pays ne fait rien pour rendre la situation mondiale plus facile. Bien que vous ayez été poussés par des raisons puissantes, sans doute, vous avez fait d'une vieille amie — je veux parler de l'Italie — une de vos plus amères ennemies, sans obtenir pour cela le plus petit résultat.

— Nous avons agi au nom de la justice, remarqua un pasteur qui était présent. Que faites-vous du résultat moral ?

Ménalin eut un sourire :

— La justice ! Quel grand mot, monsieur ! Examinons cette guerre d'Ethiopie, si vous le voulez. Au début, cette campagne était tout à fait impopulaire en Italie à l'exception de quelques têtes brûlées qui rêvaient de se battre. Dès que la Société des Nations a eu appliqué les sanctions, cette guerre s'est transformée en croisade, non pas contre les Abyssins, mais contre ce que les Italiens considéraient, eux, comme une injustice à leur égard. Comme résultat de cette

intervention, toutes les voix dissidentes se sont tues, l'Italie s'est unie dans un idéal commun. Et les infortunés Ethiopiens ont dû se débrouiller tout seuls.

— Drôle de façon de considérer la chose, murmura sir Georges.

— Mon cher monsieur, c'est une façon rationnelle. Il est vrai que je connais l'Italie peut-être mieux que vous autres ici. Tous ceux qui connaissaient bien cette nation ne pouvaient s'attendre à autre chose d'elle. Pour sauver les apparences, l'Italie n'a eu qu'à prétendre que c'était l'Angleterre qui avait le vilain rôle dans la pièce. Mais en réalité, vous avez sauvé les Italiens en ruinant deux ou trois de vos centres les plus importants de pêche, et en causant la fermeture de quelques-unes de vos mines du pays de Galles. En fait, je ne crois pas que cette victoire de l'Italie vous ait coûté moins de six ou sept millions.

— Voulez-vous suggérer que nous aurions dû rester neutres et ne rien faire ? demanda le pasteur.

— Je crains bien, monsieur, repartit Ménalin, d'être un esprit pratique. Jusqu'à temps que le monde devienne utopie, le jugement s'établit d'après les résultats qu'on acquiert. Et les résultats, pour le moment, ne sont guère favorables par ici... Mais, voulez-vous m'excuser, Burton ?

Un valet de pied présentait à Ménalin un télégramme sur un plateau.

— Voilà ce que c'est que d'être un homme d'affaires, murmura-t-il à la dame assise à sa droite. C'est là le revers de la médaille.

Tandis qu'il parcourait le message, deux paires d'yeux étaient braqués sur lui. La première appartenait à son hôte, la seconde à l'invité qui portait monocle. Et Algy eut l'impression que, durant l'espace d'une seconde, le visage de Ménalin refléta un certain malaise. Cependant, comme il se tournait vers sa compagne en fourrant le télégramme dans sa poche, son expression était redevenue impassible comme elle l'était habituellement.

Pour Algy, la réception prit soudain la forme d'un

rêve. Ses deux voisines, bavardant de futilités, il ressentit une curieuse sensation de détachement. Là autour de la table de Burton, était assis un groupe de gens qui, à part la différence de leurs vêtements, aurait tout aussi bien pu être assis cinquante ans plus tôt. Pour ceux d'antan, l'Angleterre était l'Angleterre, un Etat aussi immuable que le soleil lui-même. Que quoi que ce soit de sérieux pût arriver à leur pays, ils n'auraient jamais pu le supposer un seul instant. D'autres nations pouvaient se déchirer, connaître des révolutions, arborer des chemises de couleurs différentes, toutes, mais pas l'Angleterre. La chose leur aurait paru ridicule.

Et lui-même, Algy, depuis qu'il était au monde, avait adopté leur point de vue. Mais il avait aussi compris le mouvement d'hostilité qui avait accueilli les remarques de Ménalin. Car, quelles que soient les critiques qu'ils auraient pu concevoir sur la politique de leur pays, les gens d'ici n'admettaient pas qu'un étranger se targuât de la juger avec une telle désinvolture. Tous s'étaient alliés contre un ennemi commun.

Algy jeta un coup d'œil vers Ménalin maintenant en conversation avec la femme du général. Etait-il possible que, derrière ce masque impassible, un complot extraordinaire eût été engendré qui détruirait les fondations mêmes de leur existence à eux, Anglais ? Cela paraissait fantastique et, cependant, Drummond n'était pas homme à se tromper dans ses jugements.

— De l'entremets, monsieur ?

Algy redressa la tête. Un valet lui présentait un plat, un valet qui le regardait droit dans les yeux, puis fit un imperceptible clignement de paupière.

— Vous avez fait tomber votre serviette, monsieur, murmura-t-il en continuant sa besogne de serviteur.

C'était une prophétie, non un fait accompli. Mais une seconde après cette serviette était par terre, recouvrant une petite boulette de papier ; deux secondes après la serviette était de nouveau sur les genoux d'Algy et la boulette de papier avait disparu.

Les leçons de Drummond portaient ses fruits : elles

avaient fait d'Algy un bon élève. Tandis qu'il développait sous la table le petit bout de papier, plus que jamais sa physionomie reflétait l'indifférence. Personne n'avait rien remarqué, la conversation continuait, générale.

En jetant un coup d'œil rapide sur le mot, il eut comme un frisson. L'écriture lui était familière :

« Mentionnez l'île de Varda. Voyez les réaction de B. et de M. Hud. »

Ces simples lignes, concises et nettes. Mais alors qu'il glissait le mot dans sa poche, Algy pensait que l'ordre reçu n'était pas des plus facile à exécuter. D'abord, parce qu'il n'avait jamais entendu parler de cette espèce d'île auparavant, ensuite parce que, parler de cela au milieu d'une conversation roulant sur une partie de chasse venant d'avoir lieu le mardi précédent, pourrait faire croire qu'il était à moitié fou. Mais il fallait obéir. C'est pourquoi Algy, sortant de sa torpeur apparente, se mit à imiter le hennissement du cheval, exploit dans lequel il réussissait fort bien et qui lui avait valu une certaine réputation.

En cette occasion, sa performance eut un effet immédiat. Un silence de mort plana dans la pièce et tous les regards se tournèrent vers lui :

— Molly, mon ange, ricana-t-il. Je l'ai.

— Qu'est-ce que vous avez, cher imbécile ?

— Le dernier vers de la charade. Vous savez, celle que nous essayions de deviner avant le dîner. Pas une charade pour vous, lady Castledon, elle est trop convenable. Et dire que celui qui la réussit le mieux reçoit une guinée ! Cela vous explique mon précédent silence. Ma cervelle a travaillé.

Il eut un sourire épanoui à l'égard de toute la compagnie :

Il y avait une jeune fille appelé Madda,
Qui avait caché son corset dans le grenier.
Quand on lui demanda pourquoi,
Elle répondit qu'elle craignait la pluie.

— Et, maintenant, écoutez bien : voilà mon effort cérébral :

Je m'en vais, dit-elle retourner dans l'île de Varda.

— Qu'est-ce que vous en dites ? fit-il anxieux. Il existe bien une île de ce nom-là, n'est-ce pas ?

— Auriez-vous trop bu, monsieur Longworth ? remarqua à haute voix lady Castledon.

— Naturellement. Je bois toujours trop. Mais je n'ai pas encore atteint la ligne Plimsoll, vous savez, celle qui départage les narines. Eh bien messieurs et mesdames, qu'est-ce que vous pensez de ma charade ?

Il promena son regard à la ronde :

— Pas bon ! Pas de guinée en perspective ! Tum-tum-ti-ti-tum-tum. Moi qui croyais ça si bien, si spirituel, éclectique, net. Votre opinion, cher hôte ?

— Je ne vous connaissais pas une telle culture, monsieur Longworth, dit Burton suavement. Je suis à peu près certain que c'est vous qui obtiendrez le prix.

— Vous voyez, Molly chérie, remarqua complaisamment Algy, vous pourrez miser toutes les fois sur le petit Algy.

— Dans quel journal se trouve ce concours ? demanda Burton.

— Dans une revue que vous ne serez jamais susceptible de compulser, Charles, intervint Molly calmement. C'est un de ces journaux de mode, mon pauvre ami, qui donne des patrons pour des dessous dont une jeune fille bien élevée ne doit — d'après l'usage — jamais parler en public. Personnellement, Algy, je trouve que votre dernier vers est une simple horreur !

— Faites-en ce que vous voudrez, ma chère enfant, dit Algy indifféremment. Il est peut-être possible de trouver une rime meilleure, mais je crois que la base, l'idée est bonne. Vous ne croyez pas ?

Il posa cette question à l'une de ses voisines qui le regardait derrière un face-à-main, d'un air interrogateur.

— N'auriez-vous pas un petit « grain » ? lui demanda-t-elle.

— De temps à autre, si ; surtout quand j'aboie

comme un chien. Je tiens, pour cela, de ma grand'-mère qui faisait de même, seulement elle allait jusqu'à mordre la jambe des gens, jusqu'au jour où il fallut qu'on l'enfermât.

— Il est dommage qu'on ne puisse en faire autant pour vous, remarqua la dame aigrement.

Ce fut avec un soupir de soulagement qu'Algy, ayant de nouveau fait du regard le tour de la table, eut l'impression que les invités le prenaient pour un simple d'esprit. Mais pour Burton et Ménalin, s'était-il montré par *trop* idiot ?

La réaction, chez eux, avait été tout autre. Bien qu'elle n'eût duré que l'espace d'un éclair, Algy n'avait pas été sans remarquer que sa « sortie » avait porté. Ménalin s'était un instant raidi et Burton avait eu un imperceptible tressaillement. Les ordres de Drummond avait été accomplis, mais les deux hommes étaient-ils dupes ?

Autre chose : où se trouvait Drummond ? Probablement quelque part dans le voisinage pour qu'il lui eût été possible de faire porter ce message par le valet. Et le valet, qui était-il ?

Algy lui jeta un coup d'œil : il n'avait jamais vu l'homme auparavant. Mais il était dans la combine, cela ne pouvait faire aucun doute. Et ce devait être par son intermédiaire que la réponse devrait parvenir à Drummond. Ce qui serait peut-être difficile, à moins que ce domestique fût préposé à son service à lui, Algy.

Un bruit de chaises qu'on repoussait le fit sortir de ses pensées. Il en profita pour échanger un regard avec Molly. Quelle fille épatante ! Comme elle avait bien joué son rôle ! Et avec quel calme avait-elle parlé de ce journal de modes !

La porte se referma et les hommes furent livrés à eux-mêmes.

Algy ne fut pas surpris de voir alors Ménalin s'approcher et s'asseoir auprès de lui :

— Est-ce que vous vous entraînez souvent à ces

concours de poésies, monsieur Longworth ? demanda-t-il avec un sourire.

— Oui, répondit Algy. Il faut bien faire travailler la matière grise.

Il eut conscience que son interlocuteur le surveillait d'un œil de lynx. Mais, dans son rôle, Algy était imbattable. Personne au monde ne pouvait paraître plus bête que lui quand il le voulait.

— Vous avez raison, reprit Ménalin. Mais dites-moi, monsieur Longworth, pourquoi avoir choisi la lettre V, pour terminer votre rime ? Vous auriez pu vous servir des mots : Garda ou Sarda, ou Tarda qui auraient tout aussi bien fait l'affaire ?

— Ma parole, cria Algy, je n'ai pas pensé à ça !

Il regardait Ménalin, tout excité.

— Garda est beaucoup mieux. Beaucoup, beaucoup mieux. Vous êtes un génie. Le mot « Garda » rappelle « jarretière », et vous vous souvenez que, dans le deuxième vers, il est question de corset ?

— Oui, merci, répondit Ménalin.

— Alors, c'est celui-là et pas d'autre qu'il faut.

Et il demanda, un peu gêné :

— Ça ne vous fait rien que je vous chipe votre idée ?

— Rien du tout, assura Ménalin.

— Vous êtes un chic type, répondit Algy avec sincérité, je vais sûrement gagner le prix. Dites-moi, est-ce que vous connaissez l'histoire de la femme et des jambons d'York ? C'est tout à fait amusant.

— Je n'en doute pas, répliqua Ménalin, mais pour l'instant, figurez-vous que cela me suffit comme cela.

— Oh ! vraiment ! murmura Algy un peu confus, en suivant du regard Ménalin qui se levait pour aller s'asseoir auprès de Burton.

Ils échangèrent à peine quelques paroles à voix basse, puis Burton se leva :

— Allons-nous rejoindre ces dames ? questionna-t-il. Nous pourrions peut-être prendre le café et les liqueurs dans le hall ?

Tout le monde acquiesça, et comme Algy passait

le dernier devant le valet complice, celui-ci lui murmura :

— A dix heures et demie dans votre chambre.

La pendule marquait dix heures dix.

Algy, en pénétrant dans le hall, remarqua que Molly était confortablement assise un peu à l'écart. Il se dirigea vers elle et, intentionnellement, lui dit à haute voix :

— Vous savez, M. Ménalin a trouvé une rime bien meilleure pour notre charade.

Il sentait que Burton les regardait fixement.

— Oui, continua-t-il. Il a substitué le mot Garda à Varda. C'est beaucoup mieux, vous comprenez pourquoi ?... Je n'insiste pas.

— Grand imbécile ! repartit Molly en riant. Vous êtes fort pour les bons mots !

Ils se mêlèrent le plus naturellement du monde au reste des invités. On bavarda sans gêne, ni contrainte apparente.

Et tout à coup, Algy tirant son étui à cigarettes de sa poche, l'ouvrit et dit :

— Ah ! zut ! j'ai oublié de l'emplir. Il faut que je monte dans ma chambre.

Aussitôt, le général s'approcha de lui :

— Prenez une des miennes, dit-il en lui offrant son paquet.

— Merci mille fois, répondit Algy, je ne fume qu'une seule marque et pas celle-là.

Ce disant, il mit la main dans sa poche, tâtant les cigarettes dont il avait habilement délesté son étui. Puis, lentement, il monta l'escalier, tandis que Burton et Ménalin, plongés dans une conversation, ne s'apercevaient même pas de sa disparition.

Sur le seuil de sa chambre, Algy ne vit personne, mais dès qu'il y entra, le valet en question, occupé à étaler sur le lit le pyjama, lui fit un signe d'intelligence.

Algy referma la porte et demanda vivement :

— Qui êtes-vous ?

— Talbot. C'est mon père qu'ils ont tué. Je suis en

permission spéciale et me suis fait raser la moustache.

— Comment diable avez-vous réussi à pénétrer ici ?

— C'est Drummond qui a tout arrangé. C'est un type extraordinaire. Burton avait mis une annonce pour trouver un valet de chambre et Drummond a fait en sorte que je sois engagé.

— Où est-il en ce moment ?

— Je ne sais pas exactement, mais pas bien loin. Je l'ai aperçu ce soir. Mais écoutez-moi vite car il ne faut pas que votre absence se prolonge. D'abord, Drummond m'a dit de vous faire savoir que Standish s'était échappé.

Algy siffla entre ses dents :

— Je me demande si c'était cette nouvelle qu'on annonçait télégraphiquement à Ménalin, car il était visiblement contrarié.

— Maintenant, cette histoire de l'île de Varda. Je ne sais pas comment j'ai réussi à ne pas éclater de rire ; votre charade était épatante. Que dois-je rapporter à Drummond ?

— Les deux hommes ont une une réaction certaine, répondit Algy.

— C'est mon avis également.

— Où se trouve cette diable d'île ? Je n'en n'avais jamais entendu parler avant.

— Moi non plus, Drummond aussi ignore tout à ce sujet. Mais il désire que vous fassiez passer une annonce dans le *Morning Post* quant à la réaction des deux hommes.

— Je ne pourrai pas le faire avant l'édition de mardi. Mais c'est entendu.

— Troisièmement. Il faut que vous alliez à la Botte Dorée lundi soir pour voir Alice Blakton.

— Bien. Rien d'autre ? Quel nom avez-vous donné ici ?

— Simpson. Henry Simpson.

— C'est vous qui vous occupez de cette chambre ?

— Oui.

— Une nouvelle situation pour vous, Henry, ricana

Algy. Et j'aime mieux vous prévenir que je ne donne pas de gros pourboires, mon vieux !

Il mit hâtivement quelques cigarettes dans son étui et quitta sa chambre. Le couloir était calme et silencieux. Personne ne semblait avoir bougé du hall, et n'avoir remarqué son absence. Quelques minutes après, à son grand soulagement, les invités manifestèrent le désir de se retirer.

— Ne continuez pas à faire trop l'idiot, lui dit quelqu'un à voix basse. Charles n'a pas l'air d'apprécier vos plaisanteries.

C'était Molly qui, en passant près de lui, l'avertissait. Et Algy savait qu'elle avait raison. Il était inutile de courir des risques avec Burton et Ménalin, et le jeune homme n'avait nul désir de partager le sort de Talbot et de Latimer.

Il était à peu près certain que Burton n'oserait pas commettre un acte violent à son égard, ici, sur ses propres terres. Mais ce week-end ne durerait pas éternellement et les choses pourraient prendre alors une tournure différente.

Les derniers invités étaient partis et Burton les avait un peu accompagnés. Ménalin échangeait avec sir Georges quelques paroles peu amènes dans un coin du hall quand, d'un fauteuil placé auprès du feu, s'éleva une voix impérative :

— Monsieur Longworth, dit lady Castledon, venez ici, j'ai à vous parler. J'ai remarqué, qu'à chaque fois que vous vous adressiez à ma fille, vous jugiez bon de vous servir de termes tels que : « Chérie ! » ou « Mon ange ! », et cela, en public. Veuillez vous mettre en tête que cette façon de faire doit cesser une fois pour toutes.

— Cela lui brisera le cœur, dit Algy piteusement. Alors, est-ce juste ? Qu'a-t-elle fait pour mériter une telle punition, si cruelle ! Rien que je sache. Aussi j'implore sa mère de ne pas laisser croire à cette pauvre enfant qu'elle m'a déplu en quoi que ce soit. Si elle se suicide par le gaz, ce sera de votre faute.

Lady Castledon se leva majestueusement :

— Georges, remarqua-t-elle, je vais me coucher. Je vous laisse entre les mains ce cas de folie croissante.

— Certainement, ma chérie, certainement.

— Et souvenez-vous de ce que je vous ai dit, monsieur Longworth. Bonne nuit, monsieur Ménalin.

Ce dernier s'inclina, et au même instant Molly apparut, sortant de la salle de billard. Elle était rouge et ses yeux brillaient d'un éclat de colère, eut-on dit.

— Vous montez, mère ? dit-elle. Je vous accompagne. Bonne nuit, Algy.

— Faites un bon dodo, tête pelée. Et n'oubliez pas de bien vous laver derrière les oreilles.

— Comment m'avez-vous appelée ? demanda la jeune fille, s'arrêtant sur la première marche de l'escalier.

— Ordres maternels, mon coco. Elle ne veut pas que je vous appelle « chérie ».

Il était tout près d'elle et la regardait attentivement : quelque chose l'avait vivement contrariée.

— Si vous êtes bien sage, continua-t-il, Algy viendra quand même vous embrasser en vous bordant.

Et tandis qu'il parlait, un cri éloigné, quoique parfaitement clair et distinct, parvint aux oreilles de ceux qui se trouvaient encore dans le hall :

« Au secours ! »

CHAPITRE XI

LA SOMNAMBULE

Il y eut un instant de silence. Lady Castledon avait disparu et Molly, la main sur la rampe de l'escalier, regardait fixement Algy.

— Qu'est-ce que c'est que cela ? cria sir Georges. On dirait que quelqu'un a appelé.

— En effet, acquiesça Ménalin. Je me demande où se trouve notre hôte.

Pas un muscle de sa physionomie n'avait bougé. Il devait être habitué à entendre les gens appeler « au secours ».

— Nous reprendrons notre discussion demain, sir Georges, fit-il, allumant une cigarette.

— Oui. Mais ne devrions-nous pas faire quelque chose au sujet de ce cri ? demanda le baron quelque peu mal à l'aise.

— Je suis bien sûr que Burton... Ah ! le voici, justement. Qu'y a-t-il, Charles ? Nous venons d'entendre un cri.

— Ne vous inquiétez pas, répondit Charles Burton. Ce n'est rien de grave. Un des serviteurs vient de tomber d'une échelle, mais il n'a rien de cassé.

— Oh ! ça va, alors, cria sir Georges. Bonsoir, mon cher ami, bonne nuit. Je vais au lit.

Il monta avec sa fille, tandis qu'Algy, traversant le vestibule, allait se servir un autre whisky. Il était convaincu que Burton venait de mentir. Qui avait crié, et pourquoi ?

— Est-ce que vous jouez au golf, monsieur Ménalin ? demanda-t-il en s'asseyant devant le foyer.

— Ma foi non, répondit l'interpellé. Du moins, très mal.

— C'est dommage, car les links de Burton sont excellents. Nous aurions pu jouer demain si vous l'aviez voulu.

— J'ai bien peur de ne pas pouvoir, monsieur Longworth. Je suis trop occupé. Mais vous trouverez bien un autre partenaire.

— Sûr ! Molly remettra peut-être cela volontiers.

Les deux hommes le flanquaient de chaque côté et, malgré lui, Algy sentit son pouls battre un peu plus vite. Non qu'ils voulussent l'attaquer — cette idée était absurde, — mais, averti par Drummond, il eût préféré que ses compagnons ne l'encadrassent pas de si près.

— Longworth, dit Burton brutalement, Ménalin et moi sommes intrigués pour un détail. Il s'agit de votre charade. Qu'est-ce qui vous a fait penser à l'île de Varda ?

Algy le regarda droit dans les yeux :

— Ça rimait, mon cher. C'est tout. Mais maintenant nous ne servons pas de ce mot : nous employons Garda, grâce à M. Ménalin. Mais pourquoi ce détail vous intriguait-il ? Je veux dire : avez-vous quelque raison de vous méfier de cette île de Varda... où qu'elle se trouve ?

— Simplement ceci : très peu de gens connaissent son existence et c'est tout à fait par hasard, en effectuant une croisière, M. Ménalin et moi, que nous l'avons découverte. Nous avons été tout de suite frappés par les possibilités qu'elle offrait comme station balnéaire, c'est véritablement une seconde Madère. Et nous travaillons à son développement, en dehors d'autres affaires, naturellement. Ce qui m'amène à cette conclusion que vous comprendrez : moins il y aura de gens qui connaîtront son existence, mieux ce sera pour nous puisque son achat n'est qu'à l'état de projet. Je craignais que vous en ayez entendu parler, qu'il y ait eu des fuites, et que c'était comme cela que vous l'ayez connue.

— Dieu du ciel, non ! cria Algy. J'ignore totalement dans quel coin de l'Univers elle se niche. Restez en paix, puissants magnats de la finance. Votre secret est enfermé dans le tombeau qu'est mon cœur. Tout ce que je demande, c'est que vous me réserviez un bel appartement dans un de vos hôtels !

Il bâilla copieusement et posa son verre sur une table.

— Je suis bon pour le lit, dit-il. Et demain, mes chers amis, reposé par une nuit sans rêves, nous danserons une farandole autour de la pelouse avant le petit déjeuner.

Il monta l'escalier, se retourna quand il eut atteint le palier :

— Oh ! il faut que je vous avertisse que je chante dans mon bain.

Puis il disparut et les deux hommes se regardèrent :

— Je suppose, dit Ménalin pensivement, qu'il a véritablement un grain de folie. Mais pourquoi, je me le demande, avez-vous éprouvé le besoin d'inviter tous ces imbéciles ? Cela dépasse ma compréhension. La jeune fille est la seule qui soit équilibrée et j'ai l'impression que, ce soir, vous n'avez pas remporté auprès d'elle tout le succès que vous attendiez.

Burton rougit sous la moquerie déguisée, mais ne répondit rien.

— D'où venait donc ce cri ? continua Ménalin.

— C'est l'autre qui avait trouvé moyen de faire glisser son bâillon avant qu'on ait pu l'empêcher.

— Je vois. Dites-moi, ces nouvelles de Standish sont plutôt troublantes.

— Cela prouve que les hommes que vous employez en France sont au-dessous de leur tâche, dit Burton, rattrapant ainsi quelques points. Savez-vous comment il a pu s'échapper ?

— On ne donne pas de détails. Mais ne vous tourmentez pas. Il n'ira pas bien loin. Je suis bien plus ennuyé au sujet de Drummond. A propos, Burton, je n'ai pas eu le temps de vous communiquer la nouvelle que m'a appris Tosco juste avant le dîner.

— Oh ! j'ignorais qu'il était arrivé. Que vous a-t-il appris ?

— Cela concerne le meurtre de Mayer, à Territet, reprit Ménalin. Apparemment, Tosco a trouvé le moyen d'entrer en communication avec nos agents qui, comme vous le savez, ont été arrêtés. Et par eux, ils ont pu avoir la description des deux hommes qui se trouvaient dans la maison quand ils sont revenus. C'étaient deux Anglais dont l'un, remarquablement fort, était particulièrement laid. C'est lui qui a mis knock-out notre n° 10.

— Vous pensez qu'il s'agissait de Drummond ?

— Parfaitement. Nous savons que Standish remontait à Genève. Pourquoi Drummond n'aurait-il pas fait de même ? Et pourquoi n'aurait-il pas réussi à passer la frontière suisse, lui ?

Burton hocha la tête méditativement :

— Dans ce cas, nous n'avons nulle chance d'attraper Drummond en France. Il retournera en Angleterre par l'Allemagne et la Hollande.

— Assurément.

— De plus, il se sera emparé du modèle de roue de Mayer, vous savez, celui qui manque.

— Pour quelle raison ? demanda Burton. Et pourquoi aurait-il été dans la maison de Mayer ?

— Certainement, on ne comprend pas bien ; et je n'*affirme* pas que c'était Drummond le visiteur. Mais l'affaire est troublante. Pas tellement parce que Mayer est mort et que son modèle manque, mais surtout parce que cela nous prouve que certaines parties de notre organisation sont connues de gens qui ne sont pas des nôtres. Il y a du coulage quelque part, Burton. Méfions-nous de l'espionnage.

Il alluma une cigarette avant d'ajouter :

— Il va falloir que nous transportions... ailleurs celui qui est dans la cave, n'est-ce pas ?

— C'est nécessaire. Il lui vient des scrupules tout d'un coup. Et il sait trop de choses. Dieu ! combien je voudrais avoir mis la main sur Drummond comme sur celui-là !

Ménalin eut un rire bref :

— Montons-nous ? Nous avons beaucoup à discuter et j'aimerais me rendre compte du résultat de vos méthodes.

Ils traversèrent le vestibule dans la direction du bureau de Burton, et Algy qui s'était allongé par terre, l'oreille collée contre la balustrade du palier du premier étage, se releva en époussetant son pantalon. A l'exception d'une crampe certaine, il n'avait rien gagné d'autre, n'ayant pu percevoir que des mots par-ci par-là et qui n'étaient d'aucune utilité pour lui.

La maison était très silencieuse lorsqu'il regagna sa chambre. A part un faible ronflement, à l'extrémité du couloir, qui signifiait que sir Georges se reposait du labeur de sa journée, on n'entendait rien d'autre. Un rais de lumière, s'éteignant sous la porte contiguë à celle du dormeur, indiqua que son épouse allait l'imiter.

Un feu clair montait dans l'âtre quand Algy entra dans sa chambre. Il s'assit dans un large fauteuil et alluma une cigarette. Il avait espéré trouver un message de Talbot au sujet du cri qu'on avait poussé, mais il fut déçu. Et la pensée que Talbot lui-même eût pu pousser ce cri le frappa tout à coup, et l'alarma.

Il se leva, arpenta la pièce. Quelque chose se passait dans cette maison, mais quoi ? Et comment le savoir ? Ce n'était point la peur du danger qui l'empêchait d'agir mais le simple bon sens.

D'abord, en dehors des quelques pièces qu'il connaissait, il ignorait la topographie de la demeure, et il eût été imprudent d'errer ainsi à l'aveuglette. Découvrirait-il quoi que ce fût valant la peine de courir ce risque ? Il savait que, s'il était pris, il ne s'en tirerait pas en faisant le bouffon. On le considérerait immédiatement comme un espion et, en dehors de ce qu'on lui ferait subir personnellement, Drummond serait privé de son aide.

Il tira les rideaux, et regarda au dehors. La nuit

était fort sombre, seule une faible lumière brillait derrière un store, dans une aile de la propriété. Et cette lumière émanait d'une pièce située au même étage que la sienne. Si seulement il avait pu voir ce qui se passait là !

C'était impossible, et, de nouveau, Algy se mit à arpenter la pièce. Au bout de quelque temps, il se déshabilla mais il sentait qu'il ne pourrait pas dormir. Aussi, revêtant sa robe de chambre, il s'empara d'un livre et se laissa tomber dans son fauteuil près du foyer. Mais il ne pouvait fixer son attention sur sa lecture. Dans sa tête mille pensées tournaient et retournaient. Où se trouvait l'île de Varda ? Et qu'y faisait-on ? Car, inutile de dire qu'il ne croyait pas un seul mot des explications que Burton avait jugé bon de lui fournir. Et Drummond ? Errait-il en ce moment, dans les ténèbres, autour de la maison ?

Soudain, il posa son livre à côté de lui et écouta intensément. Il n'y avait pas d'erreur : une planche avait craqué dans le corridor. En un bond, Algy se rua sur le commutateur, le tourna. La chambre fut plongée dans l'obscurité. Alors, s'allongeant sur le lit, il attendit, crispé.

Un autre craquement : celui-ci, juste devant sa porte. Puis, la poignée tourna lentement. Les flammes dansaient mollement dans l'âtre, jetant des ombres sur les murs. La porte s'ouvrait lentement et Algy regardait, regardait... les muscles tendus. Ils se relâchèrent brusquement et le jeune homme émit un son rauque.

Molly Castledon, les yeux ouverts, fixés droit devant elle, et les mains légèrement allongées en avant, entra. Doucement, elle referma la porte. Puis, marchant dans la pièce calmement, avec une impression de sûreté, elle s'avança vers Algy. Celui-ci la surveillait avec quelque effroi. Il comprenait ce qui arrivait : Molly était somnambule. Et la seule prière qu'il adressait au ciel, dans le fond de son cœur, c'était que lady Castledon ne suivît pas sa fille. Les explications s'avèreraient difficiles.

Mais que devait-il faire ? Il se souvenait vaguement avoir entendu dire qu'il ne fallait jamais réveiller une somnambule, qu'il valait mieux lui prendre gentiment la main et la reconduire dans sa propre chambre. Seulement, Algy ignorait complètement quelle était la chambre de Molly. Une sueur froide lui coula dans le dos à la pensée qu'il aurait peut-être à ouvrir un nombre impressionnant de portes avant de découvrir la bonne. Et surtout que Molly, naturellement, n'ayant pas pris la précaution de revêtir un peignoir, n'avait sur elle qu'un pyjama.

Algy poussa un profond soupir. Il fallait que quelque chose fût fait immédiatement, surtout que Molly se préparait à se glisser dans le lit. Une pensée folle le saisit : celle de chanter le refrain de la romance : *Ne faites pas cela...* Mais il la rejeta sur-le-champ pour ce qu'elle valait, et son anxiété s'accrut.

— Est-ce que vous n'allez pas vous décider à parler, imbécile ? demanda la jeune fille.

— Quoi ?... Comment ? bégaya Algy. Mais je croyais que vous étiez atteinte de somnambulisme.

— Brave garçon, répondit Molly en s'asseyant sur le rebord du lit. C'était bien cela que je voulais que vous croyez. Etant enfant, j'ai été un peu somnambule et je craignais d'avoir oublié comment on procédait ! Est-ce que c'était vraiment ça ?

— Ange de femme, vous étiez tout simplement magnifique. Mais que diable est votre intention ?

— Donnez-moi une cigarette, ordonna-t-elle.

— Mais, Molly, protesta-t-il. Vous ne pouvez pas rester dans ma chambre. Si l'on vous découvrait ici...

— Qui voulez-vous qui vienne ? Mon père a bu trop de porto et ma mère a pris une pilule pour bien dormir.

— Que Dieu soit béni pour cela ! souffla Algy avec ferveur.

— Et si cela peut vous calmer, je n'ai pas l'intention de vous tenir longtemps compagnie. C'est vous qui viendrez dans ma chambre quand j'aurai fini de fumer cette cigarette.

— Poussez un peu plus loin vos explications, chérie, j'ai idée que je finirai par comprendre.

— Avez-vous remarqué que j'étais contrariée quand je suis sortie de la salle de billard.

— Cela n'a pas échappé à l'attention du petit Algy.

— Je ne sais pas si le M. Burton avait trop bu, mais le résultat ne m'a pas satisfait. Ses idées ne concordent pas avec les miennes. Et lorsque je vous ai promis, Algy, d'entrer dans le jeu, je ne savais point qu'il me faudrait le pousser si loin.

— J'en suis navré, ma chère, dit tranquillement Algy. Et je suis sûr qu'Hugh sera désolé aussi.

— Ne vous en faites pas pour moi. Je suis assez grande pour savoir me débrouiller. Mais, Algy, je veux prendre ma revanche. Il a voulu s'amuser un peu avec moi. Je vais m'amuser à mon tour, en jouant à la somnambule.

— J'ai bien peur que vous me trouviez borné, chère, mais je ne comprends pas...

Algy était comme ahuri.

— Venez ici.

Elle le prit par le bras et l'entraîna près de la fenêtre.

— Vous voyez la pièce qui est allumée. De ma chambre je puis bien mieux la voir que de la vôtre. Or, il se passe quelque chose là dedans. Et je m'en vais aller voir ce qui s'y passe !

— Et comment comptez-vous procéder ?

— Si je puis paraître somnambule ici, il n'y a pas de raison pour que je ne le paraisse pas là-bas.

Pendant quelques secondes, Algy regarda Molly, sans voix.

— Ma chère enfant, dit-il enfin, ne faites pas la sotte. Je vous défends de faire quoi que ce soit de la sorte. Allez-vous coucher immédiatement.

Elle fit sortir un petit nuage de fumée en souriant :

— Algy, mon ami, vous êtes très fort pour mettre sur pied des charades. Maintenant, écoutez-moi. Qu'est-ce que c'est que cette histoire de Varda ?

— Hugh m'a fait tenir un message par le valet de

chambre, qui, en passant, n'est autre que le fils du colonel Talbot. Et ce message me donnait l'ordre de surveiller les réactions de Burton et de Ménalin.

— Pauvre diable ! s'exclama-t-elle en riant doucement. Et c'est tout ce que votre cervelle vous a suggéré. N'importe. Parlons d'autre chose. Naturellement, vous n'avez pas cru l'explication que nous a donnée Burton au sujet du cri ?

— Non.

— Bien. Deux questions d'élucidées. Maintenant, en ce qui concerne mon petit travail de collaboration, en êtes-vous satisfait jusqu'ici ?

— Petit démon, ricana Algy. Vous croyez que vous allez m'avoir avec cet argument ?

— Assez, ordonna Molly. Considérons la dernière question. Vous savez que Charles ne m'a jamais été sympathique, mais depuis ce soir, il m'est carrément antipathique. Donc, je m'en vais faire ce que j'ai décidé.

— Mais Molly, ma chérie, il y a certainement plusieurs personnes en conversation dans cette pièce. Et c'est très dangereux...

— On ne me mangera pas.

— Il y a peu de chances pour que vous découvriez quelque chose d'intéressant. Et puis... dans ce costume...

— Quoi ? Je ne suis pas convenable ?

— Mais si, ma chère, dit-il faiblement. Vous êtes tout simplement adorable, mais...

Molly jeta sa cigarette dans le feu :

— Mon petit Algy, dit-elle d'un air calme, je ne changerai pas d'avis. Moi seule — et pas vous — puis me tirer convenablement de cette tentative, surtout qu'on vous soupçonne déjà un brin. Il se peut que je ne trouve rien de sensationnel : la porte peut être fermée à clef ; ou bien les gens discutent — qui sait ? — de graves questions théologiques ! Mais, je vais aller jeter un coup d'œil.

— Molly, vous ne devriez pas, insista Algy. Si

jamais il vous arrive quelque chose, je m'en tiendrai pour responsable.

— Il ne m'arrivera rien. Venez dans ma chambre, que nous prenions des dispositions nécessaires. Et dès que je l'aurai quittée, vous reviendrez ici.

— Non, j'attendrai chez vous.

— Ne faites pas le sot. Ce serait du beau si, quand Charles Burton me reconduira chez moi par la main, la première personne qu'il verrait serait vous. Allez, hop !

Côte à côte, ils longèrent le corridor jusqu'à ce qu'ils parvinssent au seuil de la chambre de Molly. Et ce fut alors qu'Algy se raidit : il venait d'entendre quelqu'un remuer dans les ténèbres. Sa main, sur le bras de Molly, se resserra, et la jeune fille se rapprocha de lui, cherchant à percer les ténèbres.

— Qu'est-ce que c'est ? murmura-t-elle.

— Il y a quelqu'un dans le couloir. Rentrez vite chez vous et enfermez-vous à clef. Je viendrai un peu plus tard...

Il s'aplatit contre le mur tandis qu'elle ouvrait sa porte. Et dans la faible lueur qui émanait du foyer, alors que le battant s'ouvrait, Algy vit, toute proche, la silhouette d'un homme. Il bondit sur lui.

La lutte ne dura que quelques secondes car, Molly ayant de nouveau ouvert sa porte, Algy étouffa une exclamation : son adversaire était Talbot.

— Qu'est-ce qui se passe ? demanda Algy en desserrant son étreinte. Pourquoi êtes-vous ici ?

Son ton, sans qu'il le veuille, était soupçonneux.

Talbot leva les sourcils et Algy plissa le front. Cette question, il le comprenait, pouvait tout aussi bien lui être appliquée ? Puis, il pensa que Molly ne connaissait pas l'officier.

— Ce valet déguisé n'est autre que le capitaine Talbot, lui dit-il.

« Voici miss Castledon.

Elle eut un petit rire amusé.

— Vous semblez bien embarrassés tous les deux,

dit-elle. Entrez chez moi, Nous pourrons causer plus facilement que dans ce couloir.

— Mademoiselle, expliqua Talbot quand la porte fut refermée, Drummond m'a prié de veiller sur vous. Il vous a aperçue quand Burton vous faisait faire un tour de parc, et moi... en passant à l'improviste devant la salle de billard, je... je vous y ai vue avec lui. Alors, j'ai cru bon...

— Je vous remercie beaucoup, dit Molly, car vous vous vous êtes rendu compte que le monsieur se serait volontiers montré entreprenant et vous vous êtes constitué mon garde du corps.

— Quelque chose comme ça, admit Talbot.

— Parfait. Eh bien ! Algy va vous dire maintenant ce que je viens d'élaborer.

Quand l'explication fut donnée :

— C'est tout simplement merveilleux, dit Talbot. Miss Cartledon, permettez-moi de vous féliciter pour une si brillante idée.

— Pas du tout, fit Algy maussade. Elle ne devrait pas courir ce risque.

— Pourtant, c'est ce qui va arriver, mon ami, répondit Molly.

— Je serai aux aguets, intervint Talbot.

Algy jeta un coup d'œil sur l'officier :

— Voilà qui me tranquillise, dit-il.

— Vous comprenez, reprit Talbot, un domestique a le droit d'errer dans les couloirs à n'importe quelle heure du jour ou de la nuit.

— Savez-vous combien ils sont dans cette pièce ? demanda Algy.

— Six, je crois. Quatre d'entre eux sont étrangers.

— Qu'est-ce qu'ils fabriquent ?

— Ils sont sensés discuter affaires. Mais quelles affaires. Je ne puis savoir car ces étrangers ont des domestiques spécialement attachés à leur service.

— Allons, capitaine Talbot, dit Molly, il est temps d'agir. Si nous restons à discuter la moitié de la nuit, leur conférence va se terminer avant que j'aie pu faire ce que je veux.

— Molly, encore une fois, n'allez pas là-bas.

— Zut ! fit la jeune fille en riant. Capitaine Talbot, vous m'escortez ?

— Je vais vous accompagner jusqu'à la porte, puis je me dissimulerai à quelques mètres, dans l'ombre. Vous n'aurez qu'à m'appeler si jamais vous sentez que les choses tournent mal.

— Et vous, Algy, qu'allez-vous faire ?

— Je vais regarder un peu par votre fenêtre pour voir si je peux vous apercevoir quand vous serez dans la pièce, et puis je rentrerai chez moi. Dieu vous bénisse. Bonne chance !

Quand la porte se fut refermée derrière Molly et Talbot, Algy se dirigea vers la fenêtre d'où l'on pouvait bien mieux découvrir, que de sa propre chambre, les mouvements de ceux qui se trouvaient dans la pièce éclairée. Surtout que, le vent s'étant levé, le rideau se souleva et Ménalin apparut, appuyé à la barre d'appui de la fenêtre. Algy se recroquevilla dans l'ombre bien qu'il sût que personne ne pouvait le voir, et la scène surgit devant lui, dans ses détails : Burton était assis à une extrémité de la table, flanqué de trois hommes de chaque côté de lui. Près de lui, il y avait une chaise vide, probablement celle que Ménalin avait quittée avant d'aller s'appuyer contre la fenêtre. Burton parlait, mais il était impossible d'entendre ce qu'il disait. De temps à autre, un des hommes consultait un papier ou prenait quelques notes tandis que Ménalin fumait tranquillement.

Tout à coup, Algy se raidit. Le moment était venu. Ménalin s'était retourné tout d'une pièce, les autres s'étaient levés d'un bond et regardaient, bouche bée, la personne qui surgissait. Molly apparut. Superbe ! Même à cette distance, Algy pouvait voir la jeune fille, les mains légèrement tendues en avant, et sa démarche calme, imperturbable.

Elle contourna une chaise, fit lentement le tour de la table. Et soudain Burton sembla sortir de sa stupeur. Levant une main d'un geste impératif pour

imposer le silence, il se dirigea vivement vers la jeune fille.

Pendant un instant le cœur d'Algy s'arrêta de battre. Qu'allait faire cet homme ? Avec un immense soulagement, Longworth vit que tout se passait normalement : Burton s'était laissé prendre à la somnambule comme lui-même tout à l'heure.

Doucement, il saisissait la main de Molly et l'accompagnait vers la porte. A son tour, Algy quitta vivement la fenêtre et s'en retourna rapidement chez lui, émerveillé du sang-froid qu'avait pu déployer une femme si jeune. Qu'elle ait ou non découvert quelque chose, cela n'enlèverait rien à son mérite.

Il en rêvait encore quand Talbot le secoua le lendemain matin aux environs de huit heures.

— Est-ce possible que j'ai dormi ? demanda Algy. Dieu ! avez-vous vu comme Molly avait joué son rôle ?

Talbot hocha la tête :

— Je n'ai fait que la suivre à distance, dit-il, afin d'être sûr que Burton ne l'ennuierait pas. Tout s'est bien passé.

— Ah ! s'exclama Algy avec un immense soupir de satisfaction. Quelle chance ! Dites, mon vieux, est-ce que ça ne vous ferait rien de me faire couler un bain. J'ai hâte, maintenant, de descendre.

Talbot eut un sourire :

— Aux ordres de Sa Seigneurie, dit-il, ajoutant : Dois-je apporter la robe de chambre de monsieur ?

— Allez au diable ! s'exclama Algy. Vous n'y connaissez rien à votre service. J'irai me plaindre à votre supérieur en fonction !

Les hommes étaient déjà rassemblés autour de la table quand Algy arriva, avec presque une heure de retard, pour le petit déjeuner.

— Bonjour, cher hôte et toute la compagnie, marmonna-t-il en jetant sur les plats un coup d'œil intéressé. Qu'est-ce qu'on mange de bon ce matin ?

— Des œufs, en silence, dit Burton. Les journaux sont sur la desserte.

— Des œufs en silence ! s'écria Algy. En voilà une bien bonne. Il faudra que je m'en souvienne.

Il se tourna légèrement comme la porte s'ouvrait, laissant passer Molly :

— Bonjour, miss Castledon.

Il fit une profonde courbette et ne fut pas étonné de la voir se passer la main sur le front, en un geste fatigué, tout en saisissant un imperceptible clignement d'œil.

— Vous ne paraissez pas dans votre assiette, ajouta-t-il.

— Je vous en prie, messieurs, ne vous levez pas, fit Molly comme les hommes commençaient à repousser leur chaise. Non, Algy, ça ne va pas très fort.

— Mon ange, vous me torturez. Qu'avez-vous ?

— J'ai eu un rêve qui m'a fatiguée.

— Vraiment ? fit Burton en la regardant avec sollicitude. J'espère que le dîner n'y était pour rien ?

— C'était un rêve qui vous concernait et qui concernait M. Ménalin, continua Molly. Vous étiez dans une pièce où il y avait une grande table et vous causiez avec six hommes. Il y avait des chaises autour de la table et des tas de feuilles de papier éparpillées près de vous. Et vous étiez tous debout qui me regardiez. Je dois vous paraître stupide, mais ce rêve est si vivant qu'on dirait que je l'ai vécu.

— Vous n'êtes nullement stupide, miss Castledon, intervint Ménalin. Vous m'intéressez seulement beaucoup. Et je vais vous dire pourquoi. Mais est-ce tout ce que vous avez vu dans la pièce ?

— Non. Il y avait un homme qui dormait sur un sofa.

— Très intéressant, répéta Ménalin. N'est-ce pas, Charles ?

Burton hocha la tête en signe d'acquiescement et Molly regarda les deux hommes, jouant l'ébahissement.

— Que voulez-vous dire ? demanda-t-elle enfin.

— Que vous n'avez pas rêvé tout cela, miss Cas-

tledon, répondit Ménalin. Dites-moi, est-ce qu'il vous arrive souvent de marcher tout endormie ?

— Non, n'est-ce pas, papa ?

— Quoi ? Quoi ? fit sir Georges surgissant de derrière le journal qu'il lisait. Si vous marchez souvent tout endormie ? Pas depuis que vous étiez enfant.

— Et pourtant, elle est redevenue somnambule cette nuit, sir Georges, dit Burton. Nous étions en conférence d'affaires et soudain la porte s'est ouverte et votre fille est entrée. C'était la première fois que je voyais une vraie somnambule — que nous tous, en fait, en voyions une. Et elle est retournée dans sa chambre paisiblement, sans même se réveiller.

— Dieu du ciel ! s'écria sir Georges étonné. Voilà des années que cela ne lui était arrivé.

— Et c'est pourquoi j'ai fait remarquer combien c'était un cas intéressant, intervint Ménalin. Burton et moi nous nous demandions ce qu'une somnambule pouvait se rappeler. En somme, son cerveau enregistre comme un appareil photographique.

— Vous voulez me faire croire que c'était bien vous que j'ai vus cette nuit ? cria Molly.

— Soyez-en persuadée, répondit Ménalin. Moi, notre hôte, les six autres hommes et celui qui dormait sur le divan.

— C'est pourquoi, sans doute, je me sens si fatiguée ce matin, dit-elle. Pauvre gens ! Je suis désolée de vous avoir ennuyés comme ça.

— Vous ne nous avez pas du tout ennuyés, fit Ménalin en riant. Ce serait à souhaiter que, de temps à autre, une si délicieuse apparition surgisse pendant nos sérieuses conférences !

— Vous sentez-vous le courage de faire une partie de golf, ma vieille ? s'informa Algy.

— Oh ! oui. Bien sûr. Demandez vite les caddies.

— Vous voyez, Algy, disait-elle une demi-heure plus tard tandis qu'ils se rendaient en voiture jusqu'aux links, j'ai pensé qu'il était préférable de saisir le taureau par les cornes. Raconter la chose, comme ça, brutalement, et sembler ahurie, cela devait enle-

ver tout soupçon possible aux autres. Et c'est nécessaire.

— Ma chère, s'écria le jeune homme avec enthousiasme, vous avez été superbe. J'ai aperçu toute la scène par votre fenêtre. Mais qu'y a-t-il ? Est-ce que...

Molly Castledon regardait fixement devant elle et son front s'était rembruni.

— Il y a eu un moment, Algy, confessa-t-elle, où j'ai bien cru que j'allais tout gâcher.

— Où cela ? Quand ?

— L'homme qui était allongé sur le divan...

— Eh bien, quoi ?

— Il ne dormait pas. Il était mort.

CHAPITRE XII

L'INNOCENT CADDIE

Algy stoppa la voiture sur le bord de la route :

— Qu'est ce que vous venez de dire ? fit-il d'un ton calme.

— Je vous ai dit que l'homme allongé sur le divan n'était pas endormi, mais mort.

— Ma chère, reprit-il, je ne voudrais pas que vous pensiez que je mets en doute votre parole. Mais, est-ce sérieux ? Etes-vous sûre de ce que vous avancez ?

— Absolument.

— Avez-vous jamais vu un mort ?

— Pas avant cette nuit. Mais je suis certaine que cet homme ne vivait plus. Quand quelqu'un dort, il respire et il ne reste pas la bouche ouverte, le regard fixé et glauque. Oh ! mon Dieu ! quand j'y pense... J'ai presque failli crier.

— C'est une bénédiction que vous ne l'ayez pas fait,

dit gravement Algy. Vous ne seriez plus de ce monde, Molly, si vous aviez crié, ni Talbot, ni moi-même.

Il alluma une cigarette et resta appuyé sur le volant.

— Pourquoi l'a-t-on tué, Algy ?

— Comment puis-je savoir ? C'est probablement lui que nous avons entendu appeler « au secours ».

Le bruit d'une bicyclette parvint aux oreilles des jeunes gens et bientôt le bicycliste fut à la hauteur de la voiture. Tout en continuant son chemin :

— Ne vous attardez pas, Algy, dit une voix connue. On vous aperçoit encore de la maison. Vite au golf et je serai là.

Aussi doucement qu'il était venu, le bicycliste partit sans même avoir tourné la tête dans la direction de la voiture. Et Molly, regardant, pétrifiée, ce caddie typique qui se dirigeait vers le club, demanda :

— Qui est-ce ?

— Hugh Drummond, fit brièvement Algy. J'ai été stupide de m'arrêter au bord de cette route.

— Mais ce n'est pas grave.

— Chérie, vous ne vous rendez pas compte de la gravité des moindres détails parce que vous ignorez la dangereuse affaire sur laquelle nous sommes. Si Burton nous a vus nous arrêter et parler, il se demandera pourquoi.

Quand ils arrivèrent au club, le secrétaire, s'avançant vers eux, dit :

— Il y a pas mal de joueurs sur les links ce matin, monsieur. J'ai bien un caddie pour la jeune dame, mais je n'en n'ai pas d'autre sous la main pour vous.

— Quand il en arrivera un, envoyez-le-moi, répondit Algy.

Il n'avait pas plutôt achevé sa phrase que son front se plissa. Une puissante voiture s'arrêtait devant le golf et l'homme qui en descendait était Charles Burton.

— Oh ! vous avez changé d'avis ? cria Algy ingénument. Vous venez lancer quelques balles ?

— Non, merci, répondit Burton, je viens simplement parler au secrétaire et chercher mes cannes.

Algy arpenta le bar pensivement. Burton aurait tout aussi bien pu téléphoner au secrétaire et le prier, lui, Algy, de lui rapporter ses cannes s'il en avait besoin. Pour quelle raison était-il venu ? Et au même moment, Algy, levant la tête vers un groupe qui entrait, reconnut avec quelque stupeur : Peter Darell, Ted, Jerningham, Toby Sinclair, toute l'escorte habituelle de Drummond. Bien que tous le regardèrent avec un air complètement indifférent, Algy comprit que « le jeu » allait prendre de l'importance. Il ordonna une chope de bière et s'appuya au comptoir, à toucher le coude de Peter Darell.

— Un gentil petit coin, par ici, hein, les gars ? disait Peter.

— Ça me plaît, répondit Jerningham.

— A propos, stewart, continua Peter s'adressant au serveur, est-ce qu'il y a un bon hôtel où l'on peut passer la nuit ?

— Mais oui, monsieur, il y en a deux ou trois. Si vous voulez, je vais vous les indiquer.

Algy se dirigea vers la fenêtre et, ce faisant, il aperçut Drummond en train de passer sur son épaule un sac de cannes.

— Voilà un caddie pour vous, monsieur, dit le secrétaire en entrant. Il vient d'arriver. Voulez-vous jouer ?

— Mais bien sûr, répondit Algy.

Il sortit dans le petit vestibule et y rencontra Burton, en train de parler avec Molly.

— Venez vite, grand flemmard ! cria la jeune fille à l'adresse d'Algy. Je suis sûre que vous n'avez pas encore lancé une balle.

— J'espère que vous vous amuserez bien, fit Burton poliment.

— Désolé que vous ne vouliez pas vous joindre à nous, cher hôte. Alors, allons-y, Molly. J'ai enfin un caddie.

La porte du bar s'ouvrit et le groupe d'hommes en sortit.

— Algy, dit Molly tandis qu'ils se dirigeaient vers le tec, n'est-ce pas Ted Jerningham qui était là ?

— Mais oui, répondit Algy. Toute la bande de Drummond. Mais n'oubliez pas que vous ne connaissez pas Ted et qu'il ne vous connaît pas... Ils vont passer tous trois la nuit prochaine ici.

Les jeunes gens se séparèrent dès que la première balle fut lancée.

— Quelle fille épatante ! dit Drummond quand Molly eut disparu avec son caddie. Ce qu'elle a fait hier soir est au-dessus de tout éloge.

— Vous l'avez vue ?

— Oui, j'étais perché dans un arbre, essayant d'épier ce qui se passait dans la pièce.

Il se mit à fouiller bruyamment dans son sac de cannes :

— Un peu à droite, m'sieur, ajouta-t-il. Bon sang ! Quel coup !

— Vous n'êtes pas en forme, Longworth, ce matin ?

D'où Charles Burton était-il sorti ? Il venait, pour ainsi dire, de se matérialiser.

— Ça vous est égal que je vous accompagne un peu ?

— C'est un honneur pour moi, mon cher, un honneur. J'admets que ce coup n'a rien de transcendant, mais le jeu n'est pas fini !

— Je croyais, remarqua Burton quelques minutes plus tard, que vous connaissiez Peter Darell.

— Peter Darell ! — Algy fronça le front pensivement. — Qu'est-ce que je dois faire maintenant, caddie ?

— Un long driver, m'sieur. Vous avez plus de cent mètres à couvrir... Prenez cette canne n° 5. La demoiselle ne vous suit pas...

Il examina le coup, puis reprit :

— Quant à ce Peter Darell, Darell, m'sieur — celui dont parlait l'autre m'sieur — je le connais, moi. Je lui ai servi de caddie l'année dernière à Prestwick. Il n'est pas ici aujourd'hui ? Si ?

— Est-ce à moi que vous parlez ? demanda Burton au caddie.

Mais le caddie d'Algy avait détourné la tête et il

regardait une balle lancée à toute volée, un peu plus loin.

— C'est lui, annonça-t-il triomphalement. Ce grand monsieur, avec un costume brun. Je le reconnaîtrais n'importe où, bien que l'ayant vu que deux ou trois fois.

— Quand vous aurez fini de rappeler vos souvenirs, fit Burton froidement, pourrons-nous espérer que vous vous tairez quelques instants ?

— Sûr ! J'vous demande bien pardon, m'sieur !

— Je vous disais, Longworth, que je croyais que vous connaissiez Darell.

— Tel notre ami bavard, je l'ai rencontré deux ou trois fois, si je ne m'abuse, fit Algy, comme cherchant dans le fond de sa mémoire. Il était bien dans le groupe d'hommes qui sont sortis du bar ? Il m'a bien semblé reconnaître l'un d'eux, en effet. Mais oui, c'était Darell. Bien sûr, maintenant que vous m'y faites penser... Que c'est bête !... Nous nous sommes presque dévisagés l'un et l'autre... Je peux y aller, maintenant, caddie ?

— Oui. Mais vous feriez peut-être mieux d'attendre encore un peu...

Il s'avança vers un banc où étaient assis deux hommes, et, touchant du doigt sa casquette :

— Vous vous souvenez de moi, m'sieur Darell, dit-il. Je vous ai servi de caddie l'année dernière à Prestwick. Mon nom est Hudson.

— Mais oui, Hudson, je vous remets parfaitement Comment ça va ?

— Hé, couci couça. J'ai eu mal aux reins dernièrement.

— Désolé d'apprendre ça.

Darell se leva comme Algy s'approchait :

— C'est stupide de ma part de ne pas vous avoir reconnu dans le bar, Darell, dit Algy. J'ai oublié l'endroit où nous nous sommes rencontrés auparavant...

— Et moi aussi. Et je suis honteux de le dire, mais j'ai même oublié jusqu'à votre nom.

— Longworth. Il faudra que nous bavardions quand

nous aurons fini le jeu. Puis-je continuer, Hudson ?

— M'sieur, allez-y, et tâchez de tuer le lapin, comme on dit !

Il fit semblant de plonger dans un fourré de bruyères et en ressortit avec une canne, brisée d'ancienne date sûrement.

— Vous voyez ! J'vous l'avais bien dit... Mais où est votre diable de balle ! Je ne la vois pas. C'est peut-être parce que vous n'l'avez pas bien regardée ?

— Pour l'amour du ciel, fermez votre boîte, murmura Algy d'une voix tremblante. Si je me mets à rire, nous sommes dans le lac...

— Je ne m'attendais à ce que Burton vienne jusqu'au golf, reprit Drummond à voix basse. Le voici, attention. Eh bien ! m'sieur, ça, c'en est une fameuse ?

— Longworth, dit Burton en riant, si vous n'êtes pas tué par le verbiage de votre caddie, je compte sur vous et Molly à l'heure du déjeuner.

— Vous rentrez ? Entendu, mon cher ! cria Algy. Nous mastiquerons ensemble.

— Dieu ! Il va falloir surveiller de plus près encore cet homme-là, fit Drummond une fois que Burton eut disparu dans la direction du club.

Puis il jeta un coup d'œil vers Molly Castledon qui cherchait sa balle à quelque distance :

— Dites-moi, Algy, qu'a-t-elle découvert hier soir ?

— Vous savez qu'elle jouait la somnambule ?

— Oui. Talbot me l'a dit ce matin. Mais qu'a-t-elle entendu... ou vu ?

— Un homme mort, sur un divan, dit tranquillement Algy.

— Quoi ?

Pendant quelques secondes, Drummond resta comme pétrifié. Puis, se remettant dans son rôle, il reprit sa marche aux côtés d'Algy tout en demandant :

— En est-elle certaine ?

— Absolument. Nous en avons discuté elle et moi tout à l'heure en venant ici.

— Ainsi, ils l'ont eu, murmura Drummond.

— Vous saviez qui c'était ?

Molly s'avançait vers eux :

— Combien en avez-vous mis, Algy ? cria-t-elle.

— Trois, ma chérie, répondit-il.

— C'est mal ! Vous voyez cet homme qui se tient près de l'arbre, ajouta-t-elle plus bas, il était dans la pièce la nuit dernière. C'est l'un des six.

Elle se retourna, recommençant tout de suite à jouer :

— Vous avez entendu, Hugh ? demanda Algy.

— Oui. Cette fille est une perle.

Il ne dit plus rien jusqu'au moment où ils atteignirent le septième tec. Derrière eux, le guetteur paraissait s'ennuyer et il lui prit fantaisie de suivre les joueurs. Mais Drummond profita d'une bosse de terrain qui les cachait à la vue de l'espion, pour dire :

— Ecoutez bien, Algy, l'endroit n'est pas sûr Qu'est-ce qu'ils soupçonnent au juste ? Nous n'en savons rien : mais ils soupçonnent quelque chose. Voici la pluie, heureusement. Abandonnez le jeu à la prochaine pelouse et rentrez dans la maison.

« Cet après-midi, vous irez à Londres.

— Comment ?

— Oui, vous recevrez un coup de téléphone vous y appelant.

— N'oubliez pas, avertit Algy, qu'il y a des embranchements téléphoniques un peu partout dans la propriété. Méfiez-vous. On pourrait intercepter la communication.

— Entendu. Molly Castledon, elle, restera ici. Il ne peut rien lui arriver puisque Talbot veille sur elle. Dès que vous serez à Londres, sonnez Alice Blakton et arrangez-vous pour la rejoindre quelque part. Ceci, au lieu de lundi soir. Il faudra prendre garde. On pourra la suivre. Quoi qu'il en soit, vous vous débrouillerez pour l'amener ici.

— Ici ? cria Algy.

— Oui, ici. Vous descendrez à l'hôtel du Cheval Noir, à Storrington, et vous attendrez de nouveaux

ordres. Voilà notre bonhomme. Pour l'amour du ciel, lancez votre balle convenablement !

Algy fit de son mieux et, suvi de son caddie, se dirigea vivement vers la pelouse suivante.

— Maintenant, continua Hugh doucement, voici exactement la situation : Comme Talbot vous l'a dit, Ronald a pu s'échapper. En passant, ne vous inquiétez pas pour l'annonce du *Morning Post*, Talbot a pu me renseigner sur la réaction du mot Varda. C'est Ronald qui m'a télégraphié à ce sujet : lui, comme nous, ne sait pas où cet endroit se trouve. Et c'est cela qu'il faut que nous découvrions. Je n'ai pas pu dénicher ce coin-là sur un atlas. Et c'est pourquoi Alice Blakton peut nous être utile.

— Vous croyez qu'elle saura, elle ?

— Probablement pas. Mais elle connaîtra peut-être quelqu'un qui saura, dans l'équipe de Burton. Ce que je crains, à moins que je ne me trompe beaucoup, c'est que celui qui était au courant de Varda est l'homme que miss Castledon a vu mort hier soir.

Algy siffla entre ses dents :

— Oh ! alors...

— Je ne le connais pas de vue, reprit Drummond, aussi cela ne me sert-il à rien de me perdre en conjectures. Mais Alice est la seule personne qui pourra l'identifier, c'est pourquoi il est nécessaire qu'elle vienne ici.

Et, avant qu'Algy ait eu le temps de répondre :

— Cet homme, continua Drummond, a dû périr de la même manière qu'a péri Jim Latimer. Hier soir, j'ai aperçu Burton, une seringue hypodermique à la main. Ils n'ont pas pu transporter le corps cette nuit après la venue de Molly dans la pièce et ils ne vont pas oser le faire aujourd'hui. C'est donc cette nuit qu'on le jettera quelque part. Et j'ai idée que ce sera du côté des Dunes. Je serai là pour veiller, moi ou nos amis. C'est une bonne chose que j'aie pu les faire venir. Dites à Peter que je lui transmettrai mes ordres un peu plus tard, mais cette nuit tout le monde travaillera, pour sûr.

— Mais pour quelle raison désirez-vous faire cette identification du mort ? demanda Algy.

— Parce que, si c'est l'homme que je crois, nous ne serons pas plus avancés au sujet de cette île. Mais jusque-là, nous n'avons pas besoin de nous inquiéter.

— Je vous comprends. Hugh, est-ce que vous savez quelque chose d'autre de cette terrible affaire ?

— Rien pour le moment, ricana Drummond, mais ça va venir... Vous arrêtez le jeu, m'sieur ? C'est vrai qu'il fait bien mauvais.

Molly Castledon, qui s'avançait, saisit la balle au bond :

— Oui, quel sale temps ! s'exclama-t-elle. Algy, on ne s'amuse pas beaucoup. Si nous rentrions à l'abri ?

— Entendu, chérie.

Du coin de l'œil, Algy remarqua que le guetteur approchait :

— Rangez les cannes, caddie, ordonna-t-il. Mettez les miennes dans ma voiture.

— Très bien, m'sieur. Merci, m'sieur.

Il reçut son pourboire et ses lèvres se tordirent en un bizarre sourire :

— Un petit tour à ma façon, dit Algy à Molly tandis qu'ils rentraient. Je lui ai donné un farthing et un vieux bouton de culotte.

— Algy, contez-moi vite tout ce qui s'est passé.

Brièvement, Algy s'exécuta.

Dans le hall du club, ils s'assirent :

— Ça va être intéressant de voir ce que va faire notre guetteur, murmura Algy après avoir commandé des consommations, le voici...

L'homme entrait, en effet, son col de fourrure relevé car la pluie tombait maintenant à torrents. Il se dirigea vers le vestiaire.

— Je me demande ce qu'il compte découvrir ici, grogna Algy.

— Rien, sans doute, mais il est là juste pour surveiller.

— Hugh a raison, on nous soupçonne. Mais ça m'a bien amusé de le voir faire le fanfaron sous le nez de

Burton. Ce qu'il peut se transformer, cet Hugh, il est vraiment épatant !... Ah ! voici Peter et Cie. Il faut que je lui passe un mot d'ordre. Après, que ferons-nous ?

— Restons ici le plus tard possible, fit Molly. Je redoute de rester seule dans cette maison hostile, après votre départ.

— Je le reconnais, mais vous pourrez toujours prétendre avoir la migraine et vous retirer dans votre chambre... Et n'oubliez pas de bien fermer votre porte à clef cette nuit, mon petit, ne l'oubliez pas, surtout.

Le hall se remplissait, les joueurs fuyant la pluie. Le guetteur, semblant plongé dans un journal, était assis dans un coin. Peter Darell, en passant devant le couple, fut présenté à Molly Castledon et Algy put ainsi lui transmettre le message de Drummond.

Puis vers une heure moins le quart, Algy et Molly se levèrent pour rentrer déjeuner au nez et à la barbe du guetteur qui avait bien perdu son temps.

Dans la voiture, Molly demanda :

— Algy, vous m'avez dit que Drummond s'était arrangé pour que vous receviez un appel de Londres ? De qui sera-t-il ?

— Je n'en n'ai point la moindre idée, ma chérie, répondit Algy.

Et il se mit à chanter en arrivant devant la porte de la propriété.

Tout au début de l'après-midi, en effet, on appela Algy au téléphone. C'était l'oncle William qui devait partir le lendemain pour l'Egypte. Un faible déclic perçu dans le fil prouva à Algy, qu'au moment où il décrochait le récepteur, quelqu'un d'autre, dans un coin de la maison, faisait comme lui. Mais l'oncle William était de la dernière prudence. Il suivait de sévères instructions. Il était vraiment obligé de partir sans délai, avait pris son billet, retenu sa cabine ; et il fallait absolument qu'il voit Algy avant son départ. Sujet d'affaires. Aussi l'attendrait-il sans

faute à son cercle dans la soirée et dîneraient-ils ensemble.

— Pas trop de veine, fit Algy en retrouvant la compagnie rassemblée dans le hall. Le petit Algy doit vous quitter pour la capitale. L'oncle William s'est échappé de la prison où nous le détenions et il voudrait voir son neveu avant de toucher l'Egypte. Aussi, veuillez m'excuser, cher hôte, je m'en vais aller faire mes paquets.

Talbot se présenta dans la chambre d'Algy, en réponse à un coup de sonnette, et il dit aussitôt :

— Un des secrétaires a intercepté l'appel que vous avez reçu de Londres. N'y avait-il rien de compromettant ?

— Non, absolument rien. Tout s'est très bien passé. Avez-vous vu Drummond ?

— Oui, une minute avant le déjeuner. Il m'a renseigné et m'a dit de veiller sur miss Castledon.

— N'y manquez pas surtout.

— Ne craignez rien...

L'oncle William avait vraiment exagéré ! Burton fut poliment désolé du départ d'Algy ; Ménalin, lui n'apparut même pas sur la scène. Quant à lady Castledon, tellement contente de voir s'en aller Longworth, qu'elle en oublia de l'inviter à venir chez elle à l'occasion.

Algy prit donc la route sans encombre. Comme c'était dimanche et que le trafic était encore plus intense que de coutume sur la « Nationale de Bognor », le jeune homme décida de faire un détour par une voie moins encombrée. De cette façon il se rendrait compte si on le suivait ou non. Au bout de quelque temps, il eut la certitude de n'être pas suivi.

Tout en conduisant, il réfléchissait : si je rentre dans Londres, pensait-il, je suis capable de tomber sur un espion embusqué pour surveiller mon appartement. J'ai bien envie de m'arrêter dans un des faubourgs de la capitale et de téléphoner de là à Alice qu'elle vienne me rejoindre.

Il s'arrêta dans un village du nom de Rodworth,

mit sa voiture au garage et, après avoir loué une chambre, demanda le numéro d'Alice Blakton.

Il eut la chance de l'attraper au moment où elle allait sortir avec un de ses amis.

— Eh bien ! ma chère, dit Algy à la jeune fille, dites à votre ami de changer tous les projets qu'il avait faits pour cet après-midi. Puisqu'il a une voiture, demandez-lui qu'il vous amène à l'auberge de Chequers, à Rodworth. Mais faites bien attention qu'on ne vous suive pas. Je ne peux rien vous dire d'autre au téléphone. Je vous attends avant la nuit. Au revoir, mon ange !

Il replaça le récepteur et se dirigea vers la fenêtre. La rue du village était toujours déserte, ce qui le confirma dans l'opinion qu'il avait d'être en sûreté.

Les heures s'écoulèrent lentement. Un soleil mouillé baignait de pâles reflets la salle à manger de l'auberge, ses meubles sombres, ses cuivres vieillots. Algy s'étendit dans un fauteuil devant l'âtre et s'endormit.

Il se réveilla à six heures au moment même où une torpédo s'arrêtait devant les fenêtres de l'hôtel. Et Algy, en se levant, s'aperçut qu'Alice descendait de la voiture. Alice, accompagnée d'un jeune homme.

— Bravo ! s'exclama Algy en allant à leur rencontre. Etes-vous certains de ne pas avoir été suivis ?

— Absolument certains, dit Alice. Voici Jimmy Parker... Algy Longworth...

Les deux hommes se serrèrent la main.

— Mettez votre voiture au garage, Parker, dit Algy, avant que nous ne trinquions.

Et quand le jeune homme fut revenu, et que le trio se rafraîchissait :

— Allez-vous nous expliquer ce qui se passe, Algy ? demanda Alice. Vous nous avez fait faire des cheveux blancs !

— Désolé, ma chère, fit Algy avec un sourire. Mais voici : il y a du travail pour tous cette nuit. Pour vous aussi, Parker, si vous le voulez bien. Car je suppose, Alice, que votre ami est un homme de tout repos !

— Soyez sans crainte, répondit la jeune fille en souriant. C'est un marin.

— Parfait. Eh bien ! donc, Alice, Drummond serait très désireux que vous identifiiez un homme qui a été assassiné.

— Quoi ? s'écria Jimmy Parker. Pour quelle raison Alice devrait-elle exécuter une telle besogne ?

— Taisez-vous, Jimmy, ordonna Alice. Racontez tout, Algy.

Ils écoutèrent en silence le récit d'Algy, et quand il fut terminé, Alice, tordant nerveusement son mouchoir dans ses mains, murmura :

— Je me demande s'il ne s'agirait pas du mari de Mme Cartwright ?

— Qui est-ce ? demanda Algy.

— Je vous renseignerai un peu plus tard. Mais que veut exactement le capitaine Drummond ?

— Que nous nous rendions d'abord à Storrington, à l'auberge du Cheval Noir. Là, d'autres ordres nous seront donnés.

— Mais Jimmy ?

— S'il veut bien se joindre à nous, il nous sera utile. C'est une idée à moi, — puisque Drummond ne savait pas que vous seriez accompagnée, — mais voici ce à quoi je pense : il serait bon que je sois dans mon appartement ce soir, ou tout au moins que les autres le croient, qu'on voit, de la rue, de la lumière, si l'on m'épie. Aussi, Parker, si vous vouliez, voici ce que vous feriez : Vous prendriez ma voiture et la ramèneriez à Londres en me laissant votre voiture à vous. Aux environs de dix heures, vous iriez chez moi, en ayant soin de laisser ma bagnole le long du trottoir de façon à ce qu'on en relève le numéro si parfois nos suiveurs le désirent. Car je suis certain que les espions de la capitale auront reçu des ordres.

« Après quoi, avec ma clef, vous monteriez à mon appartement. Vous y trouverez un valet sévère, du nom de Marsh. Vous lui remettriez une lettre qui lui signifierait que vous allez passer la nuit chez moi et,

ensuite... ma cave vous appartiendrait. Marsh rentrerait lui-même ma voiture au garage.

« Quant à vous, après avoir relevé le col de votre manteau et vous êtres éloigné de la lueur des réverbères en entrant chez moi, vous ne vous approcheriez pas trop des fenêtres, une fois dans l'appartement. Ça vous va ?

— Eh bien ! j'aime mieux être pendu, répliqua le marin. En voilà de la rigolade en perspective ! C'est pour cela que je suis revenu de Pompéi ?

— Mon vieux, répondit Algy en riant, c'est encore plus drôle que d'avoir à se cacher derrière des buissons de genêts sur les falaises, ce qui sera probablement notre sort, ce soir.

— Puis-je venir aussi ? demanda Parker.

— Non, fit Alice. C'est Algy qui est dans le vrai, Jimmy. Obéissons-lui.

— Bien, dit Parker résigné. Quelle est la marque de votre voiture ?

— C'est une Lagonda. Elle marche bien.

— Et qu'est-ce que vous ferez de la mienne demain ?

— Je la laisserai square Saint-James à 11 heures juste.

— O. K. ! termina le marin. Que Dieu vous aide, vous, pauv' gens de terre !

CHAPITRE XIII

LES VOLEURS DE BATTERSEA

— Et maintenant, j'écoute tout ce que vous voudrez bien me dire.

Algy tira un siège devant le feu et alluma une cigarette. Le dîner, à l'auberge du Cheval Noir, était terminé et la salle à manger vide. On entendait seule-

ment, dans la salle de billard, des murmures de voix et des éclats de rire.

Longworth était arrivé à Storrington une heure plus tôt et, en compagnie d'Alice, attendait les ordres de Drummond.

— Je n'ai pas grand'chose à vous apprendre, Algy, fit Alice. Une petite histoire, cependant : mercredi dernier, juste avant de partir pour la Botte Dorée, j'étais passée chez ma logeuse pour lui dire un petit bonsoir. C'est une femme charmante et avec qui j'échange quelques mots de temps à autre. Ce soir-là, il y avait une autre dame avec elle, et je m'aperçus bien vite que la visiteuse avait les yeux rouges d'avoir pleuré.

« Je me sentais un peu embarrassée et j'allais me retirer quand Mme Turnball — c'est le nom de ma logeuse — se tournant tout à coup vers moi, me dit :

« — Quel est le nom du propriétaire de la Botte Dorée, mon petit ?

« — Burton, répondis-je. Charles Burton. Pourquoi ?

« Elle lança à la visiteuse un regard triomphant :

« — Ah ! cria-t-elle. Est-ce que je n'avais pas raison ? Je savais bien que c'était ce nom-là. Je vous présente Mme Cartwright, mon petit. Asseyez-vous et prenez une petite tasse de thé avec nous.

« Mme Cartwright est une femme plutôt corpulente et à l'apparence d'une cuisinière. En temps ordinaire, j'aurais trouvé une excuse et me serais retirée. Mais dès que j'eus compris que le nom de Charles Burton les intéressait, je pris la résolution de rester et m'assis.

« — Ce Burton est un vaurien, un bandit, jeta tout de suite Mme Cartwright. Il faut vous méfier de lui, ma chère enfant.

« — Qu'est-ce qu'il vous a fait, madame Cartwright ? demandai-je.

« — C'est à son mari qu'il a fait quelque chose, expliqua Mme Turnball. Racontez à miss Blakton, Amélie.

« Amélie — Dieu soit béni pour cela ! — ne se fit

pas prier. Et voici à peu près ce qu'elle m'a dit. Son mari, Samuel Cartwright, était un horloger habitant du côté de Battersea St. Il y a de cela quelques mois, il s'était mis en tête de faire de la politique. Au début, sa femme en était plutôt contente, car cela le faisait un peu sortir. Mais peu après, elle s'aperçut que son époux devenait morose et ne parlait plus. Et, surtout, des gens à mines louches se mirent à fréquenter leur maison. Mme Cartwright voulut raisonner son époux, mais celui-ci, à plusieurs reprises, éclata en colères folles.

« De plus, dans la petite cour, derrière la maison, Cartwright avait un petit atelier où il avait coutume d'exécuter quantité de petits travaux. D'ordinaire, l'atelier était toujours ouvert. Maintenant, il en refermait soigneusement la porte à clef. Apparemment, il avait en tête quelque chose et ce quelque chose, sa femme l'ignorait.

« Pour comble de malheur, M. Cartwright n'était plus lui-même. Il perdait l'appétit, le sommeil et quand sa femme lui proposa de voir un médecin, il s'y refusa formellement.

« Et puis, l'affaire venait de se corser. Samuel Cartwright avait annoncé son intention d'aller passer un jour à la campagne, seul. D'après Mme Samuel, c'était pour lui un fait aussi extraordinaire que si l'on avait vu la statue de Nelson descendre de son socle dans Trafalgar Square. M. Cartwright détestait la campagne et y aller passer vingt-quatre heures était pour lui quelque chose d'inadmissible. Or, non seulement Mme Samuel avait l'impression que ce petit voyage ne plaisait guère à son mari, mais que celui-ci était obligé d'obéir à un ordre péremptoire.

« Intriguée, Mme Samuel s'était décidée à faire suivre son mari par un jeune neveu débrouillard quelques jours avant ce voyage, et le petit était revenu en disant que son oncle fréquentait la maison de Charles Burton, à Pulborough.

« M. Cartwright, de retour de son voyage, avait paru plus abattu que jamais. Les cauchemars l'avaient

fait divaguer la nuit suivante et il s'était écrié, endormi : « Non, non, je ne veux pas ! Je ne veux pas ! » Puis il s'était réveillé, couvert de sueur.

« Au matin, Mme Samuel avait réussi à lui arracher une partie de son secret. Et Cartwright avait fini par avouer qu'il s'était laissé entraîner dans une sorte de société mystérieuse de laquelle il ne pouvait plus se retirer.

Alice Blakton interrompit son récit pour allumer une autre cigarette. Puis elle reprit :

— Cet aveu avait eu lieu il y a dix jours, vendredi de la semaine dernière, cinq jours avant que j'aie fait connaissance de Mme Cartwright. Dès que j'ai été mise au courant de ces faits, il m'apparut d'importance primordiale de les communiquer au capitaine Drummond. J'avais son adresse et j'allais me lever de chez ma logeuse pour me rendre à la Botte Dorée tout en réfléchissant à la meilleure manière de communiquer avec lui, quand Samuel Cartwright en personne fit son apparition. Il venait chercher sa femme.

« L'homme semblait être l'ombre de lui-même, à en juger par la façon avec laquelle il flottait dans ses vêtements. Ses mains tremblaient, il paraissait mortellement effrayé. Enfin, il sentait fort le whisky. C'est pourquoi quelques secondes après je pris congé.

— Et vous vous êtes arrangée pour communiquer tout cela à Hugh ? demanda Algy.

— Oui, dès le lendemain.

— Et rien n'est arrivé depuis ?

— Si. Vendredi, avant-hier, ma logeuse est venue me dire bonjour après le déjeuner. Dans le courant de la conversation, elle m'a dit :

« — Vous vous souvenez de Mme Cartwright, miss ?

« — Naturellement, m'écriai-je. Que lui est-il arrivé ?

« — Samuel va encore à la campagne demain. Et Amélia est angoissée.

— Demain, remarqua Algy pensivement, c'était hier. Et cette nuit un homme a été tué. Les choses s'éclaircissent, ma chère.

— Vous croyez que c'est lui, Algy ?

— Ça se pourrait. Mais, en tout cas, je comprends pourquoi Hugh désirait tant que vous veniez. Vous êtes la seule personne susceptible d'identifier ce pauvre pantin de Burton.

Il se leva, marcha vers la fenêtre.

—Il fait beau. Quelle chance ! Les étoiles brillent. Eh bien ! qu'est-ce que vous voulez ?

Un jeune fermier, la casquette à la main, se tenait sur le seuil de la porte :

— M. Longworth ? demanda-t-il.

Algy hocha la tête.

— Un type du nom d'Hudson m'a dit de vous remettre ceci. Que vous me donneriez cent sous si je faisais la commission.

Algy tendit la main pour prendre la lettre tandis qu'il sortait la pièce de sa poche.

— Tenez, mon garçon. Voici. Merci. Et fermez la porte en vous en allant.

Algy revint vers le foyer tout en décachetant l'enveloppe.

— Des ordres, ma chère. Enfin !

Il sourit vaguement en lisant. Puis il dit :

— J'espère que vous avez un manteau chaud, ma chère. Vous en aurez besoin.

— Que dit-il ?

— « Soyez au carrefour situé à un quart de mille (nord) de Birchington-Towers à 11 heures ce soir. Restez dans la voiture qui sera masquée par l'entrée d'une carrière. Phares éteints. Si vous ne voyez personne à trois heures, retournez à Londres. Hud. »

« Voilà ma chère, c'est net. Cela nous promet quatre heures d'amusement !

— Vous savez où cela se trouve ?

— La carrière ? Oui, je sais.

Et, de nouveau, après avoir regardé au dehors, il dit :

— Il fait beau ! Ça va. Piquez donc un petit somme, cela vous fera du bien. Voici la couverture de ma voiture.

La nuit se couvrit d'un certain voile de brume. A

11 heures précises, Algy stoppait son torpédo dans le chemin conduisant à la carrière toute proche, l'abritant pour qu'il ne fût pas visible, et éteignant ses phares. A deux cent cinquante mètres environ se dressait Birchington-Towers caché par les arbres. Seule une lueur, s'échappant des fenêtres, éclairait vaguement ses alentours.

De temps à autre une voiture passait sur la route nationale, en contre-bas, mais quand minuit sonna à l'église du village, la campagne entière semblait dormir.

Les heures s'écoulaient, interminables. Alice Blakton, recroquevillée dans la couverture, s'était assoupie, mais Algy, craignant d'en faire autant s'il restait assis dans la voiture, faisait la sentinelle sur quelques mètres. Il se demandait s'il allait se risquer à allumer une cigarette sous le couvert des buissons de genêts quand il lui sembla entendre, dans le lointain, le roulement d'une voiture venant de la direction des falaises. Le bruit s'amplifia puis cessa brusquement.

Il attendit, essayant d'apercevoir ce qui se passait sur la route. Il crut entendre des pas. Mais n'était-il pas plutôt le jouet de son imagination ? Et il tressaillit quand une voix, toute proche de lui, lui demanda soudain :

— C'est bien vous, Algy ?

Hugh Drummond ! Algy fut surpris de ne pas l'avoir entendu venir.

— Oui, c'est moi, répondit-il.

— La jeune fille est-elle avec vous ?

— Elle dort dans la voiture. Je vais la réveiller.

Mais Alice les avait déjà rejoints et Drummond lui tendait la main.

— Un bon point pour vous, Alice, dit-il. Laissez votre voiture ici. Nous allons monter dans celle de Peter qui est sur la route.

— Qu'est-il arrivé, Hugh ? demanda Algy.

— Comme je le pensais, ils ont transporté le corps ce soir. Peter et Toby épiaient d'un côté, et Ted de l'autre. Le corps a été amené dans une grande voiture

et on l'a jeté dans une sorte de fossé au haut de la colline Bury. Puis, la voiture a pris la direction de Londres. Peter sait exactement l'endroit où la voiture a quitté la route. Donc, nous pourrons trouver facilement. Je suis navré, Alice, de vous forcer à cette besogne, mais vous êtes la seule personne capable de nous renseigner. Hé, Peter !

Un torpédo, rangé sur le bord de la route, sortit des ténèbres.

— Vous ne connaissez pas miss Blakton, n'est-ce pas ? Voici M. Darell... Allons...

— Où est Toby ? demanda Algy.

— Auprès du bois, en sentinelle, répondit Drummond.

Ils s'installèrent dans la voiture et Peter démarra. Il était juste une heure moins le quart et ils ne rencontrèrent pas âme qui vive sur leur chemin. A l'exception d'un chien qui aboya furieusement lorsqu'ils passèrent devant une ferme, ils arrivèrent sans encombre jusqu'au sommet de la colline Bury.

A leur droite, c'étaient les dunes et, du petit bois les précédant, la silhouette de Toby Sinclair surgit.

— O. K., Toby ? demanda Drummond.

— O. K. Je vous conduis.

Il plongea sous le couvert du bois et Drummond prit Alice Blakton par le bras.

— Prenez garde, ma chère, dit-il. Il ne faut pas que vous vous fouliez la cheville.

Ils n'eurent pas loin à aller : le corps avait été jeté à environ trente mètres de la route. Caché par une sorte de fourré, il était pourtant visible à ceux qui seraient entrés dans le bois.

— Ils sont habiles, dit Drummond calmement. Cela leur est égal qu'on trouve le cadavre. On en conclurait à une mort naturelle, comme celle de Jim Latimer... Et un homme qui meurt naturellement n'a pas besoin de se cacher... Les souliers du mort sont crottés et ses vêtements pleins de boue. Bonne mise en scène : ils l'auront roulé un peu dans la saleté... Eh bien, Alice ?...

Tout en parlant, Drummond avait allumé sa torche électrique qui éclairait maintenant la figure du mort La jeune fille frissonna :

— Oui, dit-elle. C'est bien Samuel Cartwright.

— Je l'aurais parié, remarqua Drummond. Eh bien, nous n'avons plus rien à faire ici. Rentrons.

— Mais vous ne pouvez pas laisser cet homme comme ça ? s'écria Alice.

— Que voulez-vous que nous fassions, ma chère ? dit Drummond. Rien ne peut lui rendre la vie. Et si jamais la police mettait son nez là dedans, nous serions obligés de comparaître, ce que je veux éviter à toute fin.

— Avez-vous fouillé dans ses poches, Hugh ? demanda Algy.

— Oui. Et nous n'avons rien trouvé. Venez tous. Peter, vous me laisserez auprès de la carrière...

— Et quelles sont les instructions pour demain ? s'enquit Darell.

— Un coup d'œil alentour, et rentrez à Londres dans le courant de l'après-midi. Nous n'avons plus rien d'important à rechercher ici...

— Qu'allez-vous faire vous-même ?

— Je vais rentrer à Londres avec Algy... Dieu ! ajouta-t-il, penser que ce pauvre bougre savait ce que je voudrais tant savoir !

Il ne souffla plus mot jusqu'au moment où le torpédo atteignit la carrière.

— Bonsoir, mes enfants, dit-il alors. Nous nous reverrons demain.

Il suivit du regard les lanternes arrière de Darell disparaître dans la nuit puis rejoignit la voiture d'Algy.

— En route pour Heppel Street, chez la maman Penny, dit-il, une fois assis. Nous trouverons là bon gîte pour la fin de cette nuit.

Les trois voyageurs observèrent le plus complet silence jusqu'à leur entrée dans la capitale.

— Vous connaissez l'adresse de Mme Cartwright, Alice ?

— Non, répondit la jeune fille, mais je puis l'avoir facilement par Mme Turnbull.

— C'est ce hangar, dans la cour, qui me chiffonne. Je me demande ce qui pouvait bien se fabriquer dans ce hangar. Alice, tâchez de m'avoir vivement cette adresse, mais ne dites pas que Cartwright est mort. Vous devez tout ignorer sur ce sujet.

— Mais sous quel prétexte irez-vous voir Mme Cartwright, Hugh ? demanda Algy. Elle soupçonnera quelque chose, si vous lui demandez à voir l'atelier.

— Oui, fit Drummond. Et j'ai réfléchi là-dessus tout à l'heure. Le seul moyen de s'en tirer est de nous introduire par surprise dans cet atelier. Forcer la porte, quoi, comme de vulgaires cambrioleurs. Je vais tâcher de mettre ce projet sur pied, mon vieux.

Comme Alice l'avait prévu, ce fut un jeu pour elle d'avoir l'adresse en question. Mme Cartwright, seule dans sa petite maison, ne savait plus que penser de l'absence prolongée de Samuel. Elle pleurait toutes les larmes de ses yeux.

— Si elle va au commissariat, dit Algy, Burton va passer un mauvais quart d'heure. Car on fera une enquête à Birchington-Towers et aux environs, et l'on découvrira le cadavre... Que dira Burton, alors ?

— Tout simplement que l'homme n'est jamais arrivé à destination, répondit promptement Drummond. Qu'il n'a jamais connu cet homme. Et comme tous les domestiques sont du personnel bien dressé, la police en sera pour ses frais. Enfin, rappelez-vous qu'aucun signe de meurtre ne sera découvert sur le cadavre...

— Vous avez peut-être raison, acquiesça Algy. Alors, qu'allons-nous faire ?

— Voulez-vous bien encore nous aider, Alice ?

— Naturellement, répondit-elle.

— Eh bien ! votre travail, ce soir, consistera à tenir compagnie à Mme Cartwright pendant que nous procéderons à une petite inspection des lieux, du hangar, surtout. Si c'est nécessaire, emmenez avec vous votre logeuse, Mme Turnbull, cela semblera plus naturel.

Algy m'accompagnera, et, au cas où vous auriez besoin de lui, il sera à votre disposition.

– A quelle heure devrai-je me rendre là-bas ?

— Vers neuf heures, Alice. Et tâchez que la dame soit occupée pendant une heure environ.

— Ce ne sera guère difficile, répondit la jeune fille. Elle aime parler.

— Vous avez une excuse toute trouvée pour aller lui rendre visite. Vous la savez dans la tristesse. Mais ne la laissez venir à l'atelier sous aucun prétexte.

— Bien, fit Alice. Je vous obéirai aveuglément.

— Ma bonne Jane, fit Hugh comme M^me^ Penny entrait dans la pièce, il faudra que tu prépares un déjeuner pour trois aujourd'hui... Alice, ne rentrez chez vous qu'après. Et vous, Algy, allez garer la voiture de Parker parc Saint-James. Il est onze heures moins dix. Mais il faudra qu'avant ce soir vous vous transformiez tout à fait, mon vieux.

— Entendu.

— Quant à moi, dans le courant de l'après-midi, j'irai explorer le terrain.

Il en revint, à six heures, plein d'espoir :

— La chance nous accompagne, annonça-t-il. Je ne crois pas que notre cambriolage offre de grandes difficultés.

A sept heures, Alice Blakton quitta son appartement pour dîner au dehors, et à huit heures, deux marins typiques sortirent du n° 10 Heppel Street et se perdirent bientôt dans le trafic de Tottenham Court Road.

— Il y a un autobus qui nous mène pas loin de l'endroit où nous désirons nous rendre, Algy, dit le plus grand des matelots. Prenons-le.

Il était juste neuf heures quand ils déambulèrent vers la maison des Cartwright. Quelques groupes bavardaient sous des réverbères, mais la nuit était humide et la plupart des habitants de ce quartier populeux se tenaient au chaud dans leurs maisons.

C'étaient de petites maisons alternant avec des

boutiques et des échoppes. Et bientôt Algy vit une enseigne éclairée qui portait ces mots :

S. CARTWRIGHT, *Horloger.*

Drummond se sépara de son ami sans rien lui dire, traversa la rue et après avoir parcouru environ cinquante mètres s'engagea brusquement dans une sorte de ruelle. Algy suivait à distance, mais épiant. Il rejoignit son camarade :

— Je crois que nous sommes en sûreté, dit-il

— Voici l'entrée de la cour, murmura Drummond en poussant une sorte de barrière peu solide. Et voici l'atelier.

En pénétrant dans la cour, ils virent une lumière briller derrière l'une des fenêtres et entendirent un bruit de voix. Alice et Mme Turnbull étaient certainement arrivées.

Telle une ombre, Drummond se dirigea vers l'atelier. Pendant l'espace d'un instant, une fine raie de lumière éclaira le trou de la serrure. Puis un craquement semblable à celui qui fait une amorce succéda et la porte s'ouvrit.

Les deux hommes s'arrêtèrent immobiles. Ce petit bruit avait-il été perçu des maisonnettes contiguës, voire même de Mme Cartwright ? Mais non, rien ne sembla se manifester. De sa poche, Drummond sortit deux grands morceaux de feutre qu'il tendit, au moyen de punaises, devant les vitres poussiéreuses du hangar. Puis il ferma la porte et pria Algy de se tenir le dos contre le battant.

— Et maintenant, à Dieu vat ! fit-il en sortant sa torche de sa poche et en répandant le flot de lumière tout autour de l'atelier.

C'était une petite pièce, guère plus grande qu'une salle de bain ordinaire. Le long d'un mur se trouvait une sorte de large banc sur lequel on distinguait l'attirail d'un horloger. Dans un coin, une grande boîte sans couvercle contenait toutes sortes d'instruments : tournevis, vrilles, etc... Deux vieilles valises

devaient servir de sièges. Aucun placard, pas de planches, et pas de tiroir au banc grossier.

Drummond était sur le point de jurer tout haut, tant il était désappointé quand, soudain, une planche remua sous son pied. Il projeta à terre la lumière de sa lampe. Et, ce faisant, il entendit distinctement le bruit d'une porte qu'on refermait doucement.

Il se tourna vers Algy, lui demandant, en éteignant sa lampe :

— Vous avez entendu ?

— Oui, répondit Algy, on dirait que c'est la barrière qu'on referme.

— Prenez la torche. Vous la rallumerez si je vous le dis. Ecartez-vous un peu de la porte.

Ils attendirent, nerveux. De l'extérieur leur parvint comme un bruit de rameau cassé, puis des doigts tâtèrent la porte de l'atelier. Mais l'homme qui tâtait ainsi poussa une exclamation étouffée de surprise. Le nouveau venu avait, certes, découvert la serrure forcée.

Durant l'espace de quelques secondes, il hésita ; puis, avec des précautions infinies, il poussa le battant et, dans la très faible lumière de la nuit, Algy et Drummond purent distinguer la silhouette d'un homme qui s'accroupissait. En fin de compte, il entra, repoussant la porte derrière lui.

Dans les ténèbres, il ne vit pas les deux hommes et ceux-ci l'entendirent gratter le plancher. Puis, après un juron, l'individu frotta une allumette.

Le dos tourné aux policiers, il ne se doutait pas qu'il était surveillé. Il souleva donc la planche qui avait cédé sous le pied de Drummond, puis plongea la main dans un trou fait dans le plancher.

Il en sortit des papiers, des documents qu'il ne prit pas la peine de parcourir sur-le-champ. Il se contenta de les poser près de lui. Puis, dès qu'il eut remis la planche en place, il se leva.

L'homme devait être satisfait et se disposait à s'emparer de son butin quand il eut la sensation rapide de deux mains de fer autour de sa gorge, et

le flot d'une torche électrique en plein visage l'aveugla. C'est complètement évanoui que Drummond le déposa dans un coin du hangar.

— Ça nous épargne du travail, dit Drummond en fourrant les papiers dans sa poche. Il ne reviendra pas à lui avant une bonne demi-heure.

Il traversait la cour, Algy à son côté, quand, s'arrêtant soudainement :

— On dirait que les femmes ne parlent plus, Algy, fit-il. Ça, c'est curieux... Nous ferions mieux de jeter un coup d'œil par là.

La porte de la maison donnant sur la cour n'était pas fermée à clef. Les deux camarades pénétrèrent donc facilement dans la demeure de Mme Cartwright. Ils longèrent une sorte de couloir, le plus silencieusement possible, puis parvinrent à une pièce dont le battant entre-bâillé laissait voir un spectacle étrange : une femme ligotée sur une chaise et dont les yeux terrifiés, au-dessus d'un bâillon, le regardaient.

— Juste à temps, murmura Drummond en entrant.

Un homme qui était penché à la fenêtre, se retourna en entendant ces mots, et resta un instant interdit. Il n'eut pas le temps de réfléchir : Drummond l'étourdissait d'un coup de poing.

— Détachez vite ces trois femmes, Algy, ordonna-t-il en poussant son adversaire dans un coin de la pièce.

Les trois femmes étaient solidement bâillonnées et ligotées.

— Nous avons été assaillies brusquement, expliqua Alice Blakton dès qu'elle le put. Avez-vous mis la main sur l'autre bandit ?

— Oui, répondit Drummond. Je ne sais pas qui vous êtes, mesdames, continua-t-il en regardant fixement Alice, mais à votre place, je rentrerais chez moi avant que la police ne vienne.

Alice comprit et hocha la tête.

— Si votre nom est mêlé à cette histoire, il faudra que vous disparaissiez pendant un certain temps, ordonna Hugh.

De nouveau, Alice fit signe qu'elle avait compris, puis se porta au secours de Mme Cartwright qui criait en sanglotant.

— Ma chère, disait Mme Turnball, venez avec nous, nous téléphonerons à la police de chez moi.

— Je ne peux pas rester ici, criait l'infortunée créature. Avoir été assaillie dans ma salle à manger ! C'est affreux !

Drummond se pencha vers Alice, lui fit signe :

— Emmenez-la, dit-il quand Alice fut près de lui, mais essayez de remettre à un peu plus tard le coup de téléphone à la police. Je ne voudrais pas qu'on attrape ces bandits. Enfin, vous ignorez qui nous sommes, naturellement.

Il disparut dans la nuit, Algy à ses côtés.

— Il vaut beaucoup mieux qu'on ne mette pas la main sur ces hommes-là, dit Drummond une fois dans la rue. Car, si ce sont des agents de Burton, ce dernier saura qu'ils ont manqué leur affaire. S'ils appartiennent à une autre bande, ils pourront prétendre avoir réussi et détruit les papiers.

— Où allons-nous, maintenant ? demanda Algy.

— Nous rentrons rue Heppel, pour examiner notre butin.

Il héla un taxi.

— Par Dieu, continua-t-il, une fois dans la voiture, je me demande ce que nous aurions fait sans l'aide de ces deux jeunes filles !

Dès qu'ils furent rentrés, Mme Penny annonça :

— Vous savez, ce monsieur qui a déjeuné avec vous ici l'autre jour, mon chéri ? Eh bien ! il a téléphoné il y a environ une demi-heure.

— C'est Ginger Lawson, dit Drummond à Algy. Que voulait-il, Jane ?

— Vous voir, monsieur Hugh. J'ai averti que vous étiez sorti. Mais il viendra ici à onze heures, avec l'espoir de vous trouver.

— Il est en ce moment dix heures et demie, fit Drummond en regardant la pendule. Bien, Jane.

Fais-le entrer dès qu'il sonnera. A nous deux, Algy, maintenant.

Drummond tira une chaise près de la table et sortit les papiers de sa poche. Il y avait cinq petits paquets.

Le premier contenait des plans faits à l'encre bleue, comme s'en servent en général les ingénieurs. Mais, sur ces plans, on ne voyait que des roues et des ressorts. Sur un diagramme central, plusieurs autres petits diagrammes étaient inscrits, ressemblant au premier.

Drummond se redressa tout d'une pièce, tira la sonnette :

— Jane, dit-il, est-ce que nous avons ici des boîtes de salade de fruits Petworth ?

— Il m'en reste une boîte seulement, mon chéri.

— Apporte-la vite, Jane, cria-t-il. Mais ne l'ouvre pas.

Un peu mystifiée, la vieille fit ce qu'on lui demandait.

— Bravo, Jane, merci. Laisse-la ici. C'est bien ce que je pensais, Algy, reprit-il quand la chère femme se fût retirée, le diagramme central correspond à la taille d'une de ces boîtes. C'est le dessin du mécanisme que nous avons trouvé chez Mayer, en Suisse, ou, en tout cas, quelque chose d'approchant.

— Sur lequel, probablement, Cartwright travaillait, remarqua Algy.

— Précisément, mais du moment que nous avons le rouage lui-même, le dessin ne nous sert pas à grand'-chose. A l'exception, cependant, que nous savons que tout cela est fabriqué en Angleterre. Continuons.

Le second paquet contenait les listes relatives aux quantités des modèles : 250 roues n° 1 avaient été transformées en chiffre plus élevé de 300. Le nombre 150 ressorts D avait été biffé et remplacé par celui de 200. Bref, tout le stock avait été largement réapprovisionné grâce, sans nul doute, au travail de Cartwright.

— En réfléchissant un peu, Algy, fit Drummond, on peut en déduire que c'était ce Mayer qui devait fabri-

quer le modèle original et Cartwright, n'était que l'ouvrier copiste. Pourquoi a-t-on tué Mayer ? Cela, nous l'ignorerons toujours probablement. Tout simplement, peut-être, parce qu'il avait trop parlé. Mais cela n'a pas d'importance. Voyons le paquet n° 4.

Il l'ouvrit et s'écria aussitôt après avoir déplié la feuille :

— Seigneur ! regardez. On dirait le document que Jimmy Latimer avait ramassé au restaurant Paquay ?

Les deux hommes se penchèrent sur ce qui était une carte d'Angleterre et d'Ecosse marquée de quantités de points. Aucun nom n'était inscrit, mais il était aisé de se rendre compte que les points représentaient les villes. Comme Mme Palain l'avait signalé, les points étaient bien plus nombreux dans les centres industriels de l'Angleterre que dans les régions agricoles. Quelques-uns étaient faits d'encre rouge. Il y en avait un total de 320, ainsi que l'attestait la déclaration succincte décrite au bas de la carte.

— Et nous avons 320 roues n° 1, fit Drummond pensivement. Que pensez-vous de cela, Algy ?

— Je pense qu'il y a peut-être là une ruse de la part du ou des dirigeants pour ne pas que ceux qu'ils employaient — et continuent à employer — soient trop au courant de leurs intentions.

— C'est possible, fit Drummond. En tous les cas, il est bien certain que leurs agents ou ouvriers doivent peu se connaître. Mais qu'est-ce que c'est que cela ?

Il venait d'ouvrir un autre paquet :

— Helverton ! Où diable peut-il bien se nicher ? Helverton !

Du hall parvint un bruit de voix.

— Venez, Ginger, poursuivit-il. Vous arrivez à propos. Où se trouve Helverton ?

Ginger Lawson resta debout quelques instants sur le seuil de la porte :

— C'est curieux que vous me demandiez ça, répondit-il lentement. Helverton est un petit village de Cornouailles auprès duquel il s'est passé des événe-

ments assez bizarres, dernièrement. Si bizarre que Scotland-Yard en a été avisé.

Ce fut au tour de Drummond d'être étonné :

— Le bruit court qu'une propriété est hantée aux environs d'Helverton, et celui qui a voulu voir de près ce qui se passait a été trouvé mort.

— Comment est-il mort ?

Ginger Lawson referma la porte :

— C'est la mer qui a rejeté son cadavre quatre jours plus tard. Le corps tournait déjà en décomposition et on en a déduit que l'homme s'était noyé. Mais, après un exament plus attentif, on s'est aperçu que cet homme avait dû être brûlé, et que si ces brûlures n'avaient peut-être pas causé la mort, du moins elles y avaient été pour quelque chose.

CHAPITRE XIV

L'ÉTAU SE RESSERRE

Lawson prit une chaise et s'installa auprès de ses amis.

— Comment le nom d'Helverton vous est-il venu aux oreilles ? demanda-t-il.

En silence, Drummond poussa devant Lawson les documents. Après les avoir examinés, celui-ci s'informa :

— Où les avez-vous découverts ?

— Dans la maison d'un homme que Burton a tué avant-hier, répondit Drummond. Son cadavre n'a peut-être pas encore été trouvé sur la colline Bury. Mais sa mort paraîtra naturelle, comme pour Jimmy. Il s'appelle Samuel Cartwright. Est-ce que cela vous dit quelque chose ?

Lawson hocha négativement la tête.

— Un horloger, mon cher, continua Drummond, et qui, si je ne me trompe, copie le modèle de Mayer. On l'a fait disparaître parce qu'il savait trop de choses probablement. D'après vous, que signifie le nombre 320 ?

— Que votre Cartwright, il me semble, devait avoir à fabriquer 320 modèles de cette roue n° 1 ?

— Nous sommes d'accord. Je me demande s'il serait possible de savoir, à la firme de Petworth, si on a commandé dernièrement une grande quantité de boîtes de salade de fruits ?

— Cela doit être faisable.

— Et où elles ont été expédiées... Ginger, continua gravement Hugh. Je ne suis pas ingénieur de métier mais je crois comprendre que, dans ces boîtes, on pourrait introduire une petite dynamo et que...

— Inutile d'insister, interrompit Lawson, nous sommes du même avis. Ce qu'il faut que nous découvrions, c'est l'endroit où se trouvent amassés ces engins. Le dépôt central, si vous aimez mieux. Avez-vous pu savoir quelque chose sur l'île de Varda ?

— Algy, très habilement, a introduit ce mot dans la conversation. Et Ménalin comme Burton ont réagi.

— Ce qui prouve que Ronald est sur la bonne piste.

— Avez-vous de ses nouvelles ? Je suppose que vous n'avez pas entendu parler de lui depuis qu'il s'est échappé ?

— C'était la raison pour laquelle j'étais venu vous voir, répondit Lawson. Ronald, après avoir trouvé le moyen de s'échapper de la maison où Ménalin le retenait prisonnier, a pu nager jusqu'à un yacht privé. Ce nom de Varda, il a dû l'entendre prononcer tandis qu'on le retenait enfermé. Quoi qu'il en soit, il m'a télégraphié du yacht grâce à un aimable particulier, certes. Et Ronald est maintenant sur le chemin de retour.

— Et que savez-vous de Gasdon ?

— Il a reçu un coup de couteau au moment où il

sortait de Paris. Il est soigné dans un hôpital mais son état n'inspire pas d'inquiétude.

Drummond brandit ses poings en l'air :

— Dieu ! s'écria-t-il. Il faudra que nous prenions une rude revanche, Ginger.

— Si nous avertissions la police maintenant ?

— Impossible, Ginger. Pas encore... Nous n'avons aucune preuve. Nous travaillons seulement par déductions. Et si les autres s'apercevaient que la police est en éveil, ils se tiendraient sur leurs gardes. Voilà ce que je vous propose : Je m'en vais aller voir ce qui se passe du côté d'Helverton. J'emmènerai Peter et Algy.

— Si seulement je pouvais vous accompagner.

— Votre place est au ministère, mon vieux. Si Ronald ou Gasdon reviennent, dites-leur où je serai. Je vous enverrai un télégramme signé Hud, tous les jours. Si, par hasard, vous restiez deux jours sans rien recevoir, c'est que quelque chose nous serait arrivé.

Ginger Lawson se leva :

— Et moi, dit-il, comment pourrai-je communiquer avec vous ?

— Où se trouve exactement Helverton ?

— Tout à côté de Bodmin ; sur la côte...

— Eh bien ! si vous voulez, télégraphiez-moi au nom de Hudson, poste restante, à Bodmin. Au revoir, mon vieux. Nous partirons demain.

Il revint dans la pièce après avoir fermé la porte d'entrée au verrou :

— Ça va être du sport, cette fois, Algy, dit-il. Téléphonez à Peter et donnez-lui rendez-vous à Exeter, directement. Qu'il prenne sa voiture. Nous le rejoindrons à l'hôtel Lowestoft. Qu'il nous attende. J'apporterai un déguisement pour lui et de quoi bien se camoufler.

A neuf heures, le lendemain, les amis se retrouvèrent prêts à partir. Quand Drummond descendit, Algy tenait un journal à la main :

— Tenez, dit-il, voilà les nouvelles. Ecoutez.

Et il lut le passage suivant :

« Hier soir, dans le quartier de Battersea, des bandits ont fait irruption au domicile de Mme Cartwright. Celle-ci était en conversation avec deux autres dames amies, quand deux hommes surgirent qui les bâillonnèrent et les ligotèrent. Puis l'un des hommes partit dans la cour tandis que l'autre montait la garde auprès des victimes.

« Quelques minutes après deux autres hommes surgirent... »

— Zut ! s'exclama Drummond. J'avais espéré qu'on passerait notre irruption sous silence. Continuez...

– « ... qui, après avoir étourdi l'un des bandits, rendirent la liberté aux trois femmes. Puis ils disparurent. Mme Cartwright, bouleversée par cette scène, se laissa emmener par ses amies à leur domicile d'où elle avertit la police. Aussitôt des agents furent envoyés sur les lieux. Mais quand ils arrivèrent la maison était vide.

« Le motif de cette agression reste obscur. La porte de l'atelier de M. Cartwright avait été forcée mais il semble que les bandits n'aient rien volé.

« Malheureusement, les descriptions respectives des hommes faites par Mme Cartwright sont si vagues qu'on n'a guère d'espoir de les retrouver. Tout ce qu'elle a pu affirmer, c'est que les deux hommes qui ont apparu en dernier lieu pour les délivrer étaient de vrais — ou de faux — matelots. »

— Ça va, fit Drummond, la lecture terminée, on n'a pas parlé d'Alice.

— Encore une autre petite nouvelle, fit Algy en tournant la page de son journal. Ecoutez :

« M. et Mme Serge Ménalin ont quitté le Ritz-Carlton pour la campagne, où ils pensent rester quelques jours. On ne fera pas suivre leur correspondance. »

— Bizarre ! remarqua pensivement Drummond. Ils sont partis hier... Et pour quelle destination exactement ? On ne le dit pas... Mais, vite, mon garçon, nous n'avons que juste le temps d'attraper le train.

Au revoir, Jane, cria-t-il en ouvrant la porte de la cuisine. A bientôt, ma chère.

— Au revoir, mon chéri. Faites bien attention de ne pas prendre froid !

Ils arrivèrent à Exeter à l'heure juste et se rendirent tout de suite au petit hôtel Lowestoft. C'était un endroit retiré, mais propre et confortable. Ils y trouvèrent Peter en train de prendre l'apéritif dans une salle bien tranquille. Après avoir commandé des boissons, Drummond déplia une carte et se mit à l'étudier, en compagnie de ses deux amis.

— Mieux vaut connaître la topographie des lieux avant de nous mettre en route, dit-il. A vol d'oiseau, Helverton est distant de Bodmin de quinze milles environ, soit vingt milles en considérant les tournants que fait la route. Et voici les falaises...

— C'est probablement un petit port de pêche, fit Darell.

— Et, dans ce cas, l'arrivée de trois étrangers ne sera pas sans être remarquée.

— Nous pourrions peut-être faire croire que nous sommes des journalistes ?

— Hum ! fit Hugh, les paysans n'aiment pas ce métier-là !... En tout cas, la côte semble rocheuse et déserte à l'exception de ce petit village au creux d'une anse. Nous allons changer de vêtements ici, et vous nous conduirez dans votre voiture jusqu'à Bodmin, mon cher Peter.

Le crépuscule était tombé quand ils arrivèrent dans cette petite ville de Cornouailles. Ils mirent la voiture dans un garage.

— Vous êtes en excursion ? demanda le propriétaire de l'endroit.

— Oui... Et nous ne savons pas trop quoi voir dans ces parages... Est-ce qu'il n'y a pas un château hanté ?...

— Ah ! mais si, répondit l'homme. Du côté d'Helverton. N'est-ce pas, vieux ? fit-il, s'adressant à un homme en train de charger un camion.

Le conducteur du camion cracha par terre :

— Vous n'êtes jamais venus par ici, messieurs ? demanda-t-il.

— Jamais, avoua Drummond.

— Si j'étais que vous, je n'irais pas voir le château...

L'homme monta sur son siège.

— Il s'en va de ce côté ce soir, justement, fit le propriétaire du garage. Et il n'est pas trop content.

— Est-ce qu'il ne voudrait pas nous emmener ? s'informa Drummond. Nous n'avons pas peur des fantômes.

— Georges ! cria le garagiste, ces messieurs voudraient te tenir compagnie. Tu les emmènes ?

La tête du chauffeur émergea de derrière son renfoncement :

— Sûr ! cria-t-il. Vous pouvez monter.

— Nous allons laisser notre voiture ici, fit alors Drummond en s'adressant au garagiste. Nous viendrons la reprendre demain sans doute.

— Entendu, monsieur, j'y veillerai.

Le vieux camion démarra quand les trois hommes furent montés. Ils s'assirent sur des malles et des caisses qui tenaient lieu de banquettes.

La nuit était entièrement tombée et nos trois amis riaient tout bas des mauvais amortisseurs de l'engin et de la dureté de leurs sièges.

Le chauffeur arrêtait son camion presque à chaque kilomètre, descendait de son siège, cherchait un paquet et un registre et, en remettant le paquet à qui de droit, faisait signer le registre non sans avoir bavardé quelques minutes.

Enfin, après une heure d'un lent trajet, le camion s'arrêta au milieu d'une sorte de prairie d'où l'on ne pouvait apercevoir ni villa, ni cottage :

— Vous voyez qu'il me reste encore deux malles, messieurs, dit le conducteur. Il va falloir que vous attendiez qu'on vienne les chercher...

— Est-ce que nous sommes loin d'Helverton ? demanda Drummond.

— A deux milles environ, m'sieur...

— Et qu'est-ce qui vient chercher ces malles ? fit Drummond pensivement.

— C'est m'sieur Stangerton, m'sieur... L'artiste... Qui habite dans sa villa d'Hooting Car... Le château hanté... Il envoie une camionnette les prendre...

— Je vois, murmura Drummond, qui ajouta à voix plus haute : Vous avez déjà porté beaucoup de malles comme celle-là à M. Stangerton ?

— Quelques-unes, m'sieur...

— Descendez du camion, mes petits, ordonna Drummond à Peter et à Algy. Ecoutez, Georges, poursuivit-il, désirez-vous gagner une livre ?

— Sûr, m'sieur. Sûr !...

— Eh bien ! ne dites pas à celui qui viendra chercher ces malles que vous avez eu trois voyageurs

— Il vient, celui-là, m'sieur... J'vois les lumières de ses phares...

Sur la route d'Helverton, deux raies brillantes balayaient la poussière. Et comme Drummond sautait du camion, il comprit que le chauffeur l'avait arrêté à un croisement de chemins. Algy, Peter et lui s'accroupirent dans un fossé quelques instants avant que l'auto, venant d'Helverton, ne fût sur les lieux. Deux hommes en descendirent qui, avec l'aide de Georges, déchargèrent les caisses et les portèrent tour à tour dans leur voiture. Le registre fut signé, le port payé et en un rien de temps l'auto faisait demi-tour.

— Elles étaient plutôt lourdes, ces caisses, n'est-ce pas, Georges ? fit Drummond négligemment en remontant dans le camion avec ses amis.

— Oui, m'sieur. Pas mal lourdes.

— Et vous dites que vous en avez porté plusieurs ici ?

— Au moins huit, m'sieur.

— Savez-vous d'où elles viennent ?

— De différents endroits, m'sieur. Je les prends à la gare de Bodmin. Ces deux dernières venaient de Leeds.

— Je vois... Vous me parliez du château hanté, Georges. Racontez-m'en l'histoire.

— C'est une vieille légende, m'sieur, que je tiens de mon père et de mon grand-père. Le fantôme, c'est un Espagnol. Il y a des centaines d'années, un vaisseau espagnol allait s'échouer près d'ici. Aussi le capitaine, l'Espagnol en question, voyant ça, a appelé le Diable pour venir à son secours. C'était un mauvais homme, comme vous voyez. Mais les officiers et les matelots qui, eux, priaient la Sainte Vierge, furent si furieux, qu'ils jetèrent à la mer ce damné qui disparut dans une rafale. Le bateau fut sauvé et le reste de l'équipage aussi. Mais le cadavre du capitaine fut rejeté par les vagues quelques jours après, sur la petite île... Et parce qu'il avait vendu son âme au diable, il ne peut pas rester dans sa tombe. On le voit se promener de temps en temps autour de Hooting Carn et quelquefois même sur l'île. Et pour ceux qui le voient, c'est un mauvais présage. Ça signifie : la mort...

— C'est très intéressant, Georges. Et l'a-t-on vu dernièrement ? s'enquit Drummond.

— C'est plutôt drôle, m'sieur, répondit le chauffeur. On a cru que c'était une légende jusqu'à maintenant. Mais depuis quelques mois des gens voient ce fantôme, ils le disent du moins, et il y en a qui viennent pour le voir.

— Et comment est-il ce fantôme ? fit tranquillement Drummond.

— C'est une silhouette toute jaune qui semble glisser sur le sol, puis disparaître tout d'un coup. Et le monde par ici en avait peur, sauf Jan Penderby qui a parié qu'il irait le toucher. Eh bien, m'sieur, c'est lui, Jan, qui en est mort. Oui, m'sieur. On l'a retrouvé noyé... Plutôt brûlé... Et c'est compréhensible puisque ce sacré capitaine Varda avait vendu son âme au diable...

— Le capitaine comment ? demanda Drummond d'une voix tremblante

— Varda, m'sieur. Don Miguel Varda. Son nom est gravé sur la pierre tombale, à Hooting Carn. C'est de sa tombe qu'il sort pour apparaître.

— Et l'île dont vous avez parlé, comment s'appelle-t-elle ?

— Varda, m'sieur. Elle a pris le nom de l'Espagnol. C'est pas vraiment une île : juste un gros rocher qui pointe à quelque chose comme 80 mètres de la côte. Et, quelquefois, comme je vous l'ai dit, le fantôme se promène sur la pointe du rocher.

Le camion s'arrêta devant l'auberge du *Joyeux Pêcheur*.

— Nous y voici, m'sieur... On vous racontera sûrement toute l'histoire de Jan Penderby, par ici... (Il glissa la livre sterling dans sa poche.) Merci beaucoup, m'sieur. Je viens par ici tous les jours, vous savez, si jamais vous avez besoin de quelque chose...

La rue dans laquelle le camion s'était arrêté était longue et tortueuse. Des lumières coulaient des fenêtres des petites maisons et, de loin, parvenait le bruit des vagues se jetant sur les roches. Toute la population masculine d'Helverton semblait s'être réunie dans le bar où les hommes pénétrèrent et un soudain silence s'établit à la vue de ces trois étrangers.

— Venez boire un verre avec nous, Georges, cria Drummond gaiement pour rompre ce silence.

Tout aussitôt, les conversations reprirent petit à petit, les villageois rassurés par le fait que le camionneur trinquait avec les nouveaux venus.

L'attention des buveurs fut bientôt attirée par un petit homme à barbe grise qui criait :

— Je vous jure que je l'ai vu ! Je suis sorti, un soir, après qu'on a eu découvert Jan. Et, bien que j'avais un peu la frousse, j'ai voulu voir de près. Avant que j'arrive à Hooting Carn, à ma gauche, j'ai vu quelqu'un d'aussi grand qu'une maison et brillant des pieds à la tête. J'étais glacé de peur. Et je me suis mis à courir de toutes mes forces jusqu'à chez moi.

— Il était aussi grand qu'une maison, monsieur Dogerty ? dit une voix remplie de doute.

— Mais oui, reprit énergiquement le petit homme à barbe. C'est bien le diable lui-même qui a pris Jan.

Le propriétaire de l'auberge, s'avançant alors vers Drummond, lui demanda :

— Vous êtes nouveaux venus sur la côte, messieurs ?

— Oui, répondit Drummond, et Georges nous a raconté ce qui se passait par ici.

— Sale affaire, monsieur, croyez-moi, reprit l'aubergiste. Le petit Penderby était un charmant garçon.

— Est-ce que vous avez vu le fantôme, vous ? demanda Drummond.

— Non, et je n'ai pas envie de l'apercevoir !

— La villa appartient à un certain M. Stangerton, n'est-ce pas ?

— Oui. Il l'a achetée il y a environ un an. Elle était restée vide un bon bout de temps avant ça...

— Et qu'est-ce qu'il dit, lui, du fantôme ?

— Nous n'en savons rien. On ne voit jamais M. Stangerton. Il ne sort jamais.

— Est-ce que la petite île de Varda dont nous parlait Georges est habitée ?

— Oh ! que non, monsieur. Seulement par les mouettes. On dit, qu'autrefois, c'était un repaire de voleurs ? Mais ce sont des histoires.

— Elle n'est marquée sur aucune carte.

L'aubergiste se mit à rire :

— C'est trop petit pour ça. Juste un bout de rocher.

— Ce M. Stangerton n'est pas marié ? demanda encore Drummond.

- Je n'ai jamais entendu dire qu'il le soit, répondit l'homme.

— Et c'est un artiste, nous disait Georges, qui habite un château ?

— Plutôt une grande villa qu'on a baptisée château. Elle est à cent mètres de la mer, environ, sur le haut de la falaise.

— Et quand donc le fantôme a-t-il fait sa première apparition ?

— Il y a un ou deux mois, monsieur. Dans le sentier des amoureux ! Mais personne ne veut plus y passer de nos jours...

— Je le comprends, dit Drummond. Voulez-vous

bien nous donner du fromage et à chacun un pot de bière, dans cette petite pièce à côté ?

— Certainement, monsieur. Vous aurez peut-être besoin de chambres pour la nuit ?

— Mais oui. Retenez-nous-en trois, voulez-vous ?

— Eh bien ! Hugh, demanda Algy une fois qu'ils furent tous trois installés dans une petite salle à manger tranquille, qu'est-ce que vous pensez de cette histoire de fantôme ?

— Je pense tout simplement, riposta Drummond, qu'il n'y a pas plus de fantôme que... dans le creux de ma main. Cela gênait le dénommé Stangerton que des amoureux s'approchent trop près de son aire. D'où la légende du fantôme, forgée de toutes pièces.

— Et le jeune homme qu'on a tué ?

— Il avait dû surprendre des secrets. Qu'est-ce que vous pensez que contenaient ces malles, mes fils ?

— Probablement des engins semblables à ceux que fabriquait Cartwright, suggéra Algy.

— D'accord. Et comment expliquez-vous l'apparition du fantôme sur le rocher pointu ?

Algy et Peter restèrent un moment silencieux, puis ce dernier répondit :

— Une barque, une échelle et une corde devraient faire l'affaire pour ça, qu'en dites-vous ?

— Probablement. Mise en scène nécessaire. Mais peut-être y a-t-il une certaine connexité entre la maison de la falaise et l'île. En tout cas, que penseriez-vous d'un petit tour dans ces parages ce soir ?

— Bien sûr ! s'exclamèrent ensemble les deux jeunes gens.

— Alors, une autre tournée de bière, termina Drummond, et... en route !

CHAPITRE XV

LE FANTÔME

Le temps était doux et brumeux quand les trois camarades se disposèrent à sortir. Le dernier consommateur avait quitté le bar et l'aubergiste du *Joyeux Pêcheur* se préparait à fermer boutique. Il était inutile de lui cacher l'intention qu'ils avaient de faire cette promenade nocturne :

— Eh bien ! messieurs, dit le brave homme, chacun fait ce qu'il lui plaît. Moi, je vais aller me coucher. Mais je laisserai la porte libre, c'est-à-dire que je ne mettrai pas le verrou. Et il y aura des bougies sur la table.

Ils empruntèrent le chemin allant vers la falaise. Au début, la pente se faisait à peine sentir, mais au fur et à mesure qu'ils marchaient l'inclinaison du terrain s'accentuait. En un quart d'heure, ils atteignirent le sommet de la falaise. Derrière eux, le petit village reposait, obscur, et au-dessous d'eux ils percevaient le bruit monotone des lames contre le rivage.

D'après ce qu'ils avaient déduit des informations qu'on leur avait fournies, les trois hommes savaient que Hooting Carn se trouvait à environ deux milles de Helverton, aussi ne furent-ils pas trop surpris, ayant atteint le haut de la falaise, de voir une lumière briller au travers d'arbres :

— Ce doit être la maison, remarqua Drummond. Un peu plus près que je ne pensais...

Il s'arrêta net.

— Qu'est-ce que c'est que ce bruit ?

Ils écoutèrent mais les deux autres n'entendirent rien.

Drummond s'aplatit contre le sol :

— Eh bien, moi j'entends, reprit-il. Et on ne peut s'y tromper.

Peter et Algy, imitant leur aîné, collèrent leur oreille au sol :

— On dirait une machine qui tourne, dit Algy.

— Exactement, répondit Drummond. Mais quel sorte de moteur est-ce ? Et où se trouve-t-il ? Ce n'est pas une machine électrique que ferait jamais un bruit pareil. Est-ce une pompe à eau ? Mais alors, elle fonctionnerait bien longtemps. Continuons nos recherches.

Leurs pas, amortis par l'herbe, étaient silencieux. Les trois hommes apercevaient vaguement la silhouette de la demeure se profilant derrière une haute muraille naturelle. Enfin, ils arrivèrent assez près pour plonger du regard dans la pièce où brillait la lumière.

A une table, un homme était assis, qui fumait. Devant lui s'empilaient des papiers qu'il consultait de temps en temps, et il inscrivait dans un registre assez épais les renseignements qu'il devait relever sur les feuilles. Cet individu n'avait rien de sympathique, et, à en juger par le verre et le carafon à sa portée, il ne devait pas souvent mettre de l'eau dans son whisky. Ses traits étaient grossiers, son teint rougeaud, mais la carrure de ses épaules dénotait la force.

— Est-ce là notre artiste ? murmura Drummond.

— Je fais toutes réserves quant à son art, répondit Darell sur le même ton.

Au bout de quelques secondes, un autre homme entra qui devait être un subordonné, car il ne s'assit pas mais resta debout comme s'il attendait des ordres. Ces ordres lui furent donnés et il quitta la pièce aussi brusquement qu'il était venu. Cette petite scène se renouvela deux autres fois, puis celui qui était assis se leva et alluma une cigarette.

Il était très grand et très fort. Pendant quelques minutes, il regarda la nuit. Puis, jetant sa cigarette, il ferma la fenêtre et tourna le commutateur. Un mo-

ment plus tard. une lumière brilla à une fenêtre du premier étage. L'homme avait dû monter se coucher.

— Evidemment, cela lui est égal d'être épié, car il ne prend aucune précaution, fit tranquillement Drummond. Il est vrai que tout ce qu'il fait ne tire pas à conséquence. Poursuivons nos perquisitions.

Avec précaution, ils contournèrent la maison, à une distance de cinquante mètres environ, mais ils ne virent rien d'extraordinaire. Des lumières qui s'éteignaient les unes après les autres, dans les chambres supérieures, indiquaient que les habitants allaient se reposer. Enfin, la maison entière fut plongée dans les ténèbres, à l'exception d'une pièce.

— Qu'allons-nous faire maintenant ? demanda Algy.

— Nous asseoir et attendre. Malheureusement, nous ne pouvons pas fumer. Il n'est que onze heures. Le moteur tourne toujours fort.

— Où diable peut-il bien être ? fit Darell. Il ne doit pas se trouver dans la maison, on ne l'entend pas assez.

— Il me semble, répondit Drummond qui avait de nouveau collé son oreille au sol, que le bruit vient de sous terre... Seigneur ! qu'est-ce que c'est que ça ?

Immobile, les trois hommes regardaient fixement la maison. Bien qu'une sirène, sur la mer, fît entendre son appel rauque, les guetteurs n'avaient d'yeux que pour ce qu'ils contemplaient : une espèce de lumière qui, après n'avoir été qu'une masse informe, se matérialisait en une silhouette gigantesque. Et soudain cette silhouette, après avoir glissé sur le sol, sembla disparaître, comme engloutie par la terre même.

De nouveau, le fantôme réapparut, immense et semblant jeter du feu de tout lui-même. Il passa à environ vingt mètres de Drummond et de ses amis.

— Je comprends maintenant que les indigènes aient pu être effrayés, fit Hugh, l'installation est habile.

La luminosité de ce mannequin était due à une combinaison de phosphore, mannequin qui était porté sur les épaules d'un vivant dont on ne pouvait apercevoir les pieds car une sorte de longue robe, tombant jus-

qu'au sol, les cachait. Après avoir fait le tour de la maison une ou deux fois, l'apparition s'arrêta, puis de nouveau disparut, engloutie.

— Vite, fit Drummond, c'est le moment.

Ils rampèrent presque jusqu'à l'endroit où ils avaient vu disparaître ce fantôme de mascarade. Mais il n'y avait plus trace de lumière. En tâtant, Drummond ne rencontra qu'une pierre froide.

— Je vais risquer le coup, dit-il en allumant une seconde sa torche.

Et à ses yeux ébahis apparut une tombe portant ces mots :

DON MIGUEL VARDA

— La tombe de l'Espagnol, souffla-t-il. Celle d'où part le fantôme... Et que Jan Penderby avait découverte.

Il se tourna vers la mer :

— Regardez !

Sur le rocher, maintenant, apparaissait la silhouette phosphorescente.

— Je m'en doutais, fit Drummond. Ce qui signifie que si le soi-disant fantôme peut aller là-bas, nous pouvons nous y rendre aussi.

— Mais ne croyez-vous pas qu'il va revenir par ici, fit Darell pensivement. Si oui, peut-être ferions-nous mieux de ne pas nous rencontrer avec lui encore maintenant.

— Je suis de votre avis, repartit Drummond qui continuait à tâter la pierre. Ça y est. J'ai trouvé ! La pierre glisse. Venez.

Ils s'assirent un peu à l'écart et bientôt le *fantôme* descendit du rocher de Varda et disparut de nouveau. Cinq minutes après environ un bruit leur parvint, venant de la tombe, et une silhouette sombre surgit du sol. Puis il y eut un déclic et tout redevint silencieux. Le fantôme était allé se coucher.

Drummond s'accorda un quart d'heure avant d'entreprendre quoi que ce soit. Puis, à pas de loup, avec Algy et Peter, il retourna vers la tombe. Ils s'aperçurent qu'une barre de métal avait été fixée sur le côté

de la pierre, d'où le déclic de tout à l'heure. Et rien n'était plus facile que de soulever la barre de ses crochets et de la poser sur l'herbe !

Un effort, et la pierre poussée découvrit une cavité dans laquelle, l'un après l'autre, ils descendirent. Une fois dans le trou, ils repoussèrent la pierre dans sa position normale. Alors, seulement, Drummond tira sa torche et la fit fonctionner.

Ils se trouvaient dans une sorte de petite cave voûtée dont les murs, soutenus par des plaques de fer, paraissaient avoir été façonnés récemment. Une échelle était posée contre une paroi et une ouverture, dans le sol, donnait l'impression d'un puits de mine. Mais c'était en réalité un tunnel soutenu également par des plaques métalliques d'aspect neuf.

La descente dans ce tunnel fut assez facile à effectuer par les trois amis, car ils n'avaient pas besoin de se baisser en marchant. Mais ils avançaient avec précaution et, souvent, Drummond allumait sa torche pendant l'espace de quelques secondes.

Le bruit du moteur qu'ils avaient entendu avait cessé.

Ce fut à la troisième halte que les choses se corsèrent. Une autre galerie, sur la droite, et qui paraissait avoir été creusée tout dernièrement, ouvrait sa gueule béante devant les hommes intrigués. Avec quoi communiquait cette galerie ? La maison, sans doute. Et ces gros câbles qui couraient le long du plafond, pour quoi étaient-ils faire ? Il y en avait plus de douze — câbles téléphoniques sans doute — et qui se développaient dans la galerie mystérieuse. A intervalles plus ou moins réguliers, des ampoules électriques étaient suspendues à la voûte.

— Ils se sentent en sûreté ici, murmura Drummond à ses camarades. Nous sommes bien à quarante mètres sous terre. Poursuivons notre chemin.

Après la jonction de ces galeries, la descente se fit plus rapide. De place en place, des marches grossières avaient été taillées et des bouts de corde solide, fixés au mur, aidaient ceux qui descendaient.

A mesure qu'ils s'enfonçaient, l'air devenait plus lourd et plus froid. Et bientôt les chercheurs se rendirent compte qu'ils étaient sous le lit de la mer, car, bien que la toiture ait été renforcée, l'eau filtrait et gouttait par endroits, formant des flaques de boue.

Le tunnel continuait, horizontal, sur une centaine de mètres puis, de nouveau, il se fit escarpé. Une montée assez raide, et les trois hommes débouchèrent dans une atmosphère plus sèche.

Drummond éteignit subitement la lampe. Une faible lueur filtrait d'une galerie s'ouvrant en face d'eux Ils y pénétrèrent avec des précautions infinies, leurs semelles de caoutchouc ne faisant aucun bruit.

Enfin, Drummond s'exclama :

— Grands dieux ! Regardez !

Peter et Algy furent aussitôt à ses côtés. Ils avaient sous les yeux un spectacle extraordinaire : une immense cave éclairée par la lumière blanche de deux ampoules électriques suspendues au plafond. Et dans cette cave, toutes sortes de machines, dont une, au centre, semblait plus puissante que les autres.

— C'est celle-là qui devait faire le bruit que nous avons entendu, murmura Hugh en la désignant du doigt.

Tout auprès reposaient des piles de boîtes de salade de fruits Petworth, les unes ouvertes, d'autres fermées. Et dans le coin le plus éloigné de la cave s'élevait comme une sorte de barrière de bois sur laquelle une pancarte, portant ce simple mot : *DANGER*, avait été clouée.

Il n'y avait dans cette cave aucune présence humaine ; l'heure du repos étant depuis longtemps sonnée.

Quand ils eurent examiné la scène :

— Avançons encore un peu, dit Drummond.

Il désigna de la main les deux valises que Georges avait livrées le soir même. Partout se trouvaient ces boîtes de salade de fruits de M. Petworth. La plupart, éventrées, vidées, contenaient des modèles de roues familières à Drummond.

Tout à coup il s'arrêta net, car dans le silence il venait de percevoir un ronflement sonore. A l'une des extrémités de la cave, en effet, un homme allongé sous une couverture ronflait.

— Je me demande combien il y a de gardiens ? murmura Drummond à l'oreille d'Algy.

Darell lui mit la main sur l'épaule :

— Venez, ordonna-t-il à voix basse. Il est inutile de prolonger cette inspection. Nous savons ce que nous voulons savoir.

— Vous avez raison, fit Drummond.

Mais il fit encore quelques pas jusqu'à la barricade de bois sur laquelle était attachée la pancarte, essaya d'en ouvrir la porte. Celle-ci était fermée à clef.

Il revenait vers ses camarades quand, soudain, il sursauta : toutes les ampoules de la cave venaient de s'allumer. Ils furent si surpris qu'ils restèrent un moment interdit. Qui donc avait tourné le commutateur ? D'où venait le danger : de l'île devant eux, ou de la terre, derrière eux ?

— Tout, mais pas la lumière, murmura Drummond en sortant rapidement de sa poche un ciseau et en se précipitant sur le fil électrique qui donnait le courant.

La cave fut aussitôt plongée dans les ténèbres.

— Ils pourront croire qu'un plomb a sauté, murmura-t-il encore. Filons.

A tâtons, ils reprirent leur route dans une obscurité si dense qu'il la sentait presque. Mais ils n'avaient pas fait vingt mètres que, derrière eux, s'éleva un murmure de voix. L'homme qui ronflait avait dû donner l'alarme. La situation était critique. Drummond n'osait pas se servir de sa torche. Et il n'y avait nul recoin dans le tunnel qui permît une cachette momentanée.

Les trois camarades montaient maintenant les marches grossières, furieux de ne pouvoir aller plus vite. Si seulement ils atteignaient la tombe, ils seraient sauvés !

Les voix se rapprochaient. Courant presque, se

heurtant contre les parois, Drummond, Peter et Algy poursuivaient leur ascension en silence. Enfin, Drummond qui marchait le premier, poussa un soupir de soulagement et murmura, haletant :

— Voilà la tombe !

Trois paires de mains essayèrent de faire glisser la salle. Mais la dalle refusa de bouger. Quelqu'un, de l'extérieur, avait dû replacer la barre de fer. Ils étaient pris dans un piège, comme des rats.

Et c'était vrai. Deux hommes, venant de l'île et armés de leur torche, s'avançaient. Encore quelques secondes et le faisceau de lumière se refléterait sur les braves garçons qui ne pouvaient plus s'évader.

Mais au lieu de venir droit sur eux, les gardiens biaisèrent dans la galerie devant conduire à la villa

— Qu'est-ce que ça veut dire ? murmura Drummond. Est-ce encore quelque piège ?

La réponse ne se fit pas attendre. Une balle siffla à leurs oreilles, vint s'enfoncer dans le mur, suivie d'une seconde. La troisième eut, en s'enfonçant, un bruit différent.

— Ils m'ont touché à l'épaule, dit seulement Algy.

— Couchez-vous tous deux, ordonna tranquillement Drummond.

Puis, faisant de ses mains un porte-voix, il cria :

— Nous nous rendons !

Il avait compris qu'on les attaquait par derrière et qu'ils fournissaient des cibles à ceux qui, cachés dans cette autre galerie, devaient sans doute les apercevoir par certains orifices.

— Vous souffrez, mon petit Algy ? demanda Drummond en se penchant vers son ami.

— Un peu, répondit l'autre dans un grognement.

Une voix de stentor commanda :

— Debout ! Et jetez vos armes !

Un faisceau de lumière aveugla Hugh, Peter et Algy, et à quelques mètres d'eux pointa le canon de revolvers.

Les prisonniers s'exécutèrent, Algy, soutenu par ses camarades.

— Avancez, reprit la voix, et au moindre geste de l'un de vous, nous tirons.

En silence, ils obéirent.

— Attachez-leur les mains derrière le dos, continua la voix.

Cinq hommes, surgissant d'on ne savait trop où, se hâtèrent dans leur besogne. Bien qu'Algy devînt pâle comme un mort, aucune plainte ne s'échappa de sa gorge.

— Un taureau de blessé ! dit encore l'homme... Vous en verrez d'autre ! Ce n'est pas fini !... Allez !... En avant !

Un coup de genou dans les reins de Drummond le fit avancer. Les prisonniers furent poussés dans la galerie qui conduisait sous la villa. A l'extrémité de cette galerie, un escalier de pierre débouchait dans ce qui pouvait être une pièce en sous-sol. Une table, des chaises étaient disposées dans cette pièce dont les murs, de pierre aussi, étaient complètement nus à l'exception d'un tableau électrique sur lequel se trouvaient des boutons de couleurs variées.

— Comment vous sentez-vous, Algy ? demanda Drummond.

— Il se sentira moins bien tout à l'heure, je vous en réponds ! remarqua la voix moqueuse de celui qui commandait.

Drummond dévisagea ceux qui les tenaient en respect. Ils n'avaient point l'aspect de bandits mais plutôt d'ouvriers énergiques, primitifs.

— Et, maintenant, continua le chef, puis-je vous demander ce que vous faisiez dans nos caves ?

— Certainement, répondit Drummond avec franchise. Nous étions venus en touristes dans cette partie de Cornouailles que nous ne connaissions pas, et, ce soir, avions abouti à l'auberge du *Joyeux Pêcheur*, à Helverton.

« Là, on nous a conté des histoires mystérieuses d'un fantôme errant auprès de votre maison. Aussi, nous avions décidé de nous rendre compte par nous-mêmes... En fait, nous avons vu marcher le fantôme,

puis disparaître dans ce qui nous a paru être un tombeau... Après quelques instants, nous nous sommes résolus à satisfaire notre curiosité.

— Vous promenez-vous toujours avec des revolvers dans vos poches ? demanda l'autre, ironique.

— Pas généralement, répondit Drummond. Mais nous les avions gardés en vue de notre exploration nocturne. Sait-on jamais ce qui peut arriver la nuit ?

— Et jusqu'où avez-vous poussé cette exploration ?

— Jusqu'au bout du tunnel. Après, nous avons senti tant d'humidité que nous avons trouvé préférable de revenir sur nos pas...

— Au moment où la lumière a jailli de toutes parts ?

— Exactement.

— Et c'est vous qui avez coupé le fil conducteur ?

— Oui.

— Supposons que vous me disiez la vérité, maintenant. Cela vous aiderait peut-être par la suite. Car nous savons que vous avez pénétré dans l'autre cave, que vous y êtes restés environ une dizaine de minutes et que vous en êtes sortis quand vous avez compris que vous aviez été découverts. Est-ce bien cela ?

Drummond se contenta de hausser les épaules. Mentir était inutile.

— Qui êtes-vous ? continua l'interrogateur.

— Je m'appelle Hillmann ; voici M. Singer. Et l'homme que vous avez blessé se nomme Morris.

— Il est assez difficile d'inventer des noms à brûle-pourpoint, je le sais ; cependant, puisque vous semblez aimer l'industrie... pourquoi, par exemple, ne pas vous nommer MM. Rolls, Royce et Bentley !... Mais cela n'a pas d'importance.

Il alluma une cigarette :

— Je m'appelle Stangerton, moi, continua-t-il. Voulez-vous fumer ? Déliez-les, vous autres. Je pense — termina-t-il quand les hommes eurent retiré les liens des prisonniers, — que vous avez assez de bon sens pour comprendre qu'un seul geste de votre part précipiterait votre fin.

— Qui sera ?

— Très simple. La seule difficulté repose dans le fait que ce monsieur... Morris a été blessé d'une balle. Sinon, vous seriez déjà tous trois dans la mer à la poursuite du fantôme que vous cherchiez. Les falaises sont très dangereuses par ici.

— Merci du renseignement, fit Drummond en plaisantant. Mais je n'ai jamais entendu dire que le plus terrible des fantômes s'amusât à jeter des hommes dans la mer. Donc... ?

— Le programme reste le même pour vous et M. Singer. Le courant, de ce côté, est tout à fait traître. Si vos deux corps sont seuls ramenés à la rive, cela sera tout à fait suffisant. Point n'est besoin de découvrir l'autre. M. Morris sera enterré dans l'île demain.

Drummond lança en l'air un nuage de fumée :

— Ainsi, vous avez l'intention de nous assassiner froidement ? dit-il.

— J'en suis désolé, repartit tranquillement Stangerton, mais je ne vois pas d'autre alternative. Mettez-vous à notre place. Nous ne sommes pas des imbéciles. Vous avez compris que nous gardions ici un secret. Or, si je vous laissais libres, vous parleriez. D'un autre côté, si je vous retenais prisonniers, les villageois bavarderaient. Hooting Carn deviendrait un lieu de publicité, ce que nous voulons à tout prix éviter. Donc, bien que nous n'ayons nul grief important contre vous, le seul moyen de tout arranger est de vous tuer... Et vous tuer d'une telle façon que votre mort ne pourra éveiller aucun soupçon. Désirez-vous une autre cigarette ? Après cela, il nous faudra commencer notre travail...

— Merci, répondit lentement Drummond.

Sa main ne tremblait pas tandis qu'il se servait d'une autre cigarette dans l'étui qu'on lui tendait, bien, qu'au fond, il ne voyait nulle possibilité de sortir de cette terrible impasse. Ce que Stangerton avait dit, tombait sous le bon sens. Cependant, il allait encore essayer...

— Dites, monsieur Stangerton, continua-t-il tranquillement, n'êtes-vous pas un peu trop dur pour nous ? J'avoue que nous n'avions pas le droit d'entrer dans votre propriété. Mais notre curiosité était excusable.

— Certainement. Mais vos revolvers ne l'étaient pas... En réalité, monsieur Hillmann, je ne crois pas que vous soyez des touristes.

— Vraiment ! Et que pensez-vous que nous soyons ?

— Des journalistes.

Drummond leva les sourcils :

— Et dans ces circonstances, dit-il, vous ne craignez pas que nos journaux ne s'émeuvent ?

— J'en suis bien certain. D'où la nécessité de votre mort accidentelle. Pas mal de reporters viendront sur les lieux, sans doute, mais ils ne découvriront rien. D'abord, parce que le fantôme a fait sa dernière apparition ; il n'est plus utile. A vrai dire, je crois que cela a été une erreur de ma part de ne pas avoir cessé ses apparitions aussitôt après la mort du jeune pêcheur... Mais on n'y peut plus rien maintenant. Dites-moi, fit-il plus rudement en regardant Drummond bien en face, pour quelle raison êtes-vous venu ici ? Parce que vous avez entendu dire que le pêcheur avait été brûlé ?

— Ces brûlures ont soulevé maints commentaires, répondit Drummond.

— Vous vous êtes comporté comme un crétin, oui un damné crétin, Freystadt, dit alors Stangerton fâché, je vous l'ai dit que cela amènerait des cancans.

L'épaisse physionomie de Freystadt ne se départit pas de sa placidité :

— C'était une bonne occasion d'essayer le gaz, dit-il. Je n'ai pensé à rien d'autre en faisant cette épreuve.

— Du gaz ? remarqua indifféremment Drummond. Est-ce cela que vous fabriquez dans ces chambres souterraines ?

— Ça... entre autres choses, monsieur Hillmann.

Le cerveau de Drummond travaillait. Quelle sorte de

gaz fabriquait-on en dessous ? Il commença à chercher ce que ce gaz pouvait être, puis aussitôt reconnut amèrement l'inutilité de son effort. A quoi bon tout cela, maintenant ? Du reste, Stangerton reprenait la conversation :

— Il est temps de terminer notre causerie, disait-il. Personnellement, je suis navré d'avoir à mettre un terme à vos jours ; je ne nourris contre vous aucune animosité. Vous êtes trois particuliers qui ont découvert trop de choses et que je dois faire disparaître. Liez-leur les bras de nouveau...

Ce fut à ce moment précis que Drummond changea subitement d'attitude. D'un magnifique uppercut il brisa la mâchoire de l'homme qui se tenait devant lui et la bataille commença. Une fois, deux fois, il repoussa les assaillants de ses poings de fer. La table se renversa, les chaises furent brisées en mille morceaux. Et ce ne fut pas avant qu'un homme eût pu le saisir aux chevilles qu'il s'écrasa sur le sol avec six hommes par-dessus lui. Il sentit qu'on lui liait les bras tandis qu'il haletait, la face contre le sol. Il perçut — et cela fut un baume pour lui — les jurons et les malédictions de ses adversaires. Puis, après avoir reçu un grand coup de pied dans les côtés, on le mit rudement debout.

Il se tenait à peine sur ses jambes, titubant comme un homme ivre, le sang lui ruisselant sur la figure. Peter était évanoui, un garde lui ayant assené à la base du crâne un violent coup de matraque avant même qu'il ait pu entrer dans la lutte. Quant à Algy, impotent, collé contre le mur, livide, il ne pouvait que contempler la douloureuse scène.

— Une belle bataille, hé, mon vieil Algy ! dit Drummond en riant. Une belle bataille finale.

Il regarda l'un après l'autre les hommes devant lui. Stangerton avait un œil solidement poché ; et Freystadt s'arrachait de la bouche quelques morceaux de dents.

Et, de nouveau, Drummond se mit à rire, d'un grand rire qui s'amplifia sous les voûtes, comme un

défi qu'il aurait jeté au visiteur funèbre avec lequel il s'était mesuré si souvent.

— Eh bien, cria-t-il à son vis-à-vis, eh bien ! lâche, on ne se bat plus ? Tu as donc peur ?

— Emmène-le, Pete, railla Stangerton en s'adressant à l'homme qui avait assommé Darell. Emmène-les tous deux et jette-les du haut de la falaise.

Trois hommes se ruèrent sur Drummond, le maintenant, tandis que, se tournant vers Algy, il disait :

— T'en fais pas, mon vieux ; t'en fais pas, Algy...

Il se donnait du courage, se redressait nerveusement. Mais graduellement il se détendit car un silence brusque avait envahi la pièce, et la poigne des ennemis s'était relâchée. En levant la tête il aperçut un homme qui se tenait immobile au haut des marches, un homme dont la figure restait dans l'ombre.

— Quel bruit infernal ! dit une voix tranquille, une voix qui fit sursauter Algy. Que diable se passe-t-il, monsieur Stangerton ?

Le nouveau venu descendait l'escalier : c'était Ménalin.

— Seigneur ! s'exclama-t-il en dévisageant Algy. N'est-ce pas notre ami M. Longworth, l'idiot du village ? Et puis-je lui demander ce qu'il fait ici ?

— J'inspectais le splendide appartement que vous deviez mettre à ma disposition dans votre nouvelle Madère.

— Et vous ? (Ménalin s'arrêta devant Drummond.) Qui êtes-vous ?

Il fronça les sourcils, se pencha en avant.

— Sûrement que je ne puis me tromper, bien que je ne vous aie vu qu'une fois. Retirez-moi cette barbe, Freystadt, essuyez-moi ce sang... C'est... Enfin, nous faisons vraiment connaissance, capitaine Drummond !

— L'honneur est entièrement pour vous, remarqua Drummond.

— Vous connaissez ces hommes, monsieur ? demanda Stangerton quand il fut revenu de sa surprise.

— Pas celui qui est étendu sur le sol, mais les deux autres.

— Ce sont des journalistes qui espionnaient.

— Des journalistes ! fit Ménalin en souriant. C'est une bonne profession quand on vous pousse à l'adopter.

Il alluma une cigarette, fixa Drummond dans les yeux.

— Que voulez-vous dire, monsieur ? cria Stangerton.

— Ce ne sont pas plus des journalistes que vous-même, répondit Ménalin. Ce sont des agents du Service Secret Britannique et je fais à cet homme le compliment de dire qu'il est un des plus dangereux que j'aie rencontré jusqu'ici.

CHAPITRE XVI

CHALLENGE ACCEPTÉ

Un murmure courroucé parcourut la salle et Ménalin, levant la main, décida :

— Nous n'avons pas besoin de tout ce monde ici. D'abord, on étouffe, et le capitaine Drummond ne vous a pas rendus plaisants à voir.

D'un geste, Stangerton renvoya quelques hommes, en gardant seulement deux en cas de besoin.

— Liez-leur les jambes, ordonna Ménalin, et vous pouvez, tous, vous retirer. Ne vous éloignez pas, c'est l'essentiel. Je crains, capitaine Drummond, que vous ne soyez obligé de vous asseoir par terre puisque vous avez cassé toutes les chaises.

— Mais, monsieur, dit nerveusement Stangerton, si les hommes font partie du Service Secret, il est de toute urgence de s'en débarrasser au plus tôt.

— Pour que la police entière d'Angleterre vienne nous harceler et enquêter ici ? Ne faites pas l'idiot,

Stangerton. Nous devrons faire en sorte de ne pas cacher la visite de ces messieurs à Hooting Carn, mais de donner l'impression que, n'ayant rien découvert d'intéressant, ils sont partis ailleurs. Et c'est *ailleurs* qu'on découvrira leurs corps, le plus vite possible, mais le plus loin possible. Aussi, vous allez vous mettre en rapport avec M. Burton immédiatement. Cela vous prendra sans doute longtemps à cette heure de la nuit, mais nous n'y pouvons rien. Et quand vous l'aurez au bout du fil demandez-lui de venir ici, sur-le-champ, en apportant son remède contre l'asthme.

— Contre quoi ? demanda Stangerton ébahi.

— Contre l'asthme. Il comprendra. Vous pourrez ajouter qu'un ami commun qui vient d'arriver d'Europe, en a un besoin urgent. Et maintenant, continua-t-il quand Stangerton eut quitté la pièce en direction de la cave, je sens qu'une petite causerie avec vous me fera plaisir, capitaine Drummond.

Drummond regarda l'homme pensivement :

— Quelles sont vos intentions ? questionna-t-il.

— En ce qui vous concerne, aussitôt que Burton sera arrivé, vous mourrez d'une mort très douce et qui a, de plus, l'avantage de paraître naturelle. Je vous assure que la première fois que Burton m'a parlé de cette méthode particulière, je n'y ai pas cru. Mais il n'y a aucun doute possible, je l'ai contrôlée : une forte injection d'adrénaline, faite dans une veine, amène la mort en cinq minutes. Et comme la drogue se dissout aussitôt dans le sang, aucune trace ne reste. Un grand chirurgien d'Harley St. m'a confirmé cette théorie. Et sachez, pour votre gouverne, que l'adrénaline s'emploie comme cure contre l'asthme et le rhume des foins...

— Vous voulez me faire croire que Burton a introduit une aiguille dans le corps de Jimmy Latimer sans le réveiller ? cria Drummond.

— Le barman avait reçu des ordres, répondit Ménalin en souriant. Mais si Latimer n'avait pas eu soif, on aurait employé d'autres moyens aussi efficaces.

— On l'avait donc endormi ?

— Précisément. Et d'un bon sommeil. Un rien de chloroforme a fait le reste. Mais tout cela est vieux jeu. Parlons de vous. J'étais loin de me douter, en arrivant ici hier, que j'aurais le plaisir de vous rencontrer.

Malgré lui, Drummond esquissa un sourire. Il n'y avait point l'ombre de moquerie dans les paroles de Ménalin.

— Dans des conditions légèrement différentes, répondit-il, j'aurais pu dire la même chose.

— Ces conditions, personne plus que moi ne les regrette, soyez-en persuadé, repartit Ménalin. Mais quand on veut jouer une grosse partie, on en court les risques.

— Etes-vous prêt à mettre cartes sur table ? interrogea Drummond. Je connais quelques-uns de vos secrets, mais pas tous. Et puisque je suis en votre pouvoir...

— Vous aimeriez que je satisfasse votre curiosité ? Mais certainement, capitaine Drummond. Je vous fais ce compliment de dire que vous le méritez. Et peut-être que vous-même consentirez à tirer au clair quelques points qui restent obscurs pour moi.

« Il faut que nous remontions à deux ans en arrière, continua-t-il après quelques secondes de silence, si nous voulons mettre les choses sous leur vrai jour. Et bien que je n'aie nulle intention de vous faire un discours sur la politique internationale, avouons que toutes les puissances, à ce moment-là, s'armaient jusqu'aux dents, à l'exception de l'Angleterre, incapable, eût-on dit, d'apprécier la gravité de la situation.

« C'est alors qu'il me fut donné carte blanche, l'Angleterre — ou plutôt son empire — devant en être le prix Mais les blés n'étaient pas encore mûrs. Et vous pensez bien que ce n'est pas en quelques semaines qu'on résoud un problème aussi important.

« Dès le début, je répudiai l'idée d'une guerre à outrance comme celle de 1914. Non seulement parce que le procédé ne me plaisait pas, mais parce qu'on s'est rendu compte qu'une lutte pareille sacrifiait

aussi bien le vainqueur que le vaincu. De plus, votre pays a, de tout temps, prouvé qu'il se relevait promptement des défaites qu'on lui infligeait. C'est pourquoi je concentrai mes efforts à la réalisation d'un Coup d'Etat qui aurait lieu avant qu'une autre guerre internationale n'éclatât. En fait, j'espère encore qu'il nous sera possible de ne pas faire éclater une guerre générale, ce qui sera plus satisfaisant au point de vue financier.

Ménalin tira une cigarette de son étui, l'alluma :

— Je suis au regret de ne pouvoir vous en offrir une, dit-il, mais d'après ce que je conçois de vos dispositions à la lutte, il vaut mieux que vos bras restent liés.

« Pour en revenir à nos moutons, c'est lorsque je me trouvai de passage à Milan, chez un ami, qu'un acte de sabotage commis dans une usine attira mon attention. Un ouvrier mécontent était arrivé à se procurer un explosif assez fort pour détruire une machine puissante et coûteuse. Et quoiqu'il n'y eût rien de nouveau là dedans, cela fit naître en moi une idée. Car il avait fallu une quantité minime d'explosif posé au point le plus sensible de la machine pour la faire sauter.

« De là, mon idée, que vous avez comprise d'après ce que vous avez vu dans nos caves. S'il était possible de saboter ainsi dans une usine, quel serait le résultat si des actes de sabotage étaient commis, en même temps, dans tout le pays ?

« Naturellement, il y avait quantité de difficultés à surmonter. La première était de savoir quel moyen employer afin que l'explosif soit tranmis à un grand nombre de villes, et cela en toute sûreté. La seconde, de pouvoir s'introduire dans les usines sans être suspects. La troisième, d'être certains d'être obéis.

« Vous reconnaîtrez, j'en suis sûr, que notre idée d'employer des boîtes de fruits en conserve pour fabriquer des sortes de bombes sans être soupçonnés, était ingénieuse. Et cela nous permettait à la fois de

décentraliser notre travail. A propos, que pensez-vous de Burton ?

— Rien de bon.

— Moi non plus, je ne l'aime pas beaucoup. Mais il m'a rendu de grands services. Je l'ai rencontré il y a quelques années et j'ai tout de suite compris que c'était un homme qui ferait tout pour de l'argent. Comme il déteste l'Angleterre, je l'ai installé sur les lieux mêmes afin qu'il donne le premier coup de bêche. J'avoue que je n'ai rien eu à lui reprocher jusqu'ici.

« C'est lui qui a mis la main sur Mayer, le Suisse. En passant, était-ce vous, capitaine Drummond, qui aviez fait irruption dans la maison de ce dernier ?

— Parfaitement !

— Seigneur ! il me semble que vous connaissez beaucoup trop de choses...

— J'admets, remarqua calmement Drummond, que j'avais deviné une grande partie de ce que vous venez de me dire. Pourquoi vos hommes ont-ils tué Mayer ?

— Il avait été assez stupide pour vouloir nous faire chanter !

— Je pensais qu'il s'agissait de quelque chose comme cela. Mais, continuez, je vous prie.

— Peut-être préfériez-vous continuer pour moi ?

— Si vous le voulez, reprit Drummond, calmement. Le rouage inventé par Mayer concordait admirablement avec les dimensions des boîtes de Petworth. Et ces boîtes, vidées de leurs fruits, étaient remplies d'explosif. Votre dépôt central se trouve dans ces caves. En temps voulu, vous les expédierez par toute l'Angleterre et elles exploseront dans quantités d'usines à la fois.

— Tout à fait juste ! approuva Ménalin.

— Un joli complot ! dit lentement Drummond. Mais vous pensiez, véritablement, venir ainsi à bout de l'Angleterre ?

— Dieu ! non ! s'exclama Ménalin en riant. Ceci ne formait que la moitié du programme... Et je ne crois pas me tromper en disant que vous ignorez cette

seconde moitié... Vous avez fait la guerre, capitaine Drummond. Vous connaissez l'utilité des gaz. C'est de leur côté que j'ai conduit mes recherches.

« Un chimiste américain, du nom de Lewisite, vient d'en trouver un qui dépasse, à mon avis, tous les autres découverts jusqu'ici. On l'a surnommé du reste *la rosée de la mort*. C'est un mélange d'acétylène, d'oxyde arsénieux et de chlorure de soufre qui, combinés, donnent un liquide d'un jaune pâle, sentant un peu le géranium. D'après des calculs très précis on a déduit que cent bombes, contenant chacune deux mille litres de Lewisible, pouvaient exterminer une surface de trois cent milles carrés.

« Partant de ces données, Freystadt a pu découvrir, lui, une formule qui double la force de ce poison. C'est pourquoi, vous pouvez en déduire, après ces calculs rapides, qu'un point stratégique comme Lon dres ne ferait pas long feu entre nos mains... si cela était nécessaire. Ce gaz, étant plus lourd que l'air, planerait dans les rues de la ville. Cependant, il serait moins actif dans un centre rural exposé au vent.

Drummond fixait Ménalin sans pouvoir prononcer une parole, et Ménalin, en souriant, continua :

— Vous croyez peut-être que je cherche à « vous bourrer le crâne », comme l'on dit, que j'exagère. Pourquoi le ferais-je, mon cher monsieur ? Dans quelques heures vous serez mort...

— Mais quel but poursuivez-vous en voulant réaliser ce diabolique projet ? cria Drummond.

— Mettre un terme à la puissance de l'Angleterre sur le monde, répondit Ménalin calmement, mais que le regard ardent trahissait. Depuis des siècles, vous avez pris ce dont vous aviez besoin et fait ce qui vous plaisait. Depuis des siècles, vous vous êtes toujours mis en travers du chemin des autres...

« Et maintenant, vous avez été assez fous pour réduire presque à néant vos crédits de réarmement, tandis que les nations qui vous détestent ont augmenté les leurs. Même, en admettant que vous réar·

miez, vous ne serez point en mesure de sérieusement vous défendre avant deux années. D'ici là...

Ménalin leva la main d'un geste fataliste.

Drummond était sans voix. Ce fut Algy qui s'écria :

— Et qu'est-ce que vous pensez tirer de tout cela, damnés bandits ?

Ménalin se tourna tout d'une pièce, regardant celui qui venait de parler :

— C'est vrai, dit-il, j'avais tout à fait oublié l'idiot du village. Bien que je doive vous complimenter sur la manière dont vous avez joué votre rôle. Dites-moi, comment aviez-vous entendu parler de l'île de Varda ?

— Ça vons a fichu la frousse, hein ! Mais tout le monde la connaît, pauvres diables que vous êtes !

Drummond lui jeta un regard approbateur. Algy était intelligent et cette ligne de conduite était bonne à suivre.

— Cela, repartit tranquillement Ménalin, est un mensonge. Mais, assurément, quelqu'un la connaît.

— C'est pourquoi, continua Algy, j'avais presque envie de rire en écoutant votre ridicule projet. Nous savons que vous pouvez nous tuer quand bon vous plaira, mais ce n'est pas notre assassinat qui améliorera votre situation quand vous serez pris.

— Je vous en conjure, ne vous abaissez pas de nouveau au niveau d'idiot, monsieur Longworth, fit Ménalin d'un ton suppliant. Cela me navre. Pouvez-vous vraiment croire que nous n'avons pas pris toutes nos précautions pour le cas où l'île arriverait à être découverte ?

Il alluma une autre cigarette et Drummond fit signe à Algy de ne pas envenimer la situation. Il avait senti que, poussé par l'orgueil, Ménalin parlerait.

— Chaque bon général, continua en effet Ménalin, a sa ligne de retraite. Et cette vieille demeure, aussi bien située soit-elle et avec toutes les facilités qu'elle nous offrait pour notre projet, n'était tout de même pas assez sûre. Naturellement, il n'y a rien de compromettant dans cette maison ; tout est dans l'île. Mais au cas où nous deviendrions suspects, nous avons

miné la partie du tunnel qui est sous le bras de mer. Mettez le feu à la mine — et l'on peut le faire par le courant électrique qui part d'ici — et... vous voyez ce qui en résulte, je n'ai pas besoin d'insister.

— Gaie perspective pour les gens qui se trouveraient dans l'île, grogna Drummond. Et pour toutes ces belles boîtes de conserve qui perdraient, il me semble, ainsi traitées, toute leur efficacité.

— J'ai parlé d'une ligne de retraite, capitaine Drummond. Il y a une autre sortie sur le versant de l'île, du côté de la pleine mer. Impraticable, il est vrai, quand la mer est mauvaise mais possible par beau temps. Cela entraînerait des complications car il faudrait se servir de barques et de bateau au lieu de camions. Mais en cas de nécessité...

La porte s'ouvrit brusquement et Stangerton entra :

— J'ai mis tout ce temps avant de pouvoir entrer en contact avec M. Burton. Mais c'est fait. Et il part immédiatement.

Ménalin jeta un coup d'œil sur sa montre :

— Il devrait être ici à neuf heures demain matin, ou plutôt ce matin. Eh bien, continua-t-il en se levant et s'étirant, je m'en vais aller me coucher. Cette conversation avec vous m'a fait bien plaisir, capitaine Drummond, et je suppose que j'aurai l'occasion de vous voir encore une fois. Laissez deux gardes armés auprès de ces jeunes gens, Stangerton. J'ai beaucoup de respect pour eux.

Il bâilla et monta les marches en disant :

— Bonne nuit à tous. Bonne nuit.

La porte se referma et Stangerton, se dirigeant vers l'entrée de la galerie, appela :

— Venez ici tous les trois. Je vous confie ces hommes. Méfiez-vous.

— Vous pouvez avoir confiance en nous, répondit l'homme à la mâchoire cassée, n'ayez crainte !

Stangerton suivit Ménalin et le silence plana dans la pièce. Assis à la table, leurs revolvers devant eux, les trois gardes fumaient sans rien dire. Peter reposait toujours évanoui sur le sol. Drummond et Algy,

les bras et les jambes liés, étaient adossés au mur dans une position pénible. De temps à autre, un gémissement involontaire s'échappait des lèvres d'Algy tant son épaule le faisait souffrir. Autrement, le silence.

Neuf heures, ce matin : ne pouvait-il rien faire avant cela ? Drummond ne cessait de retourner le problème dans sa tête. Il avait essayé de se libérer des liens qui serraient ses poignets, mais il avait dû abandonner cet espoir. Le travail des bandits était travail d'art. Et même, en admettant qu'il parvînt à se délivrer, à quoi cela lui servirait-il ? Il ne pourrait jamais se débarrasser des cordes qui lui attachaient les jambes, sans être vu.

Neuf heures ! Ginger Lawson ne commencerait à s'inquiéter que le soir venu. Et il ne serait sur les lieux que le jour suivant, ce qui serait trop tard... Vingt-quatre heures trop tard. Il y aurait beau temps qu'ils seraient morts tous trois et que leurs corps auraient été rejetés par la mer. Si l'on avait seulement le moyen de faire parvenir un mot d'ordre à Londres

Seigneur ! Quel plan diabolique !... Plus fort que Jules Verne. Jimmy Latimer l'avait bien dit, et encore il ignorait les préparatifs de ce gaz infernal. Ce qui était atroce, c'est que ce plan — aussi inimaginable qu'il fût — était pourtant réalisable. Même si le gouvernement essayait de lutter avec ses aéroplanes, même si les résultats auxquels s'attendaient Ménalin n'étaient pas complets, il n'était pas moins vrai que le carnage, le désastre s'étendraient sur le pays. Les dés étaient vraiment lancés contre eux.

Drummond, épuisé, en dépit de sa solide constitution, finit par somnoler. Quand il ouvrit les yeux, une lueur grise filtrait à travers un soupirail poussiéreux, haut dans le mur. Le jour se levait et, avec lui, le sombre rappel du présent.

Les trois gardes étaient toujours assis devant la table : les ampoules électriques éclairaient encore l'atmosphère lourde de fumée. Et, au loin, un gron-

dement de moteur disait que le travail avait repris dans la cave.

Drummond jeta un coup d'œil à Algy qui, dans une sorte de délire, murmurait des mots incompréhensibles ; à Peter qui était encore évanoui sur le sol. Et pour cela, il rendit grâces au ciel. Au moins, ces deux amis n'auraient point eu à supporter les heures horribles de l'attente finale.

Des pas résonnèrent au-dessus : la maison s'éveillait. Et Drummond se demanda languissamment quelle heure il pouvait bien être ? Combien de temps il restait avant que Burton n'arrive ?

Comme beaucoup de gens, il s'était souvent demandé les sensations et sentiments que devaient éprouver les condamnés, dans leur prison, au matin du jour funèbre. Et dire qu'il se trouvait, lui, dans la même situation. Avait-il peur ? Non. Il était surtout malheureux de son incapacité d'agir. Si seulement il pouvait se libérer, ne fût-ce que pendant quelques minutes... Et dans un accès de rage enfantin, il tira sur ses liens avec toute la force qui lui restait. Les veines se gonflèrent sur son front, mais ses efforts furent vains.

Brusquement, la porte s'ouvrit et Stangerton descendit l'escalier :

— Ça va ? demanda-t-il. Il n'y a pas eu d'ennuis ?

- Aucun, répondit celui qui paraissait le chef des gardes. Le blessé a raconté des choses grotesques dans son délire, et le grand gars a dormi.

— Est-ce que l'autre est mort ?

— Non. Il respire. Mais il n'a pas remué depuis que je l'ai frappé.

— Bon... M. Burton vient d'arriver, plus tôt que je ne le pensais. Etes-vous prêt, capitaine Drummond ?

Pendant une seconde, Drummond sentit sa gorge se sécher.

— C'est charmant de votre part de me demander cela, dit-il après un court silence. Je suppose que cela doit vous être bien indifférent que je le sois ou que je ne le sois pas.

— Je suis navré qu'il faille en aboutir là, remarqua Stangerton tranquillement. Déliez-lui les jambes.

Ainsi, on allait le libérer, et à cette idée un espoir insensé emplit le cœur de Drummond. Quoi qu'il en fût, c'était moins horrible que de mourir ficelé comme un vulgaire animal.

Quand il eut les jambes libres, il eut la sensation d'ivresse. Il se tenait à peine debout :

— Montez, s'il vous plaît, ordonna Stangerton. Que deux d'entre vous l'accompagnent, ajouta-t-il en se tournant vers les gardes.

Drummond se trouva tout à coup dans le hall où Burton était en conversation animée avec Ménalin. Au bout de quelques instants, Stangerton vint se joindre à eux. La discussion devait être importante car, de temps à autre, Drummond percevait des mots tels que « urgent » et « vital ».

Maintenant que la fin était proche, il ressentait comme une curieuse impression de détachement, comme si tout ce qui l'entourait était irréel.

Auprès d'une fenêtre entr'ouverte, sur une table, reposait une grande seringue hypodermique à côté d'une bouteille bleutée remplie d'un certain liquide. Et tandis que Drummond regardait ces objets, un fait soudain et étrange se produisit. Avec une rapidité extraordinaire, une main se glissa par l'entre-bâillement de la fenêtre et substitua à la bouteille bleue une autre, de même apparence.

Drummond en resta bouche bée. Cela s'était fait si vite qu'il en pouvait à peine croire ses yeux. A qui appartenait cette main ? Les hommes qui étaient dans le hall ne s'étaient aperçus de rien : les gardes avaient les yeux fixés sur leurs maîtres et ces derniers étaient trop absorbés par leur conversation pour s'intéresser à quoi que ce fût.

A qui appartenait cette main ? Et que cela signifiait-il ? L'espoir insensé qui, tout à l'heure, lui avait gonflé la poitrine, vint l'assiéger de nouveau.

Il entendit Burton dire :

— Il faut que nous partions immédiatement. Voulez-

vous avertir Dorina ? Je m'en vais en terminer avec ces petites opérations, puis nous procéderons à l'inspection.

Se tournant vers Drummond, il continua :

— Je suis navré, capitaine, que les choses en soient venues là, mais, d'après ce que j'ai compris, M. Ménalin vous a expliqué la situation.

Il s'empara de la seringue et de la bouteille :

— Je puis vous assurer que vous ne souffrirez pas. Vous vous endormirez, c'est tout. Gardes, déliez-lui les poignets, et relevez sa manche.

L'esprit de Drummond était plein de pensées confuses. L'aiguille pénétra dans sa chair. Il se sentit comme glacé.

« Vous vous endormirez, c'est tout. »

Ces mots lui sonnaient aux oreilles. Il allait jouer le tout pour le tout avec, encore, cet espoir insensé qu'il ne mourrait pas. Oui, il allait jouer la comédie.

— Allongez-le par terre, ordonna Burton aux deux gardes qui s'exécutèrent.

Jouer la comédie ! Non seulement pour avoir la vie sauve mais pour pouvoir, peut-être, les vaincre tous. Aussi regarda-t-il Burton avec une expression moqueuse puis, lentement, il ferma les paupières. Il les rouvrit de nouveau, mais avec effort. Les referma, les entr'ouvrit. Puis, enfin, il les laissa closes.

— Bon, dit Burton. Maintenant, aux deux autres.

— Dans combien de temps sera-t-il mort ? demanda Stangerton.

— Avec un homme de sa force, il faudra peut-être dix minutes. Mais il ne se réveillera plus. Avez-vous transmis ma commission à Dorina ?

— Oui, répondit Ménalin. Elle sera prête dans une demi-heure. Mais elle ne veut pas venir dans l'île.

— Une demi-heure... ça va, répliqua Burton.

Drummond perçut le bruit de pas descendant dans la cave, mais il restait immobile, les yeux fermés, respirant profondément, tel un dormeur. Il ne ressentait nul effet nocif de l'injection. Ce que contenait

cette seconde bouteille devait être parfaitement anodin.

Et, alors, commença pour le brave garçon une période de tension intense, si intense qu'il pouvait difficilement contenir son émotion. Il élaborait un projet si magnifique dans sa simplicité qu'il en perdait presque la tête. Si seulement il pouvait le mettre à exécution...

De la pièce du sous-sol lui parvenait un murmure de voix, mais il n'osait ouvrir les yeux de crainte que quelqu'un eût été laissé en sentinelle près de lui. Bien que la tentation fût forte, il fallait qu'il attende... qu'il attende...

Soudain, il eut l'impression qu'on se penchait sur lui. Une voix dit très bas : « Drummond ! »

Il ouvrit les yeux. C'était Talbot.

- Avez-vous un revolver ? demanda Drummond.

Talbot hocha la tête en signe d'affirmation.

— Alors, cachez-vous et tenez-vous prêt à m'aider.

Il referma les paupières et tendit l'oreille. Comment Talbot avait-il pu venir ici ? Il n'avait pas le temps de se le demander. Il était tout entier au projet qu'il mettait sur pied.

Les minutes lui paraissaient mortelles ; le tintement d'une pendule l'agaçait terriblement. Enfin, une voix, dans le sous-sol, prononça clairement :

— Cette diable de médecine n'a pas l'air de faire de l'effet sur ce fou. Montez voir ce que devient le grand gars, là-haut.

Drummond sourit intérieusement. Algy, dans son délire, n'avait pas réagi sous la drogue. Puis, il se raidit : le moment était venu. Des pas montaient l'escalier ; comme l'un des gardes se penchait sur lui, Drummond retint sa respiration.

— Ça va pour celui-là, cria l'homme.

Mais les mots moururent dans sa gorge en un cri de terreur.

Car « celui-là » venait de lui arracher le revolver qu'il tenait à la main, et l'avait saisi à la gorge avec

une telle férocité que les yeux lui sortaient des orbites. En un instant il fut poussé à reculons jusqu'au haut de l'escalier.

Les deux hommes, en bas, regardaient ahuris, terrorisés.

— Tirez ! cria l'un d'eux. Il a une arme !

Deux coups partirent, deux balles qui allèrent se planter dans le dos de l'homme que Drummond tenait à sa merci. Puis deux autres. Et Talbot, habile tireur, aux côtés de Drummond, visait maintenant les deux figures qui regardaient.

Les hommes s'écroulèrent sur le sol.

Drummond, lâchant alors celui qu'il tenait agrippé, le laissa tomber à terre. Puis, la tête rejetée en arrière, immobile, le bras tendu, il tira. Un rire de triomphe sortit de sa gorge. Il avait réussi !... Il avait atteint le troisième bouton du tableau électrique, celui qui mettait le feu sous le tunnel miné. Car il entendait comme un roulement sourd se répercuter, s'amplifier sous les voûtes, et la maison sembla trembler tout entière, tandis qu'une violente rafale d'air, venant du tunnel, la remplissait.

A part les mots incohérents qu'Algy prononçait dans son délire, tout redevint silence.

— Vite ! cria Drummond à Talbot. Suivez-moi.

Il sortit précipitamment, suivi de Talbot, et courut jusqu'au bord de la falaise. Là, il vit clairement, pour la première fois, l'île de Varda, dont les roches rouges déchiquetaient l'eau. Entre la terre ferme et l'île toute une masse de débris et de fer tournoyait paresseusement dans une énorme flaque d'huile.

— Attrapés ! dit tranquillement Drummond. Comme des rats ! Je me demande s'ils vont réagir ; s'ils vont filer de l'autre côté...

Mais, cela, Drummond ne le vit jamais. Car, soudain, l'île entière sembla se fendre. Une immense flamme s'éleva vers le ciel. Des rochers, des chaises, des lits, des hommes et des morceaux d'hommes furent projetés avec force dans l'air pour venir finalement s'en-

gloutir dans la mer qui maintenant bouillonnait, furieuse, sous l'aflux de tant de fardeaux.

Epouvantés, mais pourtant fascinés, les deux hommes contemplaient se spectacle. Ils attendirent que le dernier écho se fût éteint, que les dernières traces eurent été effacées par l'eau.

De la haute mer leur parvint le sifflement d'une sirène, car le brouillard s'était levé. Au-dessus de leur tête, des centaines de mouettes criaient en tournant dans l'orbe de ce qui avait été autrefois l'île de Varda et qui n'était plus maintenant qu'un nuage rose.

CHAPITRE XVII

UN DOUBLE TOAST

Ce fut ainsi que s'acheva ce complot monstrueux et diabolique. On ignorera toujours ce qui produisit l'explosion dans l'île. Il n'y eut qu'un seul survivant de la catastrophe, et ce survivant perdit la raison. On le recueillit en haute mer, alors qu'il s'agrippait désespérément à une poutre de bois. Et, durant des nuits entières, il se débattit en criant : « Ne tirez pas ! Pour l'amour du ciel ! Ne tirez pas !... Nous sauterons tous ! »

Car peut-être, dans cette cave sombre, privée de lumière, une fois le tunnel miné, des hommes, pris de panique, s'étaient-ils rués les uns sur les autres, s'étaient-ils battus, avaient-ils tiré ? Et le hasard avait-il voulu qu'une des balles trouvât son chemin dans une réserve du terrible explosif ? Personne ne le saura jamais.

De Dorina, on ne sut plus rien non plus. Quand Drummond et Talbot rentrèrent dans la demeure, sa voiture avait disparu. Il ne restait que celle dans laquelle Burton avait voyagé depuis Birchington-Towers et où Talbot avait réussi à se cacher. Recroquevillé, il s'était glissé dans le coffre sans que personne s'en aperçût.

Obéissant en cela aux ordres de Drumond, Talbot avait intercepté les communications téléphoniques et, naturellement, celle qu'avait eue Stangerton avec Burton. Il avait été témoin des préparations de Burton et avait trouvé le moyen de s'emparer d'une bouteille bleue similaire qu'il avait emplie d'eau. Et c'est

ainsi qu'il était arrivé à Hooting Carn au moment critique.

Quelques-uns pourront dire que c'est grâce à Talbot que Drummond eut la vie sauve et que put échouer l'horrible projet ; d'autres affirmeront que si Ronald Standish n'avait pas envoyé ce message au sujet de l'île de Varda, les bandits auraient pu avoir gain de cause. Personnellement, je préfère l'opinion de Hugh Drummond lui-même.

Il l'exprima lors d'un dîner qu'il donna trois semaines après le drame et auquel j'eus l'honneur d'assister. Ronald était revenu de France et Humphrey Gasdon également. Ginger Lawson et Talbot étaient présents, ainsi qu'Algy — son bras encore dans le plâtre — et que Peter, mal remis de son choc nerveux. Il y avait aussi deux autres personnes, assises de chaque côté de Drummond : deux jeunes filles

On venait de verser le champagne dans les coupes quand, soudain, Drummond frappa sur le bord de la table à plusieurs reprises, et se leva :

— Messieurs, dit-il calmement, nous ne devons porter qu'un seul toast, ce soir, mais c'est un toast double : à celle qui a marché de nuit sur les dunes, et à celle qui a marché dans son sommeil.

FIN

IMPRIMERIE CHARAIRE A SCEAUX 16.912-11-38

VOLUMES PARUS DANS LA COLLECTION

LE MASQUE

I. — ROMANS D'ACTION

1. LE CAPITAINE ARDANT.	PIERRE NORD
2. LA MARCHANDE DE MORT	M. CONSTANTIN-WEYER
3. LES PORTES DU DESTIN	JEAN D'ESME
4. L'OR DU PACIFIQUE	H. DE VERE STACPOOLE
5. HÉLÈNE ET LE POISSON CHINOIS	JEAN BOMMART
6. LE CYGNE NOIR	RAFAËL SABATINI
7. LA CONQUE DE NACRE	H. DE VERE STACPOOLE
8. LA BOULE ROUGE	FRANK-L. PACKARD

II — ROMANS POLICIERS

1.	LE MEURTRE DE ROGER ACKROYD.	A. CHRISTIE
2.	LE TROIS DE TRÈFLE.	VALENTIN WILLIAMS
3.	LA MAISON HANTÉE.	P. WENTWORTH
4.	LES MILLE MAINS.	B. NORMAN
5.	L'HOMME AU PIED BOT.	VALENTIN WILLIAMS
6.	LE BOURREAU FANTOME.	LÉON GROC
7.	QUI ?	J.-S. FLETCHER
8.	LA CHASSE AU PAPIER.	HEARNDEN et BALFOUR
9.	UN AN ET UN JOUR.	GUY THORN
10.	LE RETOUR DU PIED BOT.	VALENTIN WILLIAMS
11.	LE MYSTÈRE DU ZOO D'ANVERS.	SINTAIR et STEEMAN
12.	LES TROIS MENSONGES.	BOYSIVON
13.	LE LOUP SOLITAIRE.	L.-J. VANCE
14.	C'EST FAIT.	J. CHANCELLOR
15.	LES VENGEANCES DU PIED BOT.	VALENTIN WILLIAMS
16.	PRENDS GARDE.	ANDRÉ CHARPENTIER
17.	LA FASCINANTE LUEUR VERTE.	VINCENT FULLER
18.	LA CABINE 19.	JOHN IRONSIDE
19.	LA MAISON SUR LA FALAISE.	VALENTIN WILLIAMS
20.	LE TREIZIÈME COUP DE MINUIT.	SINTAIR et STEEMAN
21.	LE DRAME DE RAVENSDENE.	J. FLETCHER
22.	DANS L'OMBRE.	HERBERT FLOWERDEW
23.	L'ÉCHELLE DE CARTES.	JOHN CHANCELLOR
24.	LE CHEVALIER DE BATAVIA.	HORACE VAN OFFEL
25.	142 QUEEN'S GATE.	HERBERT ADAMS
26.	L'AFFAIRE WALTON.	EDGAR WALLACE

27. **S. O. S.** — René PUJOL
28. **LE CLUB DES MASQUES.** — Alen UPWARD
29. **LA SPHÈRE D'OR.** — Erle COK
30. **MORT OU VIF.** — Laurence GASTINE
31. **LA VALLÉE DE LA PEUR** (Une aventure de Sherlock Holmes). — A. CONAN DOYLE
32. **LE MANOIR DE TAPLING.** — Marten CUMBERLAND
33. **LE MEURTRE DE DALE HOUSE.** — Francis EVERTON
34. **LA MAIN DANS L'OMBRE.** — Edgar WALLACE
35. **LE DIPLOMATE ASSASSINÉ.** — Peter OLFELD
36. **FAUX VISAGES.** (Une aventure du Loup Solitaire) — Louis-Joseph VANCE
37. **LA BETE RAMPANTE** (Une aventure du Pied Bot). — Valentin WILLIAMS
38. **LE TALISMAN DES VAIL.** — E.-F. BENSON
39. **L'ARRESTATION DE JACK YEMMEURDE.** — Herbert FLOWERDEW
40. **LE DIVAN ORANGE.** — Valentin WILLIAMS
41. **LE CRIME D'ANN.** — R.-T.-M. SCOTT
42. **LA NOUVELLE CHRONIQUE DE SHERLOCK HOLMES.** — A. CONAN DOYLE
43. **L'HOMME CHAUVE.** — SIDNEY HORLER
44. **LES SEPT CADRANS.** — A. CHRISTIE
45. **SAMUEL BOYD DE CATCHPOLE SQUARE.** — B.-L. FARGEON
46. **LE MYSTÉRIEUX MONSIEUR RAMOSI.** — V.WILLIAMS
47. **L'ÉCOLE DU CRIME.** — Marten CUMBERLAND
48. **LE POIGNARD DE CRISTAL.** — Rodolphe BRINGER
49. **L'ÉNIGME DE BAGSCHOTT.** — Oscar GRAY
50. **LA VEINE JAUNE.** — Valentin WILLIAMS
51. **LA CHANCE MERVEILLEUSE.** — Patricia WENTWORTH
52. **DEUX CRIS DANS LE BROUILLARD.** — Fergus HUME
53. **L'ÉTRANGE MORT DE BILSITER.** — John LAURENCE
54. **LE COFFRE DE CYPRÈS.** — Gérald CUMBERLAND
55. **LE DIABLE AU COLLÈGE.** — SINTAIR et STEEMAN
56. **L'INSPECTEUR MANDERTON.** — Valentin WILLIAMS

57. **LE MYSTÈRE DE CLOOMBER.** — CONAN DOYLE
58. **LA TOUR NOIRE.** — PATRICK WYNNTON
59. **L'GOMME SANS TÊTE.** — H. DE VERE STACPOOLE
60. **LE TESTAMENT DE BASIL CROKES.** — PIERRE VERY

(Grand Prix du roman d'aventures **1930.**)

61. **LE TROISIÈME MESSAGER.** — P. WYNNTON
62. **SERVICE SECRET.** — VALENTIN WILLIAMS
63. **LA CHAINE FERMÉE.** — FRANK ARNAU
64. **STOP (U CONTRE U).** — ALEX COUTET
65. **LE MARTEAU FATAL.** — FRANCIS EVERTON
66. **LE DOIGT VOLÉ.** — STEEMAN
67. **L'AGENDA DE M. LANSON.** — WALLING
68. **LE CRIME DE LA MADELEINE.** — DOU
69. **L'HOMME AU COMPLET MARRON.** — A. CHRISTIE
70. **LA DAME AUX RUBANS MAUVES.** — ERNEST FOX
71. **JANE SMITH.** — PATRICIA WENTWORTH
72. **LA ROSE VERTE.** — ROY VICKERS
73. **LE CRIME DE MINUIT.** — SAX ROHMER
74. **LA FILLE DU LOUP SOLITAIRE.** — L.-J. VANCE
75. **LE FINANCIER BARDOLPH.** — R.-A.-J. WALLING
76. **L'HOMME DANS LA NUIT.** — JOHN FERGUSSON
77. **CHASSÉ-CROISÉ.** — DOUGLAS NEWTON
78. **LE FAUSSAIRE.** — EDGAR WALLACE
79. **L'OMBRE MYSTÉRIEUSE.** — FERGUS HUME
80. **L'ÉTUI DE LAQUE ROUGE.** — PATRICIA WENTWORTH
81. **RUPTURE D'ANÉVRISME.** — HENRY WADE
82. **L'AUBERGE DE LA DOUBLE CROIX.** — J. LAURENCE
83. **SANS MERCI.** — MARTEN CUMBERLAND
84. **SIX HOMMES MORTS.** — STANISLAS-ANDRÉ STEEMAN

(Grand Prix du roman d'aventures **1931.**)

85. **LE CERCLE NOIR.** — MANSFIELD SCOTT
86. **CICATRICES BLANCHES.** — MURIEL SHARP BUCHANAN
87. **LA MENACE.** — JOHN FERGUSSON
88. **LE DOCTEUR FRÉGOLLE.** — OSWALD DALLAS
89. **LA MAISON DU MYSTÈRE.** — HERMAN LANDON

90. **LE CASSE-TÊTE MALAIS.** — Horace VAN OFFEL
91. **ANGEL ESQUIRE.** — Edger WALLACE
92. **BOB BANTAM.** — Paul ROSENHAYN
93. **LE PUZZLE DE L'INSPECTEUR FROST.** — H. Maynard SMITH
94. **LE DOCTEUR FU-MANCHU.** — Sax ROHMER
95. **LA NUIT DU 12 AU 13.** — Stanislas-André STEEMAN
96. **LE SINGE D'OR.** — Herbert ADAMS
97. **LE SCEAU DE LA PIEUVRE.** — Sydney HORLER
98. **VENGEANCE.** — J.-S. FLETCHER
99. **LA PUPILLE SANGLANTE.** — Anthony WYNNE
100. **M. BROWN.** — Agatha CHRISTIE
101. **LE MANNEQUIN ASSASSINÉ.** — Stanislas-André STEEMAN
102. **PILE OU FACE.** — Victor BRIDGES
103. **ARSENIC.** — Austin FREEMAN
104. **LES FAISEURS D'OR.** — Georges HOFFMAN
105. **LA MÉLODIE DE LA MORT.** — Edgar WALLACE
106. **LA MYSTÉRIEUSE AFFAIRE DE STYLES.** — Agatha CHRISTIE
107. **LE DIABOLIQUE FU-MANCHU.** — Sax ROHMER
108. **L'HORRIBLE MORT DE MISS GILDCHRIST** — Jean-Toussaint SAMAT
(Grand Prix du roman d'aventures **1932.**)
109. **RENDEZ-VOUS DE CHASSE.** — M.-G. EBERHARJ
110. **LE DÉTECTIVE DANS LA CITÉ.** — Maynard SMITH
111. **LE RETOUR DU LOUP SOLITAIRE.** — L.-J. VANCE
112. **VILLA MARGUERITE.** — Dudly LAMBERT
113. **UN DANS TROIS.** — Stanislas-André STEEMAN
114. **L'AFFAIRE PROTHÉRO.** — Agatha CHRISTIE
115. **LA MESSE ROUGE.** — Valentin WILLIAMS
116. **OBSESSION.** — Herman LANDON
117. **UN MEURTRE DANS L'AQUARIUM.** — Stuart PALMER
118. **LE CRIME DU GOLF.** — Agatha CHRISTIE
119. **LE MAITRE DU MYSTÈRE.** — SEAMARK
120. **LE JARDIN HOLLANDAIS.** — Herbert ADAMS
121. **LES ATOUTS DE M. WENS.** — Stanislas-André STEEMAN

122. **LE TRAIN BLEU.** — Agatha CHRISTIE

123. **L'INCENDIE DE WAVERDALE.** — L. MAYNARD

124. **MONSIEUR SHERLOCK HOLMES (UNE ÉTUDE EN ROUGE).** — CONAN DOYLE

125. **L'HOMME AUX ROMANS POLICIERS.** — Juliette PARY

126. **LE SECRET DE CHIMNEYS.** — Agatha CHRISTIE

127. **LE VISITEUR NOCTURNE.** — André BERGE

128. **LE COFFRE D'ARGENT.** — Herman LANDON

129. **L'ASSASSINÉ ASSASSINÉ.** — Stanislas-André STEEMAN

130. **LA TRAGÉDIE DU RAIL.** — John RHODE

131. **PRINCE DU CRIME.** — Phillips OPPENHEIM

132. **L'ÉTRANGE VOLONTÉ DU PROFESSEUR LORRAIN.** — Simone d'HERIGNY

(Grand Prix du roman d'aventures **1933.**)

133. **LE CRIME DE MONTE-CARLO.** — Henry HOLT

134. **LES QUATRE.** — Agatha CHRISTIE

135. **MONSIEUR FAUX-PAS.** — Mr. et Mrs. Dudly LAMBERT

136. **LE DÉTECTIVE EN VACANCES.** — Charles BARRY

137. **RYNOX.** — Philip MACDONALD

138. **LA PREMIÈRE MORT DE H.-W. CRAGGS.** — Gérard Y. MAC ARY

139. **LE MASQUE DE FU-MANCHU.** — Sax ROHMER

140. **LE CRIME DANS L'AUTOBUS.** — Cecil F. GREGG

141. **LE YO-YO DE VERRE.** — Stanislas-André STEEMAN

142. **SOIR D'ORAGE.** — Philip MACDONALD

143. **L'OISEAU DE MER.** — Jack HURST

144. **ÉNIGMES.** — N.-S. LINCOLN

145. **LE MAGICIEN NOIR.** — R.-T.-M. SCOTT

146. **« Z ».** — Jefferson FARJEON

147. **JUSTICE SAUVAGE.** — A. BIRMINGHAM

148. **L'OREILLE COUPÉE.** — J.-S. FLETCHER

149. **LE PAQUEBOT TRAGIQUE.** — F.-H. SHAW

150. **NOUVELLE AVENTURE DU LOUP SOLITAIRE.** — L.-J. VANCE

151. **« AUX TROIS CORBEAUX ».** — Henry HOLT

152. **UN PASSAGER POUR FOLKESTONE.** J.-S. FLETCHER
153. **L'ARBRE DE LA MORT.** L. MACFARLANE
154. **LA DISPARITION DE LORD BYGRAVE.** R. FORSYTHE
155. **LA MAISON DE L'HORREUR.** Carolyne WELLS
156. **LE POISSON CHINOIS.** Jean BOMMART

(Grand Prix du roman d'aventures **1934.**)

157. **LA MAISON DU PÉRIL.** Agatha CHRISTIE
158. **LA FORMULE DU PROFESSEUR MATHESON.** J.-S. FLETCHER
159. **REX.** Martin PORLOCK
160. **LE LÉVRIER BLEU.** Stanislas-André STEEMAN
161. **CIRCUIT FERMÉ.** J.-T. SAMAT
162. **DOUCHE ÉCOSSAISE.** Robert MASON
163. **UNE PREUVE ACCABLANTE.** Fergus HUME
164. **LA MOUCHE.** Edgar WALLACE
165. **LA MARQUE INFAMANTE.** Seldon TRUSS
166. **UN MEURTRE A L'UNIVERSITÉ.** P. PATRICK
167. **CALIBRE 22.** Aubrey TYSON
168. **HISTOIRE SANS ISSUE.** Thomas COBB
169. **LE CRIME DE L'ORIENT-EXPRESS.** Agatha CHRISTIE
170. **LE TRÉSOR DE LA VILLA ROSE.** A.-E.-W. MASON
171. **LA PREMIÈRE AFFAIRE DE RICHARDSON.** Sir Basil THOMSON
172. **LE CHIEN DE MARKENMORE.** J.-S. FLETCHER
173. **LE MYSTÉRIEUX N° 1.** Anthony ARMSTRONG
174. **LORD PETER ET L'AUTRE.** Dorothy SAYERS
175. **LA LÈVRE TORDUE.** Herbert ADAMS
176. **LE MYSTÈRE DU MASQUE.** Maurice RENARD
177. **L'ADORABLE SPECTRE.** Stanislas-André STEEMAN
178. **LA PORTE AUX SEPT SERRURES.** Edgar WALLACE
179. **LA POLICE S'ÉNERVE.** Werner SCHELLE
180. **LA BÊTE AUX SEPT MANTEAUX.** P.-A. FERNIC

(Grand Prix du roman d'aventures **1935.**)

181. **LA MORT VERTE.** Elaine HAMILTON
182. **LE GRAND MSYTÈRE DE BRIGHTON.** J.-S. FLETCHER

183. **LA MAISON VIDE.** — Francis-D. GRIERSON
184. **LA BÊTE DORÉE.** — Phillips OPPENHEIM
185. **LA FILLE DE FU-MANCHU.** — Sax ROHMER
186. **LE RUBIS DE PATRICK HENLEY.** — Francis OCAMPO
187. **LE JUGEMENT DE LAROSE.** — A. CASK
188. **LA MALLE DE BOMBAY.** — L.-G. BLOCHMAN
189. **LES TROIS JUSTICIERS.** — E. WALLACE
190. **5 H. 25.** — Agatha CHRISTIE
191. **LORD PETER ET LE BELLONA CLUB.** — Dorothy SAYERS
192. **LE PRINCE MAIYO.** — Phillips OPPENHEIM
193. **LE MESSAGE ROUGE.** — Henry HOLT
194. **L'ÉPAVE TRAGIQUE.** — Jefferson FARJEON
195. **LE STUDIO D'EN-HAUT.** — Elaine HAMILTON
196. **LA PREUVE EST AU FOND.** — Rufus KING
197. **LE COUTEAU SUR LA NUQUE.** — Agatha CHRISTIE
198. **LA MAUDITE FAMILLE WILLETT.** — Rufus KING
199. **L'INSPECTEUR DICKINS PREND SA RETRAITE.** — Phillips OPPENHEIM
200. **LE TÉMOIGNAGE DU SINGE.** — Bruce HARRISON
201. **JERRY FRISH, DÉTECTIVE.** — Nellise CHILD
202. **LE CHATEAU DES ARAIGNÉES.** — J.-S. FLETCHER
203. **LE POT DE CONFITURE.** — Henry HOLT
204. **WEEK-END AU TOUQUET.** — Yves DARTOIS

(Grand Prix du roman d'aventures **1936.**)

205. **TERREUR DANS LA VALLÉE.** — G. PATRICK
206. **LA CROIX NOIRE.** — J.-M. WALSH
207. **LA CLOCHE SILENCIEUSE.** — Elaine HAMILTON
208. **DOUBLE CRIME SUR LA LIGNE MAGINOT.** — Pierre NORD
209. **L'HOMME AUX CENT MASQUES.** — Edgar WALLACE
210. **LA MORT EN BLOUSE BLANCHE.** — Etienne ALERET
211. **LE CARNAVAL DES LOUPS.** — Philips OPPENHEIM
212. **L'INSAISISSABLE Mr. DEATH.** — Carlton WALLACE
213. **L'AS DE PIQUE.** — Henry HOLT

214. **DERRIÈRE LA PORTE JAUNE.** — Valentin WILLIAMS
215. **KIDNAPPERS.** — Hughe CLEVELY
216. **LE DÉTECTIVE PARESSEUX.** — George DILNOT
217. **LA SORCIÈRE.** — Olga HARTLEY
218. **LA MORT DANS LES NUAGES.** — Agatha CHRISTIE
219. **LE MEURTRE DU CHAMOIS.** — Cécil M. WILLS
220. **L'HOMME DE SCOTLAND YARD.** — Valentin WILLIAMS
221. **17 CARTES.** — E.-C. VIVIAN
222. **LE MAITRE DE L'OR.** — Phillips OPPENHEIM
223. **MEURTRE EN NOIR.** — F.-D. GRIERSON
224. **SINISTRE ALIBI.** — Carlton WALLACE
225. **LE VIEUX TOM.** — Miles BURTON
226. **NOUVELLE ENQUETE DE RICHARDSON.** — Sir Basil THOMSON
227. **LA PRISON EST OUVERTE.** — David HUME
228. **TERRE D'ANGOISSE.** — Pierre NORD

(Grand prix du roman d'aventures **1937.**)

229. **LE SECRET DE BOGEY HOUSE.** — Herbert ADAMS
230. **ON A TUÉ LE JUGE ROBINSON.** — R.-L. GOLDMAN
231. **L'INCONNU DE LA GRANGE.** — Henry HOLT
232. **L'HOROCOSPE DU MORT.** — Yves DARTOIS
233. **DÉBUT DANS LA POLICE.** — M.-A. HYCHX
234. **LE CARNET VERT.** — Anthony ARMSTRONG
235. **LA LOI DU GANG.** — Hugh CLEVELY
236. **LA TOILE D'ARAIGNÉE.** — Valentin WILLIAMS
237. **LA MORT D'UN ÉDITEUR.** — Norman FORREST
238. **LE NUMÉRO GAGNANT.** — Francis BEEDING
239. **RIEN N'EST IMPOSSIBLE.** — Hearnden BALFOUR
240. **LE DÉPUTÉ RANDALL.** — C.-F. GREGG
241. **POURQUOI PAS EVANS ?** — A. CHRISTIÉ
242. **MADAME.** — Ph. OPPENHEIM
243. **CI-GIT.** — Seldon TRUSS
244. **DANS LA SALLE DE BAINS.** — Sir Basil THOMSON
245. **SOUS LE TUNNEL.** — Miles BURTON
246. **L'HEURE INEXORABLE.** — Valentin WILLIAMS

247. **MONSIEUR X...** — Henry HOLT
248. **UNE MISSION DÉLICATE.** — David HUME
249. **DRAME EN ÉCOSSE.** — Valentin WILLIAMS
250. **APPEL DU BUREAU CENTRAL...** — Léonard R. GRIBBLE
251. **L'ASSASSIN EST A BORD.** — Q. PATRICK
252. **LE REPOS DE BACCHUS.** — Pierre BOILEAU

(Grand Prix du roman d'aventures 1938.)

253. **L'INFAILLIBLE SILAS LORD.** — S.-A. STEEMAN
254. **LE CRI DE LA CHOUETTE.** — Arthur J. REES
255. **LA CHAMBRE NOIRE.** — Cecil M. WILLS
256. **L'ARAIGNÉE DE FER.** — Baynard H. KENDRICK
257. **QUATRE GRIFFES.** — Henri HOLT
258. **LE MORT AUX DEUX VISAGES.** — Raymond SILVA
259. **DINER D'ANNIVERSAIRE.** — Phillips OPPENHEIM
260. **LE DRAGEOIR D'OR.** — Valentin WILLIAMS
261. **TROIS DÉTECTIVES.** — Léo BRUCE
262. **LA DAME D'ONZE HEURES** — Pierre APESTÉGUY

PARIS

LIBRAIRIE DES CHAMPS-ÉLYSÉES

2 bis, RUE DE MARIGNAN, 2 bis

SERIE EMERAUDE

SAPPER

LE FANTÔME DE L'ILE DE VARDA

ROMANS D'ACTION

SAPPER

LE FANTÔME DE L'ILE DE VARDA

LIBRAIRIE DES CHAMPS ÉLYSÉES

9